Jacques Grand'Maison

Sociologue, professeur retraité de l'Université de Montréal

(1973)

La seconde évangélisation

Tome I.

LES TÉMOINS

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi

[Page web](http://www.videotron.ca/~mgpaquet/). Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole,
professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi

Courriel: mgsaquet@videotron.ca

à partir du livre de :

Jacques Grand'Maison,

LA SECONDE ÉVANGÉLISATION.

TOME I. LES TÉMOINS.

Montréal : Les Éditions Fides, 1973, 241 pp. Collection : Héritage
et projet, no 1.

M. Jacques Grand'Maison (1931 -) est chanoine et sociologue (retraité de
l'enseignement) de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle accordée par téléphone le 6 mars 2004 par M. Jacques
Grand'Maison et confirmée par écrit le 15 mars 2004 de diffuser la totalité de ses
œuvres, articles et livres, dans Les Classiques des sciences sociales.]

Polices de caractères utilisée : Times New Roman, 14 points.

Citation : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 11 mai 2013 à Chicoutimi, Ville de Sa-
guenay, Québec.

Jacques Grand'Maison

LA SECONDE ÉVANGÉLISATION.
TOME I. LES TÉMOINS.

Montréal : Les Éditions Fides, 1973, 241 pp.
Collection : Héritage et projet, no 1.

[239]

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Avant-propos](#)

[Première partie :](#) **Les témoins en liberté**

[Introduction](#)

1. [L'Évangile en creux](#)
Un appel du Christ à l'envers
Il a reculé pour que j'avance
2. [L'Évangile en bosse](#)
Le Dieu caché a un visage
D'Emmaüs à Damas
3. [Il y a Quelqu'un au milieu de vous](#)
Quelqu'un qui nous fait quelqu'un
Pouvoir en appeler à Quelqu'un
4. [Vous serez mes témoins](#)
La gratuité inconditionnelle de Dieu et de ses témoins
"Témoigner, c'est pas facile", dit une militante ouvrière
5. [Témoins dans la quête de sens](#)
C'est Lui qui nous tient... pas nous
Pari de l'homme, pari de Dieu
6. [Témoins dans l'action](#)
Une action chrétienne bien menée
Un itinéraire qui interroge l'Église
7. [Témoins dans le quotidien](#)
Quand la vie devient parabole
À la recherche du discernement spirituel
8. [Témoins dans l'intériorité](#)
Parle-nous de ton Jésus... les néo-mystiques
Un nouveau type d'évangélisme parmi nous

9. [Témoins dans le sacrement](#)
Du témoignage d'amitié au sacrement de l'Amour
Un jeune prêtre s'explique
10. [Témoins dans la pauvreté](#)
La foi d'une femme pauvre
Des désinstallations fécondes
11. [Témoins dans la communauté](#)
Découverte de Jésus-Christ en communauté
Une communauté chrétienne en zone grise
12. [Témoins dans un sacerdoce prophétique](#)
Prêtres sur les chantiers
13. [Témoins de la marge](#)
Profils de distants

Deuxième partie :
le témoignage structuré

Un cas-type : L'action catholique ouvrière

Introduction
Sa dynamique historique
Son réalisme biblique
Son réalisme socio-politique
Le "milieu de vie"
La révision de vie
Trois démarches évangéliques :

1. "Le mouillage"
2. Le forage
3. La marcottage

Réapprendre à marcher.

Incroyance de nombreux chrétiens
Le nouveau moralisme à la lumière de l'ancien
Des idéologies baptisées
Le péché à l'intérieur
Le dépassement des réductions
Un rapport fondamental pour l'intelligence de la foi.
Le christianisme, un projet ouvert
Le royaume de Jésus ne s'enferme pas dans nos interprétations et nos systèmes
Plus qu'une question d'engagement
Des leçons cuisantes d'histoire
L'éternel problème d'un système clérical
Une Église qui vit au-dessus de ses moyens
Il faut un renversement radical des perspectives
Des signes avant-coureurs
Une institution qui donne cohérence aux dynamismes de la vie Les lieux privilégiés du témoignage
Sortir l'Église de l'église

LA SECONDE ÉVANGÉLISATION. TOME I. LES TÉMOINS.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Jacques Grand'Maison, prêtre, docteur en théologie et licencié en sciences sociales, est professeur à la faculté de théologie de l'Université de Montréal. Auteur de plusieurs livres et articles, il a aussi ses enracinements dans les milieux tant populaires qu'intellectuels. Il a été un promoteur actif de la relance sociale et industrielle de Saint-Jérôme. Il a participé à deux commissions nationales : Dumont (membre) et Castonguay (consultant).

La seconde évangélisation est un ouvrage choc pour l'Église du Québec des années '70, un peu comme *Crise de prophétisme* l'a été pour les années '60. Jacques Grand'Maison dans un premier tome, laisse parler les "témoins en liberté" avant de tracer les lignes d'avenir du christianisme d'ici. Il prospecte les dynamismes spirituels promoteurs tout en signalant les obstacles qui pourraient empêcher la rencontre des requêtes contemporaines et des chances nouvelles d'une Église moins cléricale et plus évangélique. Comme aux époques de renouveau, l'Église institutionnelle doit en effet se redéfinir en fonction des témoins, des chrétiens de la base, et des signes des temps.

L'Esprit a moins besoin de répétiteurs orthodoxes que de spirituels créateurs qui ouvrent l'histoire actuelle aux horizons du Royaume.

Sa visée principale est positive, libérante, créatrice. Il veut amener les membres de l'Église à se poser certains problèmes fondamentaux. Ce premier tome est entièrement consacré aux témoins et à leurs relectures dynamiques de l'Évangile. Mais, en homme d'action, l'auteur se soucie de la qualité des outils. C'est cette préoccupation qui anime son deuxième tome, sur les instruments et les objectifs de la seconde évangélisation.

[6]

*Le présent ouvrage a été publié
grâce à une subvention accordée
par le Conseil des Arts du Cana-
da.*

[7]

« Le témoignage joue un rôle primordial de la foi en expression fraternelle et publique parce qu'il présente à l'état pur et vif ce qu'on porte en soi, devant son frère qui regarde. »

Être visiblement ce qu'on est lors même que la parole n'a pas encore eu à s'énoncer, c'est ainsi qu'on créera la voie au dialogue ».

M.D. CHENU

[8]

[9]

LA SECONDE ÉVANGÉLISATION. TOME I. LES TÉMOINS.

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

Il serait intéressant de faire une évaluation systématique des grandes vagues spirituelles qui ont porté l'Église d'ici, ces dernières années. Déjà certaines formules clefs exprimaient tout un programme ou du moins une orientation centrale.

- Présence au monde
- Éducation de la foi
- Pastorale d'ensemble
- Christianisme séculier
- Communauté chrétienne
- Église projet
- Engagement chrétien en politique
- Mystique évangélique

Faut-il retenir ici une volonté de rupture avec la chrétienté ? Y a-t-il eu continuité entre les intentions d'hier et celles d'aujourd'hui ? S'agit-il de politiques pastorales progressives et finalisées ? Est-ce da-

vantage le fruit des poussées gratuites de l'Esprit ? Ou bien a-t-on cédé à des modes superficiels d'adaptation séculière ? Vise-t-on une Église renouvelée ou une autre Église ?

Trois diagnostics sur la seconde évangélisation

Aux yeux des uns, ces vagues ont été des agitations de surface, marquant une inconsistance croissante du propos ecclésial et de l'expérience chrétienne, dans un contexte profane de plus en plus chaotique. La majorité des croyants d'ici auraient perdu la trace [10] de leur foi avec la disparition de la plupart des soutiens institutionnels d'hier. L'Église a proposé une foi plus pure. Mais ce fut en vain, parce que la plupart des fidèles ne se reconnaissaient pas dans les nouveaux cadres pastoraux, liturgiques et catéchétiques. On ne change pas comme ça des structures mentales d'adultes, des moules culturels d'expression religieuse. On ne baptise pas non plus d'une façon aussi rapide de nouvelles expériences profanes. La religion d'hier se trouve alors coincée entre les changements profanes et religieux, sans qu'elle ait été rejointe de l'intérieur. Par exemple, catéchèse et sécularisation se sont renforcées pour reléguer aux oubliettes le petit catéchisme. Mais l'une et l'autre ne pouvaient liquider aussi facilement un univers spirituel façonné pendant des générations. Au bilan, il n'y aurait jamais eu de véritable pédagogie dans toutes les réformes religieuses récentes ; une pédagogie évangélique capable de faire éclater la nouveauté du Message dans une expérience historique qui a fait ce qu'on est. Le projet évangélique, tout autant que -le projet de l'homme, n'est jamais une suite de recommencements absolus. L'image biblique de la greffe en témoigne. De plus, on ne crée pas « ex nihilo » des expériences culturelles et religieuses on les transmue plus ou moins radicalement.

Voilà ce qui a été laissé pour compte dans notre passé récent. Beaucoup de croyants sont tiraillés entre des univers spirituels qui n'ont jamais été confrontés sérieusement. Ils n'ont aucun cadre d'évaluation. À la limite, les réformateurs ont plaqué superficiellement des choses très anciennes ou très nouvelles sur un fond religieux défait. Le contenu a été purifié, mais beaucoup ne le reconnaissent pas dans ses nouveaux « containers ». Bref, la foi des renouveaux est suspendue dans le vide. Elle n'appartient pas vraiment au peuple d'ici. Elle n'a

pas passé par ses véritables expériences humaines. Il ne peut la vivre, la penser, la dire, la partager. Seule une minorité d'initiés se sentent à l'aise.

D'autres font une lecture bien différente des transformations récentes. Ils admettent que nous avons vécu en quelques années ce qui s'est étalé ailleurs sur quelques *générations*. Nous serions sortis d'un long sommeil, hantés par un destin et habités par des rêves qui pourraient devenir *notre réalité*. « Nous avons empilé [11] les projets dans une maison hâtivement balayée ». Tout cela jaillissait de source après l'éclatement de l'épaisse croûte de la chrétienté. Sans doute un rattrapage précipité nous a-t-il fait commettre bien des erreurs. Celles-ci ont même engendré des désespoirs ces derniers temps. Mais notre sève longtemps retenue saura bien susciter une frondaison durable et féconde. Déjà des expériences spirituelles bien nôtres commencent à produire du fruit. Les réformes tâtonnantes débouchent à la fois sur un engagement plus décisif et sur une foi plus profonde. Notre vie chrétienne redevient un projet ouvert, libérateur, créateur. Après une éclipse provisoire - vertige d'un moment - les ressources accumulées dans les renouveaux d'hier se révèlent des matériaux utiles dans le nouveau chantier que plusieurs veulent ouvrir. La crise passe donc de sa phase négative à l'élan qu'elle recèle toujours. Il s'agit donc désormais de donner cohérence et finalité au dynamisme spirituel de ce saut qualitatif. Nous serions donc prêts pour une stratégie d'avenir. L'espoir renaît, les horizons sont dégagés et les objectifs apparaissent plus clairement. Aux diagnostics récents, il manquait un *insight* sur cette conversion invisible des mentalités. Derrière les désarrois, un appétit spirituel nouveau se creusait. Aurions-nous oublié que des crises bien assumées sont toujours fécondes ? Elles mènent à des paliers supérieurs d'existence. Beaucoup de chrétiens d'ici reprennent goût à la vie de foi, au partage communautaire, à la lutte de libération. Ils ont force d'entraînement pour le peuple chrétien. Pourquoi rêver d'une mobilisation factice de tous en même temps ? L'histoire n'avance pas de la sorte... encore moins le Royaume. Il faut des avant-postes et des avant-coureurs. L'Esprit se charge du reste. Et les autres moissonnent. Le Maître nous en a avertis. D'ailleurs, il a vécu lui-même, ce défi de tirer par en avant. Une Église qui voudrait faire avancer le peuple de Dieu en poussant de l'arrière ne respecte pas la dynamique de l'histoire du

salut. Yahvé et Jésus précédèrent le peuple... de même les témoins, les prophètes. Rien ici d'un élitisme religieux détestable. Il s'agit davantage des connivences spirituelles entre Dieu et ce qu'il y a de meilleur chez son peuple, entre l'espérance donnée et l'espoir qui vient du cœur et de la vie. Les Promesses retentissent actuellement dans la reprise de notre aventure spirituelle. [12] Voilà ce qui inciterait à relativiser les difficultés institutionnelles de l'Église locale. Les nouveaux dynamismes sauront bien aplanir les obstacles et inventer des solutions inédites.

Une troisième famille spirituelle rejette les lunettes noires de la première et les lunettes roses de la seconde. Elle fait ressortir des enjeux cruciaux autour du défi central de l'évangélisation. Même parmi les chrétiens d'avant-garde, il y aurait bien peu de convertis à Jésus-Christ. Si la religion d'hier n'a pas tellement évangélisé, les idéologies chrétiennes d'aujourd'hui ne le font pas davantage. Le sacré a changé de forme. On continue de sacraliser des cultures, des expériences profanes, des contextes historiques ou des modes. Nous n'avons pas encore découvert les chemins d'une authentique évangélisation. Il y a vingt ans, quand la chrétienté commençait à révéler sa fragilité, les plus lucides parlaient de chrétiens « sacramentalisés mais non évangélisés ». Cette critique intuitive ne manquait pas de justesse. Mais les solutions mises en place pour répondre au défi furent trop tributaires des anciens réflexes de chrétienté et d'un contexte pastoral inchangé. Par exemple, le passage du sermon à l'homélie pouvait difficilement se faire chez des pasteurs qui n'avaient ni la théologie, ni la pédagogie d'évangélisation. De même une certaine catéchèse prétendait éduquer la foi en présupposant que celle-ci était déjà née et vivante. Bien sûr presque tout le monde a eu un premier contact - même partagé - avec l'Évangile de Jésus-Christ. Mais combien vivent une relation authentique avec le Seigneur ? Les progressistes tout autant que les conservateurs, les instruits tout autant que les non-instruits, les pratiquants tout autant que les non-pratiquants, les clercs aussi bien que les laïcs sont loin d'une quotidienneté vraiment évangélique. Le divorce d'hier s'est même accentué. En effet, d'une part on célèbre une foi plus pure au temple, et d'autre part, on n'a jamais autant évacué le réflexe théologique de la vie profane. On ne sait plus prier, écouter, rencontrer le Seigneur dans le trafic ordinaire de la vie familiale. Le mouvement actuel du

balancier qui va de la sécularisation extrême au mysticisme le plus désincarné montre bien cette absence d'une praxis d'évangélisation. C'est précisément le rôle de celle-ci que de faire le lien entre mystique et politique, entre [13] conversion et engagement profane, entre Royaume et monde. L'évangélisateur, qu'il soit agent pastoral ou simple témoin, se situe à ces carrefours privilégiés de la rencontre de Dieu et de l'homme, en Jésus-Christ, au creux des vécus les plus signifiants et engageants. Pour lui, il faut revoir constamment les expériences chrétiennes, les structures religieuses et les politiques pastorales à la lumière de ce rapport fondamental du Signe de l'Esprit et des signes des temps, du salut en Jésus-Christ et des enjeux humains les plus cruciaux. Cette double exigence de qualité s'inscrit dans la visée unique de la première et de la seconde création et aussi dans l'unicité de la personne humaine et de l'histoire. Il y a ici une sorte d'obsession pour défendre et rejoindre à tout prix le cœur même de cet ensemble de relations tissées par l'histoire du salut. Une volonté aussi de contrer les multiples tentations de fuir l'essentiel de la foi et de la vie. N'est-ce pas là la première source des aliénations du croyant soit dans sa vie religieuse, soit dans sa vie profane ?

Une seule convergence : l'Esprit

Que la première évangélisation n'ait pas eu lieu, que ce soit plutôt une reprise de la démarche dans un contexte nouveau, ou enfin qu'on invoque davantage la permanence de cette mission, il y a dans chacun des cas l'affirmation du même défi majeur. Un défi accentué par le fait que plusieurs chrétiens ne voient plus l'Évangile comme une « Nouvelle », et que trop de pasteurs agissent comme si les pratiquants et même les non-pratiquants avaient tous au moins une foi « implicite ». C'est là une illusion typique de la postchrétienté. Peut-on parler de relation vivante avec Jésus-Christ sans une conscience théologale « explicite », sans une mentalité évangélique vérifiable, sans une foi « optée », sans une appartenance responsable à l'Église, sans prière quotidienne ? Allons donc ! Nous vivons sur un énorme malentendu malgré tous les dehors institutionnels qui subsistent. Le peuple chrétien de chez nous doit être évangélisé. Tout est à faire en ce domaine et rien n'est acquis.

Quoi qu'il en soit de ces trois positions à l'intérieur de l'Église, nous gardons en vue leur préoccupation commune. Mais nous [14] allons suivre un autre chemin. *Dans les périodes de crise, tout se passe comme si l'Esprit travaillait en vrac, sans canevas, sans visée. Le contexte d'une seconde évangélisation est toujours anarchique au premier regard. Mais une seconde lecture nous fait découvrir des cohérences cachées.* Qu'on nous permette ici une comparaison d'actualité. Les civilisés reconnaissent actuellement que la forêt vierge est peut-être plus équilibrée et logique que la cité technologique. La cohérence superficielle de la seconde cache une anarchie sociale dont nous mesurons les conséquences aujourd'hui. Inversement la nature sauvage révèle au second regard un équilibre dynamique et vital. C'est le zoo artificiel qui l'étouffe et non la forêt. Nous y voyons la parabole de ces expériences sauvages où éclate la violence de l'essentiel de la vie et de la foi. Tout au long de la Tradition judéo-chrétienne, il y a eu des éclatements semblables. L'Esprit forçait la désinstallation, jetait bas les masques, secouait les structures « sécuritaires ». Il imprimait un nouveau souffle de liberté. Pensons à Jésus qui s'est voulu libre en face de la religion institutionnalisée. Son refus de tout pharisaïsme a été radical. Paul en a tiré toutes les conséquences. L'homme n'est justifié que par la foi en Jésus-Christ et non par les oeuvres de la loi (Ga 2, 16 ; Rm 3, 28). Le Dieu des chrétiens n'est pas un législateur, mais un Sauveur (Ga 3, 25). Il libère l'homme du péché et de la tutelle de la loi (Rm 6, 1-19 ; 7, 1-6 ; 10, 5-13). C'est cette liberté radicale que tant de systèmes religieux ont voulu contrôler, émasculer ou nier. Le concile de Jérusalem n'est pas un simple événement historique. C'est le prototype de la libération de l'homme, du croyant, de l'Évangile lui-même. Corneille n'avait pas à se faire juif pour devenir chrétien. De même le croyant chrétien de tous les temps n'a pas à épouser une forme culturelle de religion ou un système religieux pour accéder à Jésus-Christ. La crise contemporaine des religions chrétiennes institutionnalisées n'est pas étrangère à l'étouffement de la liberté évangélique. Pour nous *faire retrouver les structures essentielles de la foi sous le fatras de tant de déterminants institutionnels, l'Esprit suscite des témoins hors cadre qui ébranlent certaines certitudes que l'« hommerie » a forgées. Il invente des chemins directs, déconcertants, inorthodoxes, inhabituels. Il nous force à un discernement plus critique, Plus attentif en laissant pousser l'ivraie au milieu du bon grain. L'Esprit échappe au système par ses témoins. On [15] ne sait« d'où il vient et où il va »* Jn

7, 8). *Sa féconde gratuité signifie qu'il est seul maître à bord et seul agent décisif du Royaume.* La variété de ces signes (1ère épître aux Corinthiens), fonde le caractère plural de l'expérience chrétienne, de la vie ecclésiale et des cheminements de la foi. Voilà ce que l'esprit de système, le légalisme pharisien et l'obsession de la *lettre* menacent gravement.

Primat des témoins libres

Pour saisir l'action invisible de l'Esprit et ses signes multiformes, il faut retrouver la dynamique évangélique de liberté. Il faut se laisser interroger par les multiples « épiphanies » de la vie. Or, ce sont les témoins en liberté qui vont d'abord nous mettre en piste. Leurs cheminements souvent inédits et créateurs creusent les sillons de l'avenir. Ils donnent ressort et allant à la vie ecclésiale. Ils apportent un souffle frais, un cœur nouveau, des yeux neufs, après le vide silencieux du dernier creux spirituel. Les vieux automatismes d'une pastorale d'entretien ne tiennent plus devant ces élans de l'Esprit. Les masques tombent et les incrédules se rendent. Rien ne fait moins professionnel que le témoignage. L'homme séculier, ballotté par des modes et des idéologies de plus en plus fluides, bombardé par les publicités et les propagandes, soumis aux théories les plus contradictoires, ne prête une oreille attentive qu'aux convictions vécues. Cette sensibilité spirituelle vient renforcer des exigences déjà inscrites dans la transmission de la foi. En effet, celle-ci se dit et se communique d'abord sous forme de témoignage. Toutes les autres médiations, même la prédication, sont secondes. L'Église, trop souvent aliénée dans ses instruments, a surtout besoin de témoins pour parler concrètement aux hommes dans leur langue, dans leur situation. Le christianisme a toujours vécu en tension avec ses propres systèmes religieux, précisément parce que la Révélation repose davantage sur le dynamisme prophétique, comme ferment de rajeunissement et levain d'épanouissement. Le prophétisme, c'est le nerf de la Tradition et le cœur de l'histoire du salut. Sans lui, l'Église retourne à l'arrière-garde du monde pour consoler les repliés de l'intérieur. Avec lui, elle prend le [16] large ; elle brise les frontières fermées du système ; elle fait de l'homme un projet ouvert aux dépassements du Royaume.

Tout cela ne s'opère pas sans des ébranlements qui donnent l'impression du chaos et de l'anarchie. Pensons à la sortie d'Égypte, à l'entrée en Terre promise, à la venue de Jésus-Christ, à l'explosion du christianisme dans le monde gréco-romain. Les témoins du dieu vivant ont toujours été des trouble-fête vis-à-vis de l'ordre religieux ou profane en place. Et nous voudrions aujourd'hui qu'ils ne dérangent pas nos certitudes établies ! L'Esprit se moque de nos définitions et de nos logiques. Le *law and order* ecclésiastique accepte plus facilement des témoignages radicaux qui remettent en cause les structures profanes. Mais il refuse ce qui le « désinstalle » sur son propre terrain. Dans la logique évangélique, la première conversion subversive bouleverse d'abord l'intérieur. Pas seulement la vie du croyant, mais aussi celle de l'Église. Des études sérieuses sur la Réforme ont montré que le refus de voir la critique prophétique de ce mouvement est venu d'abord des hautes instances romaines. Le blocage décisif s'est fait à ce niveau. Certains pensent et agissent comme si cela ne pouvait se répéter, comme si les hérésies ou les sectes ne naissaient que d'en bas. Drôle de raisonnement dans une économie divine où c'est d'abord la vie qui commande. Une vie animée par l'Esprit et organisée par les hommes. Les scribes veulent qu'on attende leurs définitions. Les néopharisiens retiennent l'Esprit aux douanes ecclésiastiques par toutes sortes de prévenances tatillonnes. Bref, on ne veut vraiment pas dédouaner une liberté évangélique créatrice de nouvelles spiritualités et de nouveaux projets ecclésiaux. On réforme sans vraiment réformer, comme une sorte de concession réticente à un monde en changement. Rien ici d'une dynamique prophétique soumise et attentive aux souffles de l'Esprit en liberté, en connivence avec toutes les forces libératrices et créatrices de la foi et de la vie.

Pourtant, ces dynamismes spirituels existent.. Nous en verrons de nombreux exemples. Ils s'expriment dans d'humbles expériences chez des témoins non patentés... souvent loin du saint des saints et des conseils pastoraux. Ils préfigurent ce que serait une Église plus libre, plus mobile pour suivre les déplacements [17] de l'Esprit. Une Église légère comme une tente qu'on déplace là où se fait l'histoire, là où le salut rencontre la soif de justice et de libération humaines.

L'Existence chrétienne d'abord

Avant de chercher les cohérences ecclésiales de la seconde évangélisation, nous avons voulu prospector les sources vives du témoignage dans notre société contemporaine. Témoignages de l'Évangile en bosse ou en creux. Témoignages individuels ou communautaires. Témoignages religieux ou laïques, témoignages de « militance » ou de simple vie chrétienne. Leur langage est concret et positif. Leur contenu révèle l'éternelle jeunesse de l'Évangile. Leur gratuité démasque la stérilité de l'« institutionnalisme » ecclésiastique. Ils nous montrent ce qu'est une foi enracinée, solidaire d'un milieu de vie, relais d'une Tradition vivante. Une foi croyable et compréhensible, stimulante et engageante. Nos laboratoires religieux cherchent des plans et des stratégies efficaces. La vie chrétienne s'y accommode très mal. On n'a qu'à penser à la logique déconcertante des itinéraires bibliques. L'histoire du salut nous invite à accorder le maximum de liberté aux diverses expériences spirituelles des croyants. Celles-ci ont toujours été comprises, authentifiées et institutionnalisées en seconde instance.

Vouloir tout définir d'abord, tout contrôler, relève d'un esprit de système, d'un totalitarisme inavoué. Le Christ n'a eu qu'une violence permanente dans sa vie. Une violence inconditionnelle face au pharisaïsme, à la domination religieuse. La pire de toutes, puisqu'elle peut enfermer le cœur et la conscience, parce qu'elle s'appuie habituellement sur des absolus extrêmement contraignants : doctrine, morale et loi. La Révélation ne s'est pas déployée sous le signe de déductions juridiques et théologiques. Elle a davantage suivi les chemins de la liberté, du risque, de la gratuité, tant du côté de l'Esprit que du côté des croyants. L'Église institutionnelle ne peut se définir en fonction de cette tradition de libération et maintenir en même temps une méfiance systématique vis-à-vis du libre discernement des croyants eux-mêmes. L'expérience « sauvage » des témoins bibliques a précédé [18] toutes les théologies. Que des croyants veuillent retrouver cette liberté originelle, rien de plus normal dans l'économie historique du dessein divin. La Tradition a toujours privilégié la vie avant l'institution. Elle n'a jamais été d'abord dogmatique. Quand celle-ci se « rigidifiait », l'Esprit la contournait en suscitant des mouvements prophétiques venant des

lieux séculiers et des événements profanes. L'institution religieuse s'est rarement réformée à partir d'elle-même. Si elle est seconde en temps de stabilité, ne l'est-elle pas autant, sinon plus, en temps de réforme ? La source décisive de cette vision chrétienne se trouve dans cette intervention gratuite de Dieu dans l'histoire. On ne pouvait la déduire d'aucun système, d'aucune mythologie, d'aucune théologie. La réponse des croyants est du même ordre. Il y a dans la conversion une rencontre de deux libertés amoureuses, de deux histoires gratuites. Avons-nous compris les conséquences de cette démarche sur le style d'Église qui doit l'accompagner ? À ce niveau de profondeur, la foi elle-même vient contester radicalement le juridisme persistant du système catholique, son absolutisme institutionnel, son attachement inavoué à la lettre. Il faut d'abord adopter le système pour se convertir à Jésus-Christ. Serions-nous retournés à la Synagogue ? Il existe aussi des motifs humains pour retourner à la primauté du témoignage de vie.

La langue parlée précède la grammaire

Ce n'est pas la grammaire qui invente la langue, mais la vie d'une culture, l'histoire d'une communauté. Une langue est longtemps parlée avant qu'émergent les cohérences grammaticales. Une institution installée perd facilement de vue cette loi de la vie. Or, dans une optique chrétienne, cette priorité est confirmée ou assumée par la pédagogie divine elle-même. La vie croyante et les témoins d'abord ! Les réformes valables de l'Église ont été celles qui se sont inspirées d'expériences déjà diffusées dans le peuple de Dieu. Le christianisme s'est bâti par les incessantes remontées de vie de l'Esprit, beaucoup plus que par les agents institutionnels. Le dynamisme vient de la vie, et la cohérence des institutions. Sans le premier, la seconde devient vide et aliénante. L'Esprit la contourne et opère une remontée par [19] les témoins en liberté. Voilà ce que nous avons voulu retracer dans ces chemine-ments.

Nous sommes bien conscient d'avoir forcé l'es limites de plusieurs témoignages. Mais, avec le plus d'honnêteté possible, nous avons explicité ce qui était déjà là en germe. Il faut tenir compte du fait que les chrétiens de chez nous n'ont jamais connu une véritable libération de

leur parole. Et pourtant Dieu sait si les réformateurs se sont gaussés de leur fidélité à la pédagogie de la Parole. Cette schizophrénie pastorale a aveuglé bien des hommes d'Église qui s'approprièrent la Parole alors que beaucoup de chrétiens devenaient de plus en plus incapables de dire leur foi et de la partager avec d'autres. Comment valoriser la Parole d'un côté, et se préoccuper si peu du silence des chrétiens, seuls témoins possibles de l'Évangile dans les innombrables lieux de la « quotidienneté » ? Par eux, l'Esprit fait des signes lisibles et audibles ; par eux, le Message devient événement de salut ; par eux, l'Église s'affirme communion et mission en deçà et par-delà ses médiations institutionnelles. Rappelons-nous par exemple, comment le Symbole de Nicée a été bâti avec les diverses professions de foi venant des communautés particulières. Cette diversité d'expériences était en quelque sorte la condition d'une unité vivante.

Les antennes de l'Église

Il nous faut retrouver cette liberté créatrice du témoignage pour exprimer les énormes richesses spirituelles de l'Esprit diffusées dans le champ du Père. Le témoin chrétien a la responsabilité de créer des signes. Son matériau premier se trouve dans la grande histoire et la petite qui restent toujours le sacrement fondamental de la Révélation. La vie contient un stock inépuisable de paraboles évangéliques, de symboles de la foi, d'expressions du Royaume. Nous en verrons de nombreux exemples. Une telle pédagogie d'évangélisation nous amène à considérer la réforme de l'Église dans une optique plus profonde, plus inventive, et en même temps beaucoup plus simple et concrète. Toute sorte de possibilités nouvelles apparaissent là où l'Église cesse d'être un haut-lieu clérical pour devenir le carrefour des témoins dispersés [20] sur les routes du monde. Un carrefour spirituel qui s'offre aux quêtes de sens, aux requêtes de libération et aux solidarités réelles de la vie. Une doctrine orthodoxe et un système hiérarchique puissant qui affirmeraient l'espérance sans pouvoir la montrer sur des visages d'hommes et dans des témoignages de vie, projetteraient l'image du figuier stérile que le Seigneur a maudit. *Les fruits visibles de l'Esprit, ce sont en définitive les témoins*, premiers et derniers signes du Royaume. Le reste viendra par surcroît. Sans eux, l'Église s'achemine

vers le « red tape » bureaucratique comme la plupart des institutions. On s'inquiète de la diminution des agents pastoraux, des usagers du culte, des donateurs à la quête, beaucoup plus que de la rareté des témoins. Ceux-ci peuvent libérer l'Église de ses faux réflexes sécuritaires et de ses faussées, priorités inavouées. Les témoins n'ont ni système, ni position acquise, ni autorité à défendre. Ils n'ont à révéler que leur vie et l'Esprit qui l'anime. Ils sont à la fois la sève, les racines et les feuilles de l'Arbre de vie... bref, tout ce qui fait vivre le tronc et les branches de l'Église. La crise et son dépassement se situent donc à la fois aux extrémités de l'organisme et dans ses millions de canaux invisibles qui véhiculent une plus ou moins grande qualité de vie. La force des fibres en dépend. Une certaine pastorale inverse le problème en voulant d'abord renforcer l'institution. Elle travaille plus sur les effets que sur les causes. Le feuillage est trop pauvre pour une intense respiration, et les racines trop peu ramifiées dans le terreau pour y puiser des sucres reconstituants. L'organisme compte encore sur ses réserves. Mais il ne sait déjà plus s'alimenter et s'oxygéner. Il s'enroule sur lui-même et se dessèche, faute d'agents « métaboliques » capables d'assimiler les richesses du milieu ambiant. Ces agents, il ne les trouvera pas dans les structures mais chez les témoins branchés sur la vie. L'Église est en train de s'asphyxier et de s'empoisonner par inversion. Ses organes internes s'hypertrophient en se nourrissant de sa substance. Il lui manque une communication vitale et intense avec l'environnement. La mission se trouve donc compromise de l'intérieur et de l'extérieur. Or, ce sont les témoins, beaucoup plus que les agents pastoraux, qui assurent le mouvement vital dans les deux sens, un peu comme le cœur ramène le sang, le purifie et le renvoie. Par eux, l'Église reçoit tout autant [21] qu'elle donne ; elle accueille l'Esprit répandu dans le monde pour sa vie interne et sa fécondité apostolique.

Une priorité peu respectée

Il y a donc correspondance étroite entre la vitalité ecclésiale et la qualité des témoins. Susciter, former et multiplier ceux-ci, voilà l'objectif prioritaire de tous les ministères. Bien peu d'Églises locales et d'organismes religieux agissent effectivement dans cette perspective fondamentale. On continue plutôt à raffiner la consommation pour une

clientèle plus critique et parfois pour des clubs de plus en plus selectes. On aménage des services qui servent davantage à occuper des permanents sous-employés. On s'ingénie à reformer pour conserver et entretenir plutôt que pour créer et prendre les devants. L'Église de chez nous est en grande partie aux mains des fabriques, des marguilliers et des ministres du culte. Rien de bien missionnaire. La boutique écrase la pastorale. L'évangélisation suit de loin l'administration des dettes et du béton. Dans ce contexte global, on ne saurait se donner bonne conscience par des déclarations magistérielles audacieuses et quelques rares percées apostoliques aux avant-postes ; attendra-t-on les vastes banqueroutes avant de toucher à l'ensemble de la structure ecclésiale, avant de songer à de nouvelles formes de sacerdoce, de communauté et de témoignage ? Les jeunes qui sont héroïquement restés, n'accepteront peut-être pas de prendre le relais dans un vieux système maintenu d'une façon irresponsable. Il y a actuellement dans bien des milieux d'Église une sorte de faux réalisme qui défie le simple bon sens et tous les signaux avertisseurs de l'Esprit. « La pratique religieuse est encore assez bonne ». « Les gens tiennent à la religion ». « La crise est passée ». Pour un qui revient, il y en a trois qui partent en douce. Est-ce bien là un indice de discernement spirituel et un signe d'une vie chrétienne intense ? Redécouvrir la religion comme la meilleure astrologie ou le remède à un monde trop dur et trop hostile, ce n'est sûrement pas un fruit d'évangélisation, ni une conversion à Jésus-Christ. La religion à la mode ne vaut pas mieux que la religion d'habitude. Jésus « Superstar » ne dérange pas plus que l'Être suprême. On peut faire des expériences du sacré ailleurs. Les rites et les [22] croyances seront toujours en demande. Mais y trouve-t-on l'Évangile de Jésus-Christ ?

Certains se demandent s'il ne faut pas se placer carrément à côté du système ecclésial actuel pour vivre une expérience chrétienne libérée. Ils raisonnent ainsi en désespoir de cause. Nous avons préféré interroger les témoins évangéliques parce que ceux-ci nous délivrent des obsessions pour ou contre les structures actuelles et nous apportent des visions neuves d'expériences chrétiennes et ecclésiales possibles. Ils nous ramènent au coup d'envoi décisif de Jésus-Christ : *VOUS SEREZ MES TÉMOINS*. Il est temps que l'institution se laisse instruire par les « témoins en liberté ». Peut-être apprendra-t-elle avec eux comment réaménager le magistère et le baptistère, le sacerdoce et la communauté d'une façon plus évangélique et plus féconde. Le second

souffle appartient aux témoins, après l'essoufflement des prédicateurs. Mais au fait, n'est-ce pas revenir à l'inspiration première et normative de l'Esprit ?

[23]

**LA SECONDE ÉVANGÉLISATION.
TOME I. LES TÉMOINS.**

Première partie

LES TÉMOINS EN LIBERTÉ

[Retour à la table des matières](#)

[24]

[25]

LA SECONDE ÉVANGÉLISATION. TOME I. LES TÉMOINS.

Première partie.
Les témoins en liberté

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Une certaine mentalité catholique se méfie des témoignages, et davantage des témoins, parce qu'ils ne disent pas tout, parce qu'ils soutiennent des « choses inhabituelles », parce qu'ils n'offrent pas la garantie du clerc qui sait tout ou du magistère infallible. L'orthodoxie, c'est la Vérité, « toute d'un paquet », dans le seul langage officiel, selon les normes et les canons définis pour toujours. Quand l'Esprit sort du rang et passe par des témoins laïcs (!), le théologien patenté ne s'y reconnaît pas. Le pasteur se sent menacé. Le « fidèle » soupçonne ici un esprit fort. Or, c'est souvent ce prophétisme en pleine vie, qui a su poser d'une manière inédite et libérante les problèmes fondamentaux de la foi, de la communauté. Par ces témoins, l'Esprit suscite une conversion du croyant comme de l'incroyant, de l'Église terrestre elle-même.

Les meilleurs théologiens et pasteurs - ceux qui ont fait avancer les réformes officielles - ont appris beaucoup des témoins qu'ils ont interrogés avec discernement. Pensons à Chenu, Congar, Moltmann et bien d'autres. La Bible ne s'est-elle pas construite d'abord par des témoins. La vie et la confession de foi précèdent habituellement la théologie. Celle-ci prend les devants rarement. Elle commence à tourner en rond, quand elle n'insère plus l'exégèse des témoins de l'actualité du Messa-

ge dans sa démarche de réflexion. On l'a vu par exemple, quand certains théologiens ont voulu redéfinir la vie religieuse unilatéralement à partir de leur science... souvent de leur école. Par ailleurs, *jalons pour une théologie du laïcat* de Congar a marqué une époque de l'Église parce que celui-ci a su s'inspirer des itinéraires spirituels d'équipes de militants, de croyants de divers horizons.

Il faut l'avouer, notre théologie est peu enracinée dans le peuple de Dieu. Or, sa voie « normale » c'est d'être un écho [26] fidèle, une exégèse critique de la vie chrétienne et ecclésiale. Elle ne peut se contenter d'analyser les structures essentielles de la foi. Sans ce vis-à-vis vital avec les croyants-témoins et l'agir ecclésial réel, elle élabore des problématiques asséchantes pour les chrétiens. Que d'ambiguïtés graves dans la « sécularisation chrétienne », la « mort de Dieu », la démythologisation. Combien de théologiens savent interroger, écouter, lire, interpréter les croyants réels ? C'est l'un des univers scientifiques les plus livresques dans le champ des sciences humaines. *Certains ritualisent aussi le « Livre » au détriment de la Tradition vivante qui ne peut se révéler sans qu'on la resitue dans la lignée des témoins. On a formalisé la succession apostolique au point d'oublier cette continuité biblique fondamentale qui se prolonge dans l'actualité historique des témoins.* Sans ceux-ci, il n'y a pas de théologie qui éclaire et fasse vivre davantage les chrétiens.

Rien ici d'anti-intellectuel. Au contraire, cette entreprise de discernement spirituel exige une qualité rigoureuse et profonde du regard, du jugement. Mais une telle exigence vient de la foi chrétienne elle-même, toujours vécue et interprétée originellement par des témoins. Le théologien, peu présent à la communauté des témoins, invente toujours une nouvelle scolastique ou retourne à l'ancienne. Le pasteur ne fait pas mieux. Il s'enferme dans son système ecclésiastique. Il ne parle plus le langage des gens... celui de l'Esprit. Souvenons-nous de la Pentecôte ! L'Esprit parle dans les langues réelles des hommes. On pourra justifier subtilement la théologie et le langage ecclésiastiques en faisant appel à la spécificité transcendante de la foi, de l'Église, de la théologie... même en dégradé. Sans avouer que sa culture religieuse est incapable de communication avec les autres cultures, avec les sciences contemporaines, avec les fidèles eux-mêmes. Paradoxe étrange que cette culture non transmissible, si ce n'est par adoption du langage « clérical », et par fréquentation assidue du milieu ecclésiasti-

que. Les chrétiens doivent alors s'adapter aux clercs, aux théologiens. Trop de laïcs nous l'ont reproché pour ne pas en tenir compte. La théologie, comme l'Église institutionnelle, est acculée à un terrible réapprentissage. Peut-être est-ce impossible, si les « témoins dans le monde » ne peuvent accéder [27] à ce Saint des Saints. Bien sûr, le théologien est témoin à sa façon. Mais il quitte vite cette dynamique pour devenir un scribe, quand il n'est pas partie prenante et continue dans des communautés de vie et de témoignages chrétiens. Les parachutages épisodiques ne suffisent pas, pas plus que les lointaines exégèses livresques. Le néo-académisme « sur le campus » ne vaut pas mieux que la scolastique de séminaire.

Plusieurs sont conscients du problème. Des efforts authentiques sont tentés. *Mais je ne suis pas sûr que les uns et les autres, nous ayons développé une pédagogie, un style d'implication, une orientation de recherche, capables d'une interprétation sérieuse de la vie chrétienne et ecclésiale de nos divers milieux.* Il suffit de penser à la pauvreté d'« insight » de tant de réflexions théologiques sur les questions vitales des Églises locales, nationales ou continentales. On confond l'universalisme ecclésiologique et théologique avec les « idées chrétiennes générales », valables pour tous les temps, tous les lieux et tous les hommes.

Ah ! ce rappel des témoins en situation, il n'est pas inutile. Jésus n'a pas craint d'être « particulier » au sens fort du terme. Les Prophètes non plus. Et que dire du témoin Paul ! Un bon théologien, celui-là ! Non, la théologie et l'Église actuelles ont besoin de ce souffle privilégié de l'Esprit qui nous vient des témoins en liberté. Ceux-ci n'ont pas la prétention d'épuiser le Message. Ils savent qu'ils ne peuvent exprimer Jésus-Christ à eux seuls. Ils sont conscients de leur particularisme ! Ils savent, par expérience, que leur témoignage ne passe pas chez certaines personnes, qu'il faut d'autres signes, par d'autres témoins. Ils affirment indirectement que le Christ total n'est exprimé qu'en Église, qu'en communauté de témoins, qu'en pluralité de demeures et de familles spirituelles. Ils portent un dur coup à une orthodoxie faussement uniforme et unitaire. Marc n'a pas rapproché vainement témoignage et création entière... sans doute pour évoquer l'amplitude, la diversité, la gratuité des poussées de l'Esprit... et la liberté des gestes de Dieu et des réponses de l'homme. D'ailleurs, ce qui va suivre nous en convaincra. Qui sait si le langage de Moïse ou de Matthieu ne

sera pas plus compréhensible s'il est écouté, cherché et interprété dans les témoignages des croyants d'aujourd'hui !

[28]

[29]

LA SECONDE ÉVANGÉLISATION. TOME I. LES TÉMOINS.

Première partie.
Les témoins en liberté

1

L'ÉVANGILE EN CREUX

[Retour à la table des matières](#)

Voici deux itinéraires déjà gros de toute une théologie de l'évangélisation. Le premier, avec une rare qualité évangélique, nous amène à la fine pointe de la pédagogie divine de conversion et de salut. Il marque la rupture que le Christ a opérée dans la prétendue sagesse du monde. « Jusqu'ici on vous a dit... et moi je vous dis : aimez vos ennemis ». En ce témoin, le mystère pascal prend un visage bien près de nous. La Jolie de la croix et le mal n'ont rien du spiritualisme et du moralisme trop fréquents. Derrière cette victoire bien circonstanciée de la grâce sur le péché, se profilent la Résurrection, l'Espérance, la Vie en abondance. « C'est dans ma faiblesse qu'éclate sa Force ». Mais attention ! L'aventure évangélique débouche aussi sur un dépassement humain qui interpelle visiblement l'incrédule ou le pécheur.

Le second témoignage nous situe davantage dans le contexte de la seconde évangélisation. On y voit comment Jésus et son Esprit travail-

lent dans cet âge inédit d'un monde sécularisé. Quel contraste avec certaines théologies aussi sèches que savantes qui ont troqué la saveur biblique contre un rationalisme amer... au point de faire perdre le goût de Dieu et le sel de la terre. Avec ses bleus à l'âme, l'incroyante F. Sagan crie dans ce désert. L'Esprit passe par de telles inquiétudes d'une qualité spirituelle indéniable. Faudra-t-il contourner nos enclos religieux pour aller cueillir une lumière prophétique dans la recherche honnête de ceux des nôtres qui ont fait une expérience d'incroyance ?

[30]

[31]

Un appel du Christ à l'envers

[Retour à la table des matières](#)

G., une jeune travailleuse en usine, aînée de la famille, a dû quitter l'école à seize ans, pour permettre de boucler le budget familial. Le père, avec sa paie de \$80.00, n'arrivait pas à éviter l'endettement chronique et les compagnies de finance. Ce nouvel apport monétaire a permis aux autres enfants de poursuivre leurs études. Cinq ans plus tard, les sœurs de G. travaillent dans des grands bureaux professionnels. La mère est toute soie avec elles, alors que la grande sœur devient objet de mépris, à cause de son langage et de ses manières frustes. On lui reproche de « manquer d'éducation ». Un sentiment d'injustice et de révolte étreint cette jeune ouvrière qui s'est sacrifiée pour sa famille. La plus terrible bataille va s'engager au fond de son être violé. Après avoir crié au scandale, G. se laisse interroger par le Seigneur sur son « amour des ennemis ». Est-elle chrétienne si elle n'atteint pas ce seuil critique de l'amour inconditionnel ? L'interpellation évangélique : « les païens en font autant » lui donne un coup au cœur. Elle s'en expliqué admirablement.

J'ai compris que ce mépris de ma mère était *un appel du Christ à l'envers*. Un appel qui me jetait par terre et me tournait bout pour bout. Au début, j'ai résisté, blasphémé, tellement je trouvais le Seigneur injuste. Ça m'a pris du temps avant d'accepter cet amour « en plus » de l'Évangile. Mais en faisant le saut, je me suis sentie tout d'un coup une nouvelle femme. Je vivais une sorte de paix profonde qui me rendait forte et sereine devant tous les problèmes. Je me savais aimée du Seigneur d'une amitié incassable. En vous livrant mon secret, j'ai presque l'impression de trahir quelque chose de sacré entre Lui et moi. Ça me sort difficilement de la bouche. Il est peut-être aussi difficile de témoigner que d'aimer. Vous sa-

vez l'histoire des perles jetées... des prostituées dans le Royaume. Le témoignage, c'est pas de la publicité. Mais je n'aime pas la nouvelle mode mystique. J'accroche pas. Ça me paraît faux. On ne parle pas aussi facilement quand on est piqué [32] aux tripes. Je ne reconnais pas Jésus de Nazareth dans le « Superstar » de New York. La conversion, c'est pas du théâtre, du reportage. Je n'ai jamais cru non plus à la « prêche à pression ». Ça ressemble trop à la vente. Moi, je souhaite que la religion soit plus discrète, qu'on dise pas plus que ce qui nous est arrivé, que ce qu'on a payé soi-même. Il y a tellement de façons d'être pharisien... Jésus ressuscité... il est là, caché. On le trouve pas sur des pancartes ou des posters, à côté des vedettes et des produits de beauté. Certains voudraient le vendre comme ça. Une sorte de self-service automatique pire que la confesse autrefois.

Je viens de mettre bout à bout une longue conversation que j'ai tenue avec cette jeune travailleuse. Quel discernement spirituel qui en remonte à bien des théologiens savants ou à la mode ! Elle se trouvait déjà trop bavarder ; « on parle trop dans l'Église »... « c'est dans le silence de mon cœur que j'ai découvert le meilleur de ma foi ». Étrange témoignage après des réformes toutes centrées sur la Parole. Peut-être y a-t-il là-dessous une critique implicite du divorce entre parole et vie, entre Parole proclamée et absente de témoignage, entre les catéchèses et le silence des chrétiens. Indication aussi pour une exigence spirituelle autrement plus profonde pour ré-évangéliser des « confirmés » qui se disent croyants. La vraie confirmation, c'est une conversion décisive du cœur, c'est un saut qui a coûté cher, c'est une vie qui parle d'elle-même. La perle précieuse ne traîne pas les trottoirs. Il faut la chercher un peu comme un trésor dont on a perdu la trace. Les chrétiens sécularisés qui se convertissent en témoignent. Aucune pastorale ne saurait en faire l'économie.

On ne repère plus le Christ à l'endroit, comme s'il s'offrait au bon sens, à la bonne conscience, au bon catholique défenseur du passé... de lui-même. Le Christ d'hier et d'aujourd'hui est à l'envers. Les sages de son temps ne l'ont pas reconnu. Son Incarnation n'a jamais été une adaptation pure et simple. À force de l'acculturer, on le défigure, on le rend méconnaissable. Qu'il s'agisse du Christ-roi ou de Jésus hippie. Tant mieux, s'il passe à travers tout ça pour nous rejoindre. Mais le test de vérité important se trouve ailleurs... dans un bouleversement sans dessus dessous de notre mentalité, de notre façon spontanée de voir les choses. Qu'elle soit culturelle ou métaphysique ! Le Royaume

ne se laisse pas enfermer dans une anthropologie (Lc 17, 20-22). C'est peut-être par les ruptures [33] et les brèches de nos systèmes, de nos philosophies de la vie qu'éclatent sa transcendance, son originalité, sa présence indicibles. Il est tout aussi mystérieux que notre vie profonde, que nos secrets du cœur. Il en est tout aussi plein. Plein d'une espérance par-delà tous les désespoirs. Mais il faut creuser un puits profond dans le désert moderne pour faire jaillir l'eau vive.

On nous dira que la religion coule toujours de source, et cela, jusque dans ses manifestations récentes. Tel n'est pas le cas de l'Évangile de la conversion. Paul, dans le chapitre initial de la première épître aux Corinthiens, nous le rappelle avec force. Le scandale de la croix salvatrice ne va pas de soi. Il n'y a pas d'évangélisation facile. Une certaine pastorale garde des réflexes de chrétienté en misant sur les vieux appareils qui ont fait leur preuve. Les écrans de l'intérieur sont plus opaques que ceux des modes religieuses de la révolution culturelle actuelle. Des chrétiens faussement scandalisés cultivent la nostalgie de la synagogue. Ils refusent le risque d'Abraham, de Moïse et de tous les autres témoins.

Il faut quitter sa surface, son environnement familial pour aller à la poursuite du Dieu caché, du Christ à l'envers, dans un avenir imprévu et opaque. Seul un trait de feu intérieur guidera cet élan vital, mais avec quelle force et quelle lumière. Le croyant sait qu'il en sortira quelque chose de neuf, même s'il ne peut présenter son propre devis à côté de ceux des idéologues, des utopistes politiques ou des futurologues. Il est pauvre en maquette, en programme et en stratégie. Sa dynamique de foi se déploie à un autre niveau de profondeur là où les calculs ne tiennent plus, un peu comme les options du cœur que la raison ne peut soutenir.

Et pourtant une telle dynamique à l'envers retentit dans des engagements profanes avec un courage et une lucidité capables de compromission radicale et de paris audacieux. Un espoir humain irrésistible naît de cette espérance possible. Je l'ai bien senti chez cette jeune travailleuse profondément impliquée dans des luttes syndicales et politiques de libération. Elle voyait comment l'injustice subie à la maison, tirait son poison de péchés [34] collectifs qui viciaient l'atmosphère respirée par tout le monde. Péchés collectifs d'une société inhumaine, de groupes égoïstes ou oppresseurs, de démissions massives devant l'esclavage, de structures aliénantes maintenues par des pou-

voirs et des complicités inavouées. Pour remettre les choses à l'endroit, il fallait à ses yeux, découvrir le Christ à l'envers et risquer un retournement complet de soi-même.

Il a reculé pour que j'avance

Je pensais avoir tout liquidé de mon passé religieux. Avec ma science, j'avais démonté les mécanismes qui conditionnent l'attitude religieuse, la croyance et tout le reste. Quand les sentiments pieux me remontaient à la gorge au moment des fêtes, ils étaient vite étouffés comme des résidus de superstition, des épaves d'un bateau inexorablement coulé. Au début, ce fut une sorte de conversion à l'athéisme. Je hurlais quand on parlait de religion. je faisais partie des premiers groupes de jeunes universitaires du début '60. Nous avions juré de nous débarrasser de la vieille défroque confessionnelle et d'en finir avec l'aliénation religieuse des hommes d'ici. Ce rejet était entre nous le grand symbole d'affranchissement, un signe d'intelligence et de force. Une première marque révolutionnaire... oui, il s'agissait d'une sorte de parti pris politique contre l'Église, et aussi d'une option idéologique de saveur aussi métaphysique que la foi d'hier. Mes études en psychiatrie m'avaient fourni mon meilleur matériel militaire pour attaquer la religion jusque dans ses derniers retranchements. Les clercs m'apparaissaient si habiles.

Cette hargne n'a duré que trois ou quatre ans. Le mépris succédait à la colère. Les curés ? Les catholiques ? Des minables. Il fallait les endurer comme un virus permanent dans un milieu. Je devenais plus tolérant, en dépit de certaines rages soudaines que je ne m'expliquais pas. je n'ai vraiment jamais cherché à objectiver le phénomène religieux, puisque je ne choisisais dans les sciences critiques que ce qui me permettait de le rejeter avec de bonnes raisons. Des raisons scientifiques qui me donnaient de la hauteur... et aussi de l'indifférence bien déguisée. Aujourd'hui, je me rends compte que j'étais contre, à peu près comme j'étais pour, auparavant. D'une façon aussi superficielle, au gré du vent le plus fort. Pourtant, j'avais connu une petite période mystique au début de mon adolescence et je dois reconnaître que ce n'était pas sans une touche assez personnelle. je me souviens d'une amitié avec un jeune religieux qui m'avait fait aimer le Christ. Un Christ bien différent de cet être terrifiant qui servait de fer de lance à nos prédicateurs de retraite au collège, bien différent de celui qui [35] terrorisait mes parents. Je rapporte ce souvenir parce qu'il est peut-être le seul point de repère pour comprendre ce qui m'arrive,

Je suis venu te voir, parce que je suis au bout de ma corde. C'est à la fois la paix et la guerre en moi. La paix, parce que tout d'un coup je dé-

couvre qu'il y a un fond en moi. Durant tout ce temps d'incroyance, je n'arrivais pas à m'avouer mon état de suspension dans le vide. En plusieurs occasions, je notais la même chose chez mes camarades, tous des jeunes professionnels, instruits, en rupture avec le passé québécois et la société actuelle. J'avais l'impression que nous n'avions pas de fond. je ne remettais pas en cause ma critique politique ou idéologique. Mais je résistais difficilement aux bulles de foi qui montaient de la mare où je me trouvais. Je dis « mare » à cause d'un certain dégoût inavoué. J'étais coincé... par la honte de ces relents et par le vide que je ressentais. La guerre de religion au fond de moi défaisait à mesure mes équilibres provisoires. Elle ressurgissait comme un bombardement subi, sans cote d'alarme, sans abri possible. Jusqu'au jour où j'ai compris que je *me battais avec Quelqu'un. Je me défendais contre Lui*. À ce moment-là, je me suis rendu compte du caractère factice, irréel de ma critique rageuse de la religion. L'enjeu n'était pas là ! Il ne s'agissait pas de preuves contre ou pour. je me surprenais moi-même à flirter avec ce sentiment d'une présence gracieuse qui m'apportait la paix... une sorte de plénitude qui me gonflait le cœur.

Il m'aimait malgré tout. Il avait reculé pour que j'avance. Il n'avait pas lâché depuis notre première amitié. Il respectait mon refus, ma révolte au point de se retirer de ma route. Mais il restait à l'affût comme l'amoureux trahi, incapable de reprendre sa fidélité à celui qui l'a même oublié.

Ce témoignage émouvant se passerait de commentaire. Il démarque le fossé immense entre la vraie foi, d'une part et d'autre part, la religion et l'irréligion. Il nous amène au fond des choses. Ici la foi et l'aventure humaine se sont rencontrées à leurs deux extrémités. Peut-être reconnaîtra-t-on chez ce témoin à la fois une contestation et une confirmation de christianisme post-religieux de Bonhoeffer. C'est l'homme au bout de lui-même qui rencontre le vrai Seigneur. Un Seigneur pauvre, impuissant, silencieux. Mais ce n'est pas l'homme - un peu nietzschéen sur les bords - d'une certaine théologie. Il s'agit davantage d'un être humain qui démasque les fausses certitudes de son rationalisme, les fausses plénitudes de ses partis pris terrestres. L'homme actuel a perdu son assurance, il a fait l'expérience de l'abondance, [36] du progrès prétendument illimité. Après avoir nié le ciel, pour affirmer la terre, il a cru un moment à l'utopie du ciel sur la terre. Le voici redevenu sceptique. Il n'a pas l'âme hippie. Son repli sur la vie immédiate n'a duré qu'un moment, celui de mordre à la pulpe de tous les fruits à portée de la main. Il cherche autre chose... un sens... Quel-

qu'un. La généralisation est sans doute trop facile. Les itinéraires spirituels sont autrement plus complexes. Mais qui sait si celui-ci n'explique pas bien des aventures présentes. Certains cheminements, moins clairs, plus alambiqués, comportent peut-être une orientation implicite semblable. Les plus jeunes manifestent une nouvelle religiosité déconcertante qui est bien différente de la voie directe de ce jeune adulte de trente ans. Lui, il a connu une longue profanité et c'est au creux de celle-ci qu'il a rencontré Jésus-Christ à nouveau. Eux, ils ont vite fait le procès de cette profanité. Mais ils se sont trouvés sans mains pour saisir leurs aspirations spirituelles. Ils ont passé par-dessus les idéologies d'hier et les systèmes d'aujourd'hui pour aller cueillir les vieux symboles religieux et les transmuier dans leur expérience inédite, hors des Églises et des communautés chrétiennes. Il serait donc dangereux d'imaginer unilatéralement une seconde évangélisation sans appoints religieux. Les aînés sont plus sensibles à l'histoire. Certains jeunes renouent, sans le dire, avec des traditions par les mythes et les symboles, les rituels et les fêtes. Peu importe ! Si au bout de la vie, du sens, de l'action, de la solidarité, il y a Celui qui vient... après s'être retiré.

[37]

LA SECONDE ÉVANGÉLISATION. TOME I. LES TÉMOINS.

Première partie.
Les témoins en liberté

2

L'ÉVANGILE EN BOSSE

[Retour à la table des matières](#)

Même en Jésus-Christ, Dieu demeure le plus souvent caché. Il faut chercher, fouiller, Prospecter Pour repérer le trésor... la perle du Royaume. C'est le lot de la foi que ce discernement difficile des signes de l'Esprit dans l'opacité de nos vies. Évidemment les événements de l'histoire. du salut sont autant de percées de lumière décisives pour le croyant. Mais tout se passe comme s'il avait lui-même à les redécouvrir et à les revivre pour son compte. L'Esprit ne parle Jamais en général ! Pasteurs et théologiens l'oublient si facilement. Les signes bibliques ont toujours une carte d'identité. Une nouvelle, ce n'est pas un système ou une doctrine, c'est un événement, un avènement. L'esprit « passe », nous dit l'Écriture. Il est en marche comme nous dans une histoire aux cheminements imprévus, malgré la certitude de l'issue en Jésus-Christ. Celui-ci surgit dans notre vie à certains moments privi-

légiés, avant et après de longs silences. Ainsi la foi ne se passe pas d'un cœur ouvert, attentif, vigilant pour accueillir Celui qui vient gratuitement au tournant de la route. Il y a bien peu de signes patentés dans la Tradition chrétienne. Mais dans cette économie nouvelle, parce que tout est grâce, l'Esprit peut utiliser le moindre événement pour nous rejoindre. Parfois il fonce sur nous, il nous fait signe... un signe qui passe et ne revient pas. Ah ! ce paradoxe mystérieux de la proximité et de l'absence de Dieu, de son avènement subit et de sa présence fidèle.

[38]

[39]

Le Dieu caché a un visage

[Retour à la table des matières](#)

Dans un groupe de foyers chrétiens, un couple apporte un témoignage saisissant de la présence de Dieu dans leur vie.

Vous nous demandez pourquoi notre foi est forte et sereine, pourquoi nous semblons si heureux ? Nous allons essayer de vous révéler un secret qui nous échappe à nous-mêmes. Nous tenons d'abord à vous dire que nous sommes des chrétiens bien ordinaires. Nous n'avons aucun diplôme de sainteté. Nous voulons témoigner des merveilles que le Seigneur a faites chez nous, malgré nos faiblesses et nos péchés.

Notre quatrième enfant est un infirme impotent, Son arrivée au milieu de nous a bouleversé la famille de fond en comble. À cause de lui, nous avons, les enfants et nous, redoublé de tendresse et de délicatesse pour créer une atmosphère de compréhension et de sérénité. Les liens entre nous deux se sont raffermis ; notre vie familiale a pris une densité exceptionnelle. Nous étions tous amenés à un surcroît de courage pour affronter l'épreuve et dénouer les tensions inévitables.

Peu à peu, nous avons compris que cet enfant, c'était le Seigneur au milieu de nous. Le Seigneur qui, un jour, est apparu dans le monde comme un enfant faible et sans défense. Le Seigneur nu dans la crèche et sur la croix, qui réconcilie mystérieusement les hommes et leur apporte une force inattendue et une paix qu'ils ne pouvaient se donner. Pour nous, Il s'était caché dans cet enfant pour continuer ou renouveler son mystère. Ainsi Dieu prenait un visage aussi concret qu'en Jésus de Bethléem ou du calvaire. La force nouvelle que nous en tirions nous convainquait de sa résurrection. Nous nous sentons forts à cause de Lui. Derrière le regard fragile et

quasi éteint du petit, il y a une lumière d'espérance qu'on ne saurait expliquer. Elle ne cesse de nous ranimer au moment des tentations de découragement. Peu à peu, nous sommes entrés dans ce Royaume de paix qui jusque là nous apparaissait si vague, si loin de nous.

[40]

L'Évangile devenait familier dans nos vies. Nous avons bâti notre liturgie familiale autour de la Parole du Seigneur. Chaque soir après le souper, autour de la table, nous faisons un court bilan de la journée, nous ouvrons l'Écriture pour interroger le Seigneur avec cette conviction qu'Il est au milieu de nous. C'est comme notre respiration spirituelle. Vous voyez il n'y a rien de compliqué dans tout cela. C'est à la portée de tout le monde. Chez nous, chacun reste libre de participer à cette courte rencontre. Pierre, le plus vieux, n'y a pas participé pendant un an, puis il est revenu de lui-même.

Voilà notre secret. Nous voudrions tellement que tous les chrétiens découvrent la perle cachée qui est toujours là à la portée de la main, au creux de la vie. La nôtre, ç'a été le petit dernier qui nous l'a fait découvrir. À travers lui, nous avons appris à chercher le visage du Seigneur au milieu de nous. Encore faut-il établir le contact, le maintenir ! Pour cela, nous avons imaginé une liturgie familiale rythmée par notre vie quotidienne avec ses petits événements apparemment insignifiants.

Emmanuel, Dieu au milieu de nous : un mystère qui a bouleversé le monde... et notre petite vie à nous. L'Incarnation, c'est ce que nous avons compris le plus mal. Nous y croyons vaguement comme à un événement lointain et invérifiable, comme à un grand dogme définitif. Une affaire classée, quoi ! Pourtant, cette vérité devient vie, personne, réalité concrète, quand elle prend un visage humain proche de nous.

Oh ! le mystère demeure. On sent que le Dieu caché nous échappe. Nous avons tous nos heures d'incrédulité, de doute... parfois de désespoir. Mais le Seigneur ne se dérobe pas à ceux qui le cherchent patiemment. L'amour vainc nos impatiences et les siennes. Pas un amour en l'air. Pas un amour de raison. Il faut être un peu fou pour y croire. Dieu ne fréquente pas les esprits forts, auto-suffisants, remplis d'eux-mêmes. Ceux-là pour le rejoindre doivent connaître de terribles retournements d'eux-mêmes. C'est par la pauvreté de soi qu'on va directement à Dieu. Ou plutôt, nous devons dire que Dieu, en Jésus, s'est fait pauvre pour nous révéler la pauvreté qui nous sauve des fausses plénitudes de nous-mêmes. Les saints savaient l'importance de rede-

venir [41] enfant devant le Père. Ils étaient conscients qu'il fallait démystifier les images de Dieu qu'ils se fabriquaient. Le vrai visage de Dieu, c'est celui qu'il nous révèle chez les autres, proches de nous, celui que la vie nous apporte. C'est ça l'Incarnation. Dieu garde l'initiative. Il a un visage humain, mais rarement le visage que nous lui prêtons à partir de nos fantaisies pieuses. Ce visage a tout le réalisme de la vie, du voisin, de l'autre. Avant de le reconnaître en soi, il faut le découvrir dans ceux qui nous côtoient, dans une relation d'amour qui nous arrache à nous-mêmes. Évidemment, l'Esprit nous aide à purifier nos fausses images, à démasquer nos idoles. Il ne le fait pas par des grandes théories. Il se sert plutôt de la vie la plus simple, de l'expérience la plus immédiate. C'est pour ça que « le prochain sur notre chemin » prend tant d'importance dans l'Évangile. Il ne peut nous laisser à nos illusions. Il requiert des attitudes et des gestes concrets, visibles. Il nous parle, nous sollicite, nous interroge. Voilà le premier sacrement de Jésus-Christ. Souvenons-nous des pèlerins d'Emmaüs. Pour reconnaître le ressuscité dans la fraction du pain, il a fallu accueillir l'étranger et en faire un proche. Il a fallu l'écouter, l'inviter. Le prochain, ça n'existe pas ; on se fait proche des autres. On les laisse entrer dans sa vie, en soi. Voilà la « voie » de l'Évangile. Voilà la traduction la plus vraie de l'Incarnation. Rien ici des mythologies religieuses ésotériques et lointaines. Mais plutôt le Dieu caché dans le tout-venant, surtout le frère qui souffre, l'homme à libérer, le compagnon qui cherche une oreille attentive. N'est-ce pas l'ultime testament de Jésus et le dernier jugement qui nous attend ? Il n'a pas laissé de doute là-dessus. C'est l'abc du credo évangélique, la première intelligence de la foi, la condition sine qua non de l'espérance. Comme disait G. Green, « on devient croyant, comme on tombe amoureux ». Ça nous arrive. Quelqu'un entre dans notre vie, nous bouleverse, nous transforme. Vous vivez avec son cœur. Vous regardez avec ses yeux. C'est ça la foi. La foi au Verbe qui s'est fait chair. La foi en cet homme de Nazareth et de mon voisinage quotidien. L'Évangile, en nous renvoyant au visage du prochain, nous empêche de nous faire une image définitive et figée de Dieu. Il y a bien des façons de déraciner Dieu du terreau de l'Incarnation. Voyons-en quelques exemples.

[42]

Devant la raideur d'une compagne religieuse qui projetait sa dureté et son aigreur sur les autres, en brandissant sans cesse la menace de la

justice de Dieu, Thérèse de Lisieux a eu cette impatience prophétique :

« Ma sœur vous voulez la justice de Dieu, vous l'aurez. » Cette religieuse enfermait Dieu dans l'étroitesse de son cœur. Thérèse plaide auprès d'elle pour lui ouvrir le cœur. Les vraies images de Dieu sont celles qu'il façonne lui-même dans nos vies. On comprend la prière de cet autre saint qui suppliait Dieu en ces termes : « J'ai confiance en toi, Seigneur, mais méfie-toi de moi. »

Jean Anouilh, dans la pièce : *Les Invités au Château*, raconte une parabole qui montre bien que les voies de Dieu ne sont pas les nôtres. À la porte du Paradis, au jugement dernier, les justes sont rassemblés avant la grande entrée triomphale. Voici que le Père annonce à tous sa décision de sauver tout le monde jusqu'au plus grand pécheur. Scandale, révolte, remous au milieu des justes de la terre qui exigeaient « leur récompense » dans le ciel. Ils n'avaient rien compris au don de Dieu, à l'élection gratuite du Père, à sa miséricorde inconditionnelle. Dieu ne sauve pas seulement le pauvre, le petit, mais surtout le pécheur. Il y a des revendications de justice qui exténuent tout le sens du salut. Pourtant l'Évangile parle un autre langage de rédemption. Ces justes imaginaient Dieu à partir d'eux-mêmes. Le prochain ne les avait jamais envahis. Il avait plutôt servi à leur vertu et à leur mérite. D'où leur incapacité de reconnaître le vrai visage de Dieu. Ils se condamnaient eux-mêmes devant les prostituées qu'ils avaient secrètement méprisées, comme devant une miséricorde qui leur apparaissait folle et injuste. Leur justice était passée à côté de la misère que le Seigneur avait prise sur lui-même (miséricorde ; la misère de l'autre en son cœur), à côté de la vie, du péché et du salut. Ils s'étaient créé leur propre ciel à eux, parfois même dans l'ascèse monastique la plus rigoureuse ou dans des luttes nobles de justice.

Ce témoignage d'un couple chrétien tient un tout autre discours. Le Seigneur se révèle mystérieusement dans cet enfant [43] infirme qui envahit leur vie. Ils n'ont pas cherché le salut ailleurs. L'épreuve rude était là tout près. Pas de fuite, ni d'alibi possibles. Jésus leur faisait signe d'une façon concrète. Ils l'ont accueilli et l'Amour a fait le reste. Plutôt que de quitter le sol quotidien, ils l'ont aménagé amoureuxment ; ils y ont cherché la source vive. Et c'est là qu'ils ont appris à trouver et fréquenter le Seigneur. Quelle simplicité évangélique n'y a-t-il pas dans cette liturgie familiale qu'ils nous ont décrite ! Et dire que

nous cherchons des moyens extraordinaires pour renflouer l'Église, pour organiser la pastorale ! Il existe des témoins qui pourraient réapprendre aux hommes d'Église leur rôle d'évangéliste et les chemins de l'Esprit. Dans l'économie chrétienne de l'Incarnation, le prochain et la vie la plus familière sont les premiers sacrements du vrai visage de Dieu. En eux, surgit la Parole qui éclaire, sauve et ressuscite. Les événements du salut sont inséparables des événements de nos vies. D'ailleurs, c'est de cette façon que la révélation de Dieu a été écrite, c'est-à-dire à même l'histoire la plus profane des hommes. D'Abraham à Paul, tous les itinéraires en témoignent. Il y a un certain Jésus de Nazareth en filigrane de chacun des destins. Il affleure dans toute vie. Il passe par le verre d'eau fraîche comme par les grandes épreuves individuelles et collectives. On ne l'imagine pas, on l'accueille quand il surgit à fleur de vie. Ce n'est pas moi-même qui fais signe, c'est l'autre. Voilà le miroir de Son vrai visage et du mien.

D'Emmaüs à Damas

Ce dimanche après-midi de printemps, je respirais violence au milieu d'une nature de verte tendresse. J'avais le mal du pays. Trois ans d'études en terre étrangère. De quoi vous plonger dans une nostalgie sans remède. Toute la semaine, il avait plu, sous ma fenêtre, rue Jean de Beauvais, je regardais d'un oeil humide le jardin du Collège de France. Pour ajouter à ma détresse, un vieux clochard, tout trempé, attendait des temps meilleurs. Des parisiens nerveux et pressés traversaient le jardin sans se soucier de cet homme seul sur la dalle. À chacun sa solitude. On s'arrange comme on peut. Mais, il en est de pires que les siennes. Pourtant, la mienne me brûlait. Mon travail asséchant contrastait avec cet environnement mouillé... peut-être plus vrai, plus réel que cette thèse désespérante. Lui, là-bas, restait dans le trafic de la vie. Le mépris des passants marquait au moins une présence. Mais moi, [44] j'étais condamné à la chambre, à la bibliothèque. Et dire qu'on y voit la grande école de la vie. Quelques utopistes commencent à démasquer cet étouffoir de la jeunesse.

Toujours est-il que je me tenais là à la fenêtre, un moment entre deux paragraphes. Le ciel venait soudainement de réapparaître. « Tiens, c'en est assez de ce bachotage de collégien, je vais changer d'air... flâner dans les rues, me goinfrer... me marrer avec le dernier boulevard de M. Achard. » Comme vous le constatez sans peine, j'étais devenu parisien pure laine ! Bien des Québécois, malgré leur résistance bien connue, se rendent irrémédiablement à cette séduction, même la race cléricale dont je fais partie.

Et hop, me voilà dans la rue avec mes illusions de tout oublier les fureurs de la semaine. J'avais besoin de somnifère pour endormir ma solitude.

À peine engagé dans le jardin, je revois le vieux clochard qui avait obsédé ma bonne conscience durant ces derniers jours de fièvre printanière. Le réflexe charitable refait surface. « Tu n'as pas le droit de passer outre... souviens-toi du Samaritain... du prêtre ! » Le sursaut l'emporte sur mes velléités de fuite. Je vais au bistrot du coin. Et me voilà, avec le pinard et un beau pain croûté en main, près du mendiant. Ah ! le beau geste généreux qui console les bonnes âmes. J'étais triste malgré moi en pensant au cochon... à la dame patronnesse de Brel. Peu importe, il fallait agir. Je n'avais pas le droit de faire la fête, allais-je renier mon ministère du passé auprès des prolétaires ? je m'étais engagé pour les pauvres... non, avec. Ce qu'il peut y avoir de faux dans cet esprit missionnaire ! J'ai joué les prolétaires... et je continue mon grand jeu scout ; je refuse le paternalisme et pourtant je ne puis être vraiment le frère de ce clochard. C'est de la fausse représentation.

Habité par ce procès intérieur, je me donne un air de simplicité en abordant mon petit clochard adoré. Derrière ce vieux visage ridé, ravagé, je sens un regard qui me scrute le fond de l'âme

— « Je vois, par ton accent, que tu n'es pas du pays. Tu as bien l'air triste. »

Me voilà désarmé, je m'abandonne :

— « Oui, je m'ennuie des miens. Trois ans d'exil, c'est long. J'ai hâte de revenir chez moi. À trente ans, après des années de travail, on ne s'habitue pas aux études, C'est sec, stérile. Ça assèche la vie. Je n'ai le goût à rien. »

[45]

Je m'arrête tout à coup... honteux de moi-même. Son silence me pèse. Et pourtant, je sens une tendresse retenue chez lui. À ma grande surprise, il me dit d'un ton ferme, secouant :

— « Autrefois, c'était les vieux qui crachaient sur la vie. Aujourd'hui, vous les jeunes, vous secrétez la bile au tonneau. Vous vous plaignez le ventre plein, la bourse entretenue et la société à vos pieds. »

Pan ! je ne m'attendais pas à un tel accueil violent. je m'étais trompé. je venais de tenir des propos révoltants pour cet homme ahuri. je l'avais dégoûté davantage. Désarmé, je demeurais silencieux. Il s'est tourné vers moi avec un sourire décontençant.

— « Mais non, mon jeune, je ne t'en veux pas. J'ai mal de te voir souffrir inutilement. Ce n'est pas moi qui ai besoin de toi. Rince-toi l'œil. La vie recommence. Les bourgeons éclatent. La nature explose. Moi, je n'ai jamais perdu le goût de vivre. Vous n'avez pas connu la guerre comme nous. Jeté sur le pavé, découragement, méprise par ma famille à cause d'un échec professionnel, je suis devenu une loque humaine... alcoolique, sans foyer, sans racine. je gagne ma vie au compte-goutte comme chiffonnier. Jamais, tu m'entends, je n'ai désespéré de la vie et des hommes. J'aime tout le monde, même ceux qui me méprisent. »

Je l'écoutais, je n'en croyais pas mes oreilles. Mais qui donc était cet homme, cette fleur merveilleuse sur le fumier ? Il me semblait tenir un langage familier, simple, profond. Il me rejoignait au plus creux de moi-même. J'étais apprivoisé, quand après un court silence, il me dit tout bonnement :

— « Es-tu chrétien ? »

— « Oui. »

Moi, un professionnel de la religion, un petit curé avant-gardiste, j'avais à avaler cette question derrière la cravate. Une question imprévue, inattendue. Mon oui m'apparaissait aussi fragile que superficiel. D'ailleurs, sa réplique me l'a fait sentir.

— « Tu n'as rien compris à l'Évangile. Un croyant ne désespère jamais. La vie est dans ses tripes pour y rester. Le sais-tu ? Il nous l'a promis. Rince-toi l'œil. Il y a Quelqu'un dans ce ciel clair. Il y a de la résurrection dans l'air. Le printemps te sert de signe. Sors le vin, passe-moi un croûton... on va fêter ça. »

Je venais de rencontrer Jésus-Christ !

Je passais d'Emmaüs à Damas

J'en vivrai pour toujours.

[46]

Les témoignages, tout autant que les expériences pastorales, nous apprennent qu'on rencontre plus facilement Jésus-Christ dans les creux que dans les bosses. Est-ce parce que l'aventure humaine passe d'abord par la libération avant d'accéder à la création ? Est-ce parce que l'économie divine du salut va de l'Exode à la Genèse, du Vendredi saint à Pâques, du péché à la grâce, du pécheur au saint ? Ces coordonnées anthropologiques et théologiques semblent évidentes. Pourtant, il faut nous interroger sur cette difficulté de relier une certaine plénitude humaine avec celle de Dieu qui en est la source, le fondement et l'aboutissant. Sans doute, on ne saurait exténuer la transcendance du don gratuit de Dieu dans le Royaume, ni son passage obligé par la croix, le péché et la libération. Mais n'y a-t-il pas encore chez nous un style de christianisme trop négatif, incapable de célébrer la vie dans la fête eucharistique ? Pourtant, il y va de l'un des aspects les plus profonds de la première et de la seconde création dans l'expérience judéo-chrétienne. Le lait et le miel, le pain et le vin, l'amour et la terre, enfin tous les biens humains sont aussi des chemins pour monter vers le Père. Au retour du baptême, durant la fête qui a suivi à la maison (!) X dit à sa femme : « J'étais mal à l'aise à l'Église tout à l'heure. Se peut-il que cet enfant de notre amour ait été un petit démon jusqu'au moment où il a franchi le seuil du baptistère. Nous, on aurait fait un être de péché, puis le sacrement en a fait un fils de Dieu. je ne peux pas me mettre ça dans la tête ».

Ainsi derrière une certaine conception du péché originel on a perdu de vue cette bonté originelle de la vie qui, malgré le péché, a toujours subsisté à cause de Celui par qui tout a été créé, sauvé et recréé. Sans ce regard positif de la foi, on est obsédé par la faute au point de ne plus reconnaître la vérité humaine et le sens eucharistique de ce qui est « vrai, beau, bon et juste » dans l'expérience profane.

Tout cela n'est pas vaine élucubration dogmatique. Pendant vingt années d'expériences pastorales, j'ai pu voir des signes multiples de cette déformation du christianisme. Par exemple, de nombreux jeunes foyers chrétiens devenaient tièdes assez rapidement. Je ne comprenais pas. Tout se passait comme s'ils ne pouvaient voir le Seigneur dans leur expérience de bonheur. Ils avaient appris à aller à Dieu, à le reconnaître, uniquement dans l'épreuve, le péché ou l'attente du bonheur. Ils ne savaient pas célébrer leur amour dans la foi et l'Eucharistie.

[47]

LA SECONDE ÉVANGÉLISATION. TOME I. LES TÉMOINS.

Première partie.
Les témoins en liberté

3

IL Y A QUELQU'UN AU MILIEU DE VOUS...

[Retour à la table des matières](#)

Le premier témoignage accuse une certaine pastorale d'ignorer les liens évangéliques entre la libération des personnes humaines et celle des fils de Dieu. Peut-on parler autant d'un Dieu personnel, de Jésus-Christ « Quelqu'un » et se sentir si peu concerné par le défi de tant d'êtres aliénés d'eux-mêmes, déclassés socialement, dépersonnalisés dans leur identité ? N'y a-t-il pas une imposture dans cette annonce évangélique du nom de Jésus à des hommes sans nom ? Le Dieu de la Bible s'est moins préoccupé de se nommer que de nous donner un nom avec tout ce que cela peut signifier de densité spirituelle et de qualité humaine. Jésus a voulu se révéler par le prochain qu'on « reconnaît » et promeut. Voici des travailleurs qui deviennent « quelqu'un » par leur solidarité, par leur soif de justice. Pour eux, c'est tout un que d'être quelqu'un dans la société et dans l'Église, dans leur dignité intérieure et dans leur vie collective, dans Jésus-Christ et dans le pro-

chain. Ils n'acceptent pas les distinctions commodes qui . épargnent certains engagements compromettants.

À ce niveau de profondeur, il n'y a qu'une seule et même aventure. Le pain est alors aussi spirituel que la grâce et la foi... aussi personnel que Jésus-Christ. Il suffit de relire l'Évangile dans cette optique. Pas de place ici pour la géométrie des hérésies, par exemple, celle de l'horizontalisme que les faux spirituels craignent tant. Ces témoins ont découvert Jésus au milieu d'eux dans leurs efforts d'humanisation. Leur langage sonne plus juste que bien des propos mystiques éthérés, loin des exigences concrètes de l'Incarnation et des compromissions de Dieu dans l'histoire. Quand on s'est battu pour devenir quelqu'un avec ses frères, on sait ce que ça veut dire en appeler à Quelqu'un. On va à Lui, au sens biblique, avec ses tripes, avec toute sa vie réelle, avec ses vrais péchés.

[48]

Paradoxe évangélique des mains sales et du cœur pur. Mystérieuse rencontre aussi que cette alliance du « Royaume pas de ce monde » et des oeuvres de libération. Dieu saint, tout autre, se fait l'inconnu dans la maison pour nous révéler à nous-mêmes, pour se montrer dans les traces du voisin à libérer, pour se signifier dans cet homme, qui est à son image et sa ressemblance. On évacue le Mystère, si on affirme la transcendance de la foi sur la négation des lieux humains qui, dans la Bible la rendaient visible, historique, sacramentelle. Tout cela est exprimé bien concrètement par les deux témoignages qui vont suivre.

[49]

Quelqu'un qui nous fait quelqu'un

[Retour à la table des matières](#)

Après quinze ans d'expériences apostoliques dans le monde ouvrier, j'ai appris beaucoup plus que j'ai enseigné. Je voudrais ici rester très près du témoignage de travailleurs chrétiens qui ont bien saisi et exprimé les fondements de l'évangélisation. J'ai déjà signalé l'importance qu'a eue pour eux le sursaut de dignité dans leur lutte de libération et de promotion collectives. Écoutons quelques-uns d'entre eux :

— Pendant des années, j'avais baissé la tête. On m'avait donné la honte de moi-même, de mon ignorance, de ma pauvreté. J'étais humilié partout, à l'usine, à la maison devant mes enfants, à l'église, à la commission scolaire, à l'hôtel de ville. J'en étais venu à tout voir en noir, à perdre toute confiance en moi, à désespérer d'une société plus humaine. C'est le jour où j'ai posé avec d'autres des gestes où j'ai dit un franc non à l'injustice au nom de ma dignité... ce jour-là j'ai relevé la tête pour ne jamais plus la remettre entre les deux jambes. Tout a commencé avec ce sursaut de ma dignité d'homme et de travailleur. J'ai fait cette expérience après quelques années dans le Mouvement des travailleurs chrétiens. Jusque-là, je n'avais rien compris à l'Évangile. C'était quelque chose en dehors de moi... de mon moi profond humilié, désespéré. Les prêtres disaient : « Il y a Quelqu'un au milieu de vous que vous ne connaissez pas ». Ils se croyaient fidèles à l'Évangile en répétant cette phrase. Aujourd'hui je leur dis qu'ils ne peuvent se contenter de cela. Jésus Quelqu'un est inséparable du travailleur quelqu'un. Le Seigneur devient Quelqu'un connu chez un travailleur qui devient quelqu'un lui-même. Pour moi, c'est fondamental.

Comment voulez-vous annoncer Quelqu'un à des gens qui ne sont personne, des gens qui se considèrent comme des riens... ou des restants... ou des tout-nus. Dans mon monde à moi, on savait qu'on ne comptait pas dans la société... pas plus dans l'Église. C'était pas fait pour nous. La reli-

gion ça nous aidait, mais ça ne nous changeait pas... Ça ne changeait pas les choses. On [50] servait au bien-être des autres. Eux, ils étaient « quelqu'un », pas nous avec notre boîte à lunch et nos guenilles. Plus tard, quand les salaires sont devenus meilleurs, quand le syndicat est entré, notre sort s'est amélioré. Mais nous avons gardé notre mentalité de « non-instruits », de « pas bons ». Même les chefs de syndicat nous le faisaient sentir. On n'était pas plus avancé. C'est quand on a formé la première gang du MTC que j'ai commencé à comprendre certaines choses. Il fallait revirer bout pour bout notre mentalité, découvrir qu'on était quelqu'un et commencer à relever la tête. On est devenu plus coriaces dans les assemblées syndicales. On a forcé les autres à se lever debout... au nom de leur dignité. C'est là que j'ai changé ma façon de voir la religion. J'ai compris que Jésus-Christ était Quelqu'un dans ma vie, qu'il m'avait peut-être amené mystérieusement à être quelqu'un avec les autres, dans la solidarité ouvrière. Ç'a parti de Lui ou ç'a parti de nous. Je ne le sais pas. Ce qui m'intéresse, c'est ce qui est arrivé au bout de la ligne. Lui, et pis ma dignité, ça fait un. Si vous parlez de conversion, eh bien, voilà la mienne. Tout a changé à partir de ce moment-là. Je n'étais plus le même. Ma femme, mes enfants, mes chums ne me reconnaissaient plus. C'est comme si j'avais retrouvé la parole, le goût de vivre, de lutter, d'avancer avec les autres. La foi, la religion, Jésus-Christ : j'ai pris tout ça au sérieux, quand on a pris action, quand on a commencé à changer les choses. C'est pas que je n'avais pas de sentiment religieux. Mais c'était bon pour l'Église, la maison... avec la femme, les enfants. Et puis j'ai découvert un Évangile pour les gars d'usine, un Évangile pour homme. On nous avait chloroformés avec le petit Jésus, le Sacré-Cœur, la bonne sainte Vierge et pis tout le reste. On était resté dans notre monde avec les consolations d'en haut, de l'autre bord. Pourtant quand on sacrait, quand on était en maudit sérieusement (!) on disait : « Christ, calvaire », on allait à l'essentiel ! un peu comme si on sentait qu'il y avait quelque chose d'important qu'on nous avait caché, comme si notre rage, notre révolte n'étaient pas étrangères au Dieu qu'on blasphémait. On ne connaissait pas un Christ pour adulte, un Évangile de libération. On lui en voulait peut-être. On lui criait de nous aider malgré nous. Je ne sais pas. Ou bien, on lui reprochait d'être loin de notre vie réelle... c'est surtout à l'Église qu'on en voulait. Nous, on ne savait pas comment trouver le Christ adulte dans ce qui nous poignait aux tripes. Vous autres les prêtres, vous ne savez pas comment on a vécu dans une révolte, parce qu'on l'a jamais manifestée contre vous. On la criait à la taverne, à l'usine, mais on se fermait ailleurs. Quand on parlait de « ces christs-là », c'était vous autres et pis les gros. Pour moi, ça a « changé » quand t'es venu sans lâcher au local de l'union. Mais les vrais changements [51] ont commencé quand on a agi au travail et puis dans la politique... et puis quand on a vu l'Évangile dans tout cela. Mais je tiens à le redire : le tournant, ça a été la découverte de notre dignité à même ce que nous vivions profondément. À ce que je vois, nous ne sommes pas les seuls à faire une telle expérience ;

les gars de Cabano et de l'Est du Québec s'engagent dans l'opération dignité. Ils ont visé juste. C'est pas une vague idée, puisqu'ils veulent reprendre possession de leur terre, de leur forêt... et même forcer la société à ne plus tolérer de telles dépossession. Il y a des chrétiens à l'avant-garde de ce mouvement. Le Christ ne nous a pas dit de nous mettre à genoux, mais de nous lever, de marcher envers et contre tout. Moi je l'ai pris au sérieux. Je sais qu'il en sortira bien quelque chose au bout, même s'il y a des échecs. Nous, on s'est cassé la gueule plusieurs fois, mais il y a une chose que personne ne pourra plus nous enlever : notre dignité.

Ce long témoignage que j'ai recueilli sur magnétophone résume une soirée d'interview où ce militant du MTC a fait un bilan de son itinéraire. J'ai rabouté une conversation à bâtons rompus. Je l'ai fait avec d'autant plus d'aise que j'ai vécu toutes ces choses avec lui.

Pouvoir en appeler à Quelqu'un

Pierre appartient à cette nouvelle catégorie de chrétiens politisés. Ses options idéologiques et même partisans sont franchement sécularisées. Il ne veut pas faire de sa foi une politique, ni de l'Église un pouvoir. Il se dit homme de gauche et socialiste. L'Évangile inspire sa vie, sa pensée, son action, de bout en bout. Mais, il reste profondément libre pour vivre les solidarités et les engagements qu'il a tissés avec des compagnons de route. Ses liens politiques sont profanes. Il en sait la limite et le prix. Il se refuse à être un pur animal politique, tout en valorisant cette dimension devant le défi d'une cité plus juste, plus fraternelle. Pour lui, on n'évite pas le fait brutal des rapports de force. Évidemment, il faut viser une société bâtie sur d'autres rapports plus humains. Mais trop de chrétiens, en refusant le conflit, se sont donné bonne conscience et ont laissé le champ libre à des pouvoirs dominateurs. Il se demande s'il y a une éthique évangélique de la lutte, au delà des violences qu'on exerce sur soi-même. Il n'a pas encore de réponse. De toute façon, ce qu'il y a de sûr, [52] c'est que la charité devient politique à mesure que les interdépendances croissent et se multiplient, à mesure que le rôle de l'État grandit, à mesure que la famille humaine fait face aux échéances planétaires de la faim, de la surpopulation, du sous-développement, de la pollution, etc.

Pas d'avenir pour les libertés individuelles sans les libertés collectives. D'où ce rejet radical du libéralisme à cause de son caractère antisocial. Les moindres petits problèmes ont donc une dimension politique. L'engagement évangélique quotidien se dilate pour rejoindre l'ensemble de la grande cité. On n'en est plus au pauvre du village qu'on connaît bien et soulage paternellement. L'évolution des consciences a amené les contemporains à mieux comprendre que des structures sociales viciées secrètent des déchets humains, des péchés collectifs. On devient davantage responsable collectivement, et cela n'enlève aucune parcelle d'implication plus personnelle, bien au contraire.

Mais cette lecture de Pierre n'a rien de chrétien. Des incroyants peuvent penser de cette façon. Des camarades non-chrétiens l'acculent au mur : « Tu penses comme nous, qu'est-ce que vient faire ta foi ? » Pierre est à vif. Jamais dans l'Église on l'avait provoqué par une telle interrogation. Écoutons son témoignage :

Ma foi, c'est d'abord de pouvoir en appeler à Quelqu'un. Prenons l'exemple de Garaudy. Le parti communiste vient de le bouter dehors. Il ne lui reste que sa sèche idéologie. Il n'a aucun recours. Il est laissé à lui-même. Vous me permettrez ici un rapprochement peut-être étrange, mais valable en l'occurrence, c'est le cas de Jeanne d'Arc. Condamnée par les pouvoirs civils, excommuniée par l'Église, confondue par les théologiens, elle pouvait en appeler à Quelqu'un.

Pierre vient d'exprimer la première forme de foi espérante dans la Bible. Avant la foi aux Promesses, il y a la confiance simple et pure de l'homme nu en l'appui inconditionnel de Dieu, de Jésus-Christ. Les psaumes ont admirablement bien exprimé cette attitude théologique. Et les chrétiens authentiques, dans leur vie la plus familière, parfois malgré des formes ambiguës de religiosité, connaissent et vivent ce recours d'espérance. Évidemment, [53] le sens profond de la Providence a été émoussé par une sécularisation mal comprise... et par un athéisme pratique. À force de démystifier, on en est venu à perdre l'essentiel. En appeler à Lui, c'est le premier mouvement de foi, la première conscience du salut, le premier indice de la présence agissante de Dieu dans l'histoire, la grande et la petite. Une certaine conception récente de l'espérance, toute centrée sur les promesses de la Fin, applique d'une façon vague des lendemains lointains à l'actualité historique.

Elle affirme le salut déjà commencé, le Royaume en germe, mais elle reste sans prise concrète sur les cheminements réels des hommes, là où ils découvrent dans leurs limites véritables les brèches d'un besoin de salut. Le Seigneur n'agit pas seulement à partir des fins gratuites et transcendantes du Royaume, mais aussi à partir des commencements humains en quête de sens, de vie et de dépassement. Les êtres humains rencontrent tous dans leur vie des murs de toutes sortes, fût-ce la mort. Les uns s'écrasent, d'autres se découragent devant l'escalade impossible. Quelques-uns se frappent irrémédiablement la tête contre le mur. Certains le longent désespérément sans connaître d'issue. C'est souvent là que l'Esprit ouvre l'âme à l'appel de Quelqu'un. Considérer ce secours, comme une pure attitude humaine et religieuse ou encore comme un providentialisme arbitraire, c'est ignorer que cette brèche du cœur fait partie intégrante de l'avènement du Royaume dans une foi authentique.

Trop de théologies, implicitement rationalistes, ont alimenté des fausses spiritualités où il n'y a effectivement plus de place pour l'intervention du Dieu révélé dans la vie concrète. Elles affirment en gros l'intervention historique de Dieu, mais elles la dénie dans les cheminements individuels et collectifs de l'existence profane. Qu'on nous comprenne bien ici. Il ne s'agit pas de restaurer la neuvaine pour compenser les échecs médicaux. Le Seigneur du Royaume n'est pas un substitut pour les nouvelles prises de conscience des limites de la science et de la technique, ni une réponse mystérieuse aux hasards déconcertants de la création, ni une explication logique pour éclairer les finalités d'une évolution orientée. Des progrès indéniables de l'intelligence de [54] la foi nous ont aidés à mieux discerner les façons d'agir de l'Esprit. Celui-ci passe d'abord et avant tout par la responsabilité et la liberté des croyants en situation. Les retentissements cosmologiques sont seconds. Saint Paul, dans son chapitre sur l'Esprit (Rm, 8), ne laisse pas d'équivoquer là-dessus. Le drame du salut et son contenu essentiel se logent dans la relation du croyant et de son Dieu :

Car la création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu... C'est avec l'espérance d'être elle aussi libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu... nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit... Celui-ci vient au secours de notre faiblesse ; car nous ne savons que demander

pour prier comme il faut... avec ceux qui l'aiment, Dieu collabore en tout pour leur bien (18-28).

Nous voyons ici une mutuelle inclusion des cheminements de l'homme et de Dieu au creux de la réalité du monde et de l'histoire. Il s'agit bien d'un compagnonnage quotidien, comme toute la Bible nous l'enseigne. Ceux qui nous ont transmis les deux testaments, des plus lointaines origines jusqu'à nos prédécesseurs de la chrétienté récente avaient peut-être mieux compris et vécu une telle foi. Nous avons asséché, déraciné l'espérance quotidienne sous prétexte de lui redonner sa juste et immense ampleur au-dessus du monde. Les petits (les *anawim*) n'y ont plus reconnu leur propre visage spirituel. Des réalités aussi simples que la confiance en un Dieu Père ont disparu du paysage dans certaines spiritualités et théologies contemporaines. Pas surprenant que leurs porteurs se sentent mal à l'aise dans le peuple de Dieu, dans le pays réel de l'Église... et veulent se créer des cercles d'initiés pour une foi qui tient davantage d'un raffinement intellectuel sur mesure. Un tel style d'existence chrétienne a perdu les réflexes quotidiens de la foi traditionnelle, au bon sens du mot. Il lui faut un train spécialement affrété, un « charter » réservé, un laboratoire isolé.

Ne cédon pas à notre tour à un procès caricatural semblable à celui qu'on a intenté à nos pères immédiats dans la foi. Retenons que les objectifs récents d'un christianisme pour la semaine, d'une foi dans le quotidien, devront emprunter à cette dynamique traditionnelle d'espérance bien insérée dans le « trafic » de [55] l'existence familière. Que ce « trafic » prenne des dimensions politiques évidentes, cela ne change rien à cette mystérieuse présence du Seigneur dans le vif de nos luttes, de nos compagnonnages et de nos projets terrestres. Toujours demeure le risque évangélique d'une poursuite incessante et réciproque de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu en Jésus-Christ. Deux mystères se rencontrent. Leur réalité propre et autonome s'accompagne d'une indicible inclusion mutuelle que seule la foi biblique peut discerner et révéler. Rechercher l'appui de Dieu, en appeler à Lui au cœur de notre aventure humaine, des grands et petits événements, des expériences en bosse ou en creux, c'est se relier aux témoins de la lignée judéo-chrétienne.

Si tant de chrétiens aujourd'hui ne savent plus comment, quand, pourquoi, de quoi et de qui témoigner, c'est peut-être parce qu'ils ont perdu la trace de cette présence familière de Dieu par delà les terrains de sacralité, par delà les célébrations spécialement aménagées, par delà les lieux de plus en plus selects pour initiés post-religieux. Nous ne vivrons pas notre foi à la façon des vieilles cultures, nous en témoignerons différemment, mais toujours nous aurons à rendre compte du pays réel du Royaume au milieu de nous. Ce pays réel du Royaume (avant la transformation finale) ne se confine pas aux édens liturgiques, encore moins aux haut-lieux de l'intelligence. Il est surtout chez ceux qui quotidiennement vivent de la confiance en Dieu et trouvent dans leur vie concrète la première instance de dialogue et de collaboration avec le Seigneur.

[56]

[57]

LA SECONDE ÉVANGÉLISATION. TOME I. LES TÉMOINS.

Première partie.
Les témoins en liberté

4

VOUS SEREZ MES TÉMOINS

[Retour à la table des matières](#)

Il y a des vues idylliques du témoignage, qui ignorent son contexte habituel, c'est-à-dire celui d'une contestation et même d'un procès. Le régime chrétien assume cette sorte de cadre naturel. Pensons aux procès des prophètes, de Jésus, des apôtres, des martyrs. Tout système établi, l'Église n'y échappe pas, s'accommode mal de ceux qui le révèlent publiquement tel qu'il est. Évidemment, le témoin chrétien se vise aussi lui-même dans ce qu'il dénonce. Il doit souvent payer une lourde facture. Le témoignage, c'est difficile, ça fait mal, ça compromet. Jésus, par sa vie comme par son testament, nous le signifie sans ambages. La Bible elle-même est une suite de procès entre Dieu et son peuple, au nom d'une alliance et d'une amitié nouées, dénouées, renouées (Ps 50, 7 ; Jn 29, 23 ; Am 3,13 ; Mt 3, 5). Les prophètes se récusait devant Dieu. Ils tentaient de fuir pour ne pas être obligés de témoigner. Mais comme dans le cas des Apôtres, ils ne pouvaient pas ne pas parler. Mettre la lumière sous le boisseau, rougir de Dieu, c'est la tentation de tout croyant, si on en juge par l'avertissement évangéli-

que. En se présentant d'abord comme témoin, Jésus indiquait déjà que la Révélation et sa transmission se font surtout par témoignage (Ac1, 8 ; 2, 32 ; 22, 15 ; 26, 16 ; 1 Co 1, 6 ; Jn 19, 35 ; 21, 24 ; Ap 11, 3-7 ; Mc 13, 9 ; Mt 10, 18 ; Lc 21, 13s.).

Voyons quelques exemples de cette recherche à tâtons d'un témoignage qui se veut fidèle aux cheminements de l'Esprit. Il y a tout un monde entre les expériences évoquées et les théories théologiques... et surtout les réflexes de prédicateur. La chaire de vérité gagnerait à s'en inspirer ! On découvrira peut-être que la vraie pédagogie de la Parole est très peu cléricale !

[58]

[59]

*La gratuité inconditionnelle de Dieu...
et de ses témoins*

[Retour à la table des matières](#)

En visite de paroisse, un jeune prêtre écoute l'expérience difficile d'un foyer. De condition modeste, ces gens ont dû redoubler leur effort de travail pour assumer les conséquences monétaires d'une longue suite de maladies. Ils parlent abondamment de leur vie familiale avec ses tensions, ses affaissements, ses lueurs d'espoir. Chaque matin, il faut « prendre le collier » en sachant qu'on ne finira pas la journée avant minuit. Cela dure depuis plusieurs années. Lui, doit faire du surtemps pour rejoindre les deux bouts. La femme, mère de quatre enfants (deux malades chroniques), est sans cesse au bout de sa corde. Avec le prêtre, ils discutent des solutions tentées. À la fin de la rencontre une remarque révélatrice est adressée au jeune prêtre :

— « On pensait que vous étiez venu nous parler du Bon Dieu ».

Le jeune prêtre reste, un moment, silencieux. Puis il ajoute timidement :

— « Je n'ai pas grand-chose à dire, surtout devant ces problèmes que vous rencontrez. Ce qui intéresse le Seigneur, c'est votre vie telle que vous venez de la décrire, ce n'est pas mes petits commentaires pieux. J'ai la conviction qu'Il est là présent dans votre courage. Il chemine silencieusement avec vous. C'est peut-être mon rôle de vous dire qu'Il est content de vous, qu'Il vous aime, qu'Il essuiera un jour les larmes de vos yeux. À cause de lui, même vos échecs vont porter des fruits. Vous donnez gratuitement, Lui aussi. C'est par votre vie d'abord qu'Il vous rejoint, c'est ça l'important pour Lui. Moi je suis un témoin impuissant à côté du médecin et du travailleur social. je n'ai

rien que mon attention silencieuse pour vous signifier l'action invisible de Dieu dans votre vie, pour vous révéler que la vraie religion chrétienne [60] n'est pas ailleurs. Jésus-Christ ne nous aime pas pour autre chose que nous-mêmes ».

Voilà une attitude évangélique d'une qualité indéniable. Elle est à l'opposé de l'amertume de ce jeune vicaire qui disait :

— « Les laïcs ne veulent pas collaborer. je suis allé chez un tel... en vue de la communion solennelle de sa fille. Il m'a reçu froidement. Les affaires d'Église ne l'intéressaient pas. La participation des laïcs, c'est de la foutaise. »

Un militant laïc, après l'avoir écouté, lui fait remarquer avec justesse :

— « Vous ne savez rien de la vie de cet homme, vous ignorez son genre de travail, ses activités, ses défis humains. Vous ne vous intéressez pas à ce qui lui tient le plus à cœur, et vous vous attendez à ce qu'il embarque dans vos « patentes religieuses ». Les laïcs ne sont pas des moyens pour faire marcher la pastorale des clercs ou l'institution paroissiale. Il me semble qu'il faudrait être plus gratuit dans vos relations avec les gens. Commencez donc par embarquer dans leurs affaires et par découvrir là-dedans, avec eux, l'Évangile et l'Église. Après, ils se sentiront concernés par ce qui prolonge leur expérience chrétienne dans la vie et l'activité de la communauté ecclésiale. Celle-ci commence avec les solidarités bien concrètes de la vie ».

Un pêcheur de Gaspésie disait à un clerc, membre de la commission Dumont :

« Quand tout allait bien, l'Église vous appartenait. Maintenant tout va mal, et vous venez nous dire qu'elle nous appartient. »

Voilà peut-être le résumé humoristique de toute une pastorale. On pourrait en faire une longue exégèse. La crise de crédibilité de l'institution a souvent des antécédents qu'on n'ose avouer. Et pourtant une claire conscience de ceux-ci susciterait peut-être des transformations plus radicales dans la vie interne et l'action de l'Église. *Ce qu'il faut*

restaurer d'abord, c'est une pastorale et un témoignage de la gratuité de Dieu. Il en naîtrait peut-être un style d'institution ecclésiale moins bureaucratique et plus près de la vie, moins lourd et plus libre. C'est la vie des croyants qui en [61] serait le véritable tissu. On percevrait mieux que le Seigneur se trouve avant tout là où les hommes vivent. Et on aménagerait l'Église moins pour les permanents et les structures et davantage pour les croyants en situation. Après tout, l'Église n'a pas d'autos ou de maisons à produire. Elle se bâtit gratuitement dans et par la vie chrétienne. Il faut le signifier par une pastorale toute tournée vers l'expression gratuite de ce que les chrétiens veulent vivre et faire ensemble. Et cela, avec un minimum institutionnel, et non un maximum. Rien de plus tragique que la compétition avec General Motors en matière d'organisation et de rentabilité. Aucune institution ne devrait être plus libre et plus gratuite que l'Église. Même la relation évangélique comporte cette caractéristique fondamentale :

« J'aime trop le Message évangélique, trop moi-même et les hommes, pour avoir jamais l'amère pensée, en leur parlant du Christ et de toutes les richesses de l'amour du Père, de les « conquérir » ; de les « convaincre », au fond il faut bien le dire -, de les « posséder ». Cela est bon pour ceux qui méprisent Dieu et l'homme. » (L. Turin, *Combat pour le développement*, Éd. Ouvrières 1965, p. 18).

À la fin de la guerre, au camp de concentration de Dachau, les autorités militaires alliées ont demandé aux résidents les plus costauds de rester pour aider leurs compagnons d'infortune à reprendre leurs forces avant de partir. Tous les militants communistes ont quitté les lieux pour aller faire la révolution socialiste en France. Il n'était pas rentable politiquement de rester. Seuls des chrétiens ont accepté de poser ce geste gratuit et très exigeant. Ce type de témoignage nous apparaît la fine fleur d'un esprit évangélique. C'est un test de vérité, de désintéressement pour ceux qui portent le dessein de salut et le projet de l'Église. Il y a des formes de triomphalisme plus subtiles que celle du pouvoir. Nous pensons ici aux succès prestigieux d'un apostolat, à la rentabilité spirituelle ou autre, à l'efficacité pastorale visible. Une mission en Haïti a forcément moins de panache qu'au Brésil ou au Chili. Des religieux éducateurs en Gaspésie ont moins de prestige que

dans un grand collège montréalais. Un ministère effacé dans une petite équipe de militants chrétiens, c'est moins [62] consolant que bien d'autres activités pastorales. Des témoins dispersés dans les divers secteurs profanes ne font pas le poids avec les grands rassemblements religieux d'hier !

Chercher d'abord des témoins multiplicateurs plutôt que de miser avant tout sur le renouvellement du clergé, n'est-ce pas revenir à la démarche première qui assurera le reste par surcroît ? Ainsi provoque-t-on *la mutation d'une Église de la « pastorale » à une Église du témoignage dans les milieux de vie réels*. De la communion des témoins naîtraient sans doute des modèles ecclésiaux plus fidèles aux divers styles d'existence chrétienne. Sous ses dehors impressionnants et complexes, l'appareil actuel suggère la fausse impression d'une institution forte et dynamique. Or, on se rend compte vite qu'un nombre infime de chrétiens est atteint par ces nombreuses instances. La structure pastorale hiérarchique, telle qu'elle est présentement, siphonne par en haut les forces spirituelles. Avec la multiplication des nouveaux organismes et des paliers structurels, l'Église des dernières années s'est bureaucratisée comme jamais. Voici que ce phénomène se produit au moment où s'accuse une attitude religieuse désinstitutionnalisée chez les chrétiens, au moment où une conscience chrétienne plus personnaliste, plus communautaire, cherche des formes plus gratuites d'expression de la foi et du partage. Ce fossé risque d'accroître une crise qui commande, pourtant, une seconde évangélisation à ras de sol.

Il y a donc ici un paradoxe entre la bureaucratisation des derniers temps et le caractère plus distancé et critique des appartenances. De plus, on laisse subsister d'énormes équivoques au plan de la participation dans l'Église. Tout se fait sous le signe du bénévolat chez les laïcs, alors que les clercs et les religieux sont mobilisés par des structures pastorales de plus en plus nombreuses et diversifiées. On en trouve un exemple frappant chez les évêques. Ceux-ci peuvent passer la plus grande partie de leur temps dans des activités qui les confinent aux Superstructures diocésaines, nationales et romaines. *L'Église post-conciliaire résout les problèmes par en haut. Or, c'est précisément la base qui s'effrite : les unités communautaires, les cellules de militants, les agents pastoraux, les témoins dans la « quotidienneté ».*

Il en est de l'Église de demain un peu comme la famille moderne. Celle-ci est forte et vivante par la qualité de ses relations « communielles », beaucoup plus que par les dynamismes de ses fonctions. Ce passage du primat socio-économique au primat socio-affectif tient à des phénomènes très complexes que nous ne pouvons analyser ici. Disons que bien des fonctions sont assurées par d'autres institutions et que la famille devient un des rares lieux personnalistes et communautaires où la vie dans toutes ses dimensions peut s'exprimer plus spontanément. Ces deux caractéristiques sont renforcées dans une Église qui a perdu ses principales fonctions sociales et qui se définit de plus en plus comme une communion. N'oublions pas, non plus, que l'institution ecclésiale repose sur le bénévolat, sur des appartenances plus libres que celles du contrat ou des liens du sang.

Le foyer moderne tient dans la mesure où les membres vivent des relations profondes et fécondes, l'Église, encore plus, devra devenir un lieu de gratuité, un carrefour souple d'expériences spirituelles, un centre névralgique d'accueil et d'envoi, bref un relais polyvalent dans un monde pluraliste, multiculturel, socialement très fragmenté. Or, il faut bien avouer que l'institution ecclésiale catholique, depuis quelques années, tend à se raidir pour surmonter une insécurité grandissante. Pourtant la tradition judéo-chrétienne a suivi deux chemins inverses au moment des crises historiques :

- primat du risque créateur sur le repli conservateur
- primat de la dynamique communautaire sur la réforme structurelle.

Sans céder à un quelconque gauchisme, nous croyons qu'en haut lieu, on défend beaucoup plus le « système » qu'on promeut des conditions favorables à l'éclosion d'initiatives diversifiées d'évangélisation. On encarcane la gratuité de l'Esprit tragiquement. La fidélité de Dieu, c'est son incessante reprise de dialogue, de réconciliation, de risque avec l'homme historique. Cet homme, à la fine pointe de son mystère et de sa liberté, vit des cheminements imprévus et inédits. L'Esprit va à la rencontre de cette gratuité pour révéler la folie amoureuse du Père. Cette économie humaine et divine en Jésus-Christ fait éclater

tout esprit rigide de système afin de libérer des [64] « adorateurs en vérité » autonomes même devant le temple de Dieu. Oui, la fidélité divine (hesed), c'est d'abord une gratuité amoureuse Jamais démentie, jamais asservie ou asservissante.

[65]

**« Témoigner, c'est pas facile »,
dit une militante ouvrière**

Comme un peu tout le monde, je suis de famille chrétienne, avec tout ce que cela veut dire. Mais un jour il a fallu que je fasse option pour le Christ. À ce moment, pour le vrai, il a fallu croire aux valeurs de l'Évangile et à ce que le Christ a voulu et enseigné. Ce n'est pas seulement de croire mais aussi de vivre ces valeurs et de les faire vivre. À la longue c'est exigeant... ça pousse à aller au dépassement dans l'engagement, dans nos options pour les plus petits et les plus faibles.

L'évangélisation : c'est un mot pas facile car il se réfère à tout un passé religieux pas nécessairement clair. C'est dans la vie que j'ai découvert sa signification.

Pour apporter un fait : il s'agit de la mise sur pied d'un comptoir alimentaire. L'idée est venue au moment où les gens étaient découragés à cause d'une défaite électorale. Je considère que l'Évangile c'est d'être avec les gens dans des projets. Mon engagement se situe dans un effort pour que les valeurs soient vécues par un ensemble de personnes. C'est pourquoi, au comptoir alimentaire, je me suis préoccupée du respect des personnes, de l'éducation, etc. La majorité de ceux qui ont des responsabilités sont bénévoles et n'ont jamais fait quelque chose avant : ils prennent des responsabilités pour la première fois.

Une femme s'est offerte comme caissière, sans connaître cette tâche ; avec d'autres on lui a montré. Mais elle était nerveuse et se trompait ; c'était désespérant. Le comité directeur se disait : « Ce n'est pas avec des femmes comme ça que notre affaire va avancer. » J'ai fait accepter au groupe qu'elle devait faire son apprentissage, que je l'aiderais et qu'elle

était capable. Mon intention était dans le sens évangélique de la valorisation des personnes. Est-ce que ç'a été compris ? Cette femme-là à qui le groupe a fait confiance, elle a réalisé qu'elle était capable d'être quelqu'un. Les autres ont dit aussi : « qu'elle était meilleure qu'ils pensaient ».

Je ne me demande pas toujours si c'est évangélique ou non. Mais c'est au long de l'action et par la révision de vie que nous [66] retrouvons le sens de ce que nous vivons. En pratique, dans l'action et dans la révision, je crois que les gens m'évangélisent plus que je le fais moi-même.

Témoigner du Christ, le voir dans tous les hommes, dans la vie, c'est déjà l'Évangile en action. Le faire découvrir aux autres par ce témoignage, c'est le début de la révélation.

Il semble que tous nous voulons projeter une *nouvelle image du christianisme, très différente du chrétien d'autrefois : moralisateur, « bon catholique » qui va à la messe, qui accomplit bien ses devoirs religieux, etc.* Aujourd'hui nous voulons donner l'image du chrétien engagé, non seulement à promouvoir les valeurs évangéliques auxquelles il croit et adhère, mais aussi à les révéler. Engagé à construire une société plus juste, plus fraternelle avec tous les hommes. Le Christ est au départ de notre engagement et l'Évangile est le ressort qui nous fait réagir, qui nous fait agir.

Malgré toute notre bonne volonté d'être fidèle, de demeurer en continuité avec l'Évangile, des difficultés se rencontrent, et celle qui m'apparaît la plus évidente est celle de révéler.

Plusieurs fois nous avons entendu : « Comment partager avec les autres ce que je découvre ? » « Comment porter le message ? » « Comment révéler le Christ présent et agissant dans les autres ? »

Le « comment », c'est le moyen que nous cherchons 'pour révéler toutes ces choses. Mais ce « comment », ce moyen, n'est-il pas déjà dans l'action que nous entreprenons avec les autres ? Le fait d'entrer en action dans un projet interroge les autres et nous provoque à dire, à expliquer pourquoi nous le faisons. Nous avons là une occasion toute trouvée pour « partager », pour « porter le message » et pour « révéler ». L'occasion est fournie, par l'action entreprise avec d'autres, d'expliquer les motivations profondes qui s'inspirent de l'Évangile et qui s'inscrivent dans le plan de Dieu.

Est-ce qu'on sait se servir de toutes ces occasions pour « dire », communiquer aux autres ? Sait-on suffisamment que le « comment », le moyen de révéler que l'on cherche est présent dans l'action ?

Quand des militants décident d'une action avec d'autres, viennent les occasions d'expliquer pourquoi. À un moment donné il peut être possible de dire que ce qui les amène à entrer en action ce n'est pas une motivation du type capitaliste, dans le sens que l'action me rapporte à moi personnel-

lement (« je m'aide en aidant les autres », « un petit service en attire un autre »), mais bien que la motivation [67] est gratuite, sans retour, et qu'elle rejoint le salut de Dieu, la libération des hommes.

Désirer que les autres découvrent le Christ et la signification de ce qu'ils font n'est pas suffisant, il faut nous provoquer à une réflexion plus profonde : « Qu'est-ce qui te fait agir ainsi ? » ou « Pourquoi t'occupes-tu de ce projet ? » ou bien « Pourquoi acceptes-tu d'être avec ces gens-là ? » Toutes ces interrogations provoquées par l'action est le moyen, le « comment » pour révéler.

Lorsque nous nous retrouvons en équipe pour la révision de vie, plusieurs ont dit : « On s'évangélise mutuellement », « On s'anime ensemble », « On se révèle le Christ ». Bien sûr, je viens au M.T.C. pour me ressourcer, le M.T.C. m'aide à continuer.

Tout cela est vrai. Mais peut-on garder en serre chaude ses découvertes ? La révélation appelle à un partage ; il faut transmettre aux autres nos découvertes. Nous cherchons une réponse aux questions qui se sont posées : « Est-ce que *les signes que nous donnons sont perçus ?* », « *Est-ce que le témoignage que je veux donner est bien reçu ?* », « *Est-ce que les gens du milieu peuvent percevoir ce que nous avons voulu être, ce que nous avons voulu faire ?* »

Ces inquiétudes viennent du fait que l'on craint de ne pas être compris. Nous nous retrouvons devant un respect humain, on a peur de le dire, et devant une certaine incapacité à retrouver une simplicité d'expression de ce que l'on est, de ce que l'on vit, de ce que l'on découvre. Il nous *faut peut-être trouver un langage, un vocabulaire simple qui respecte ce que nous sommes et qui nous fait entrer en communication avec les autres.*

[69]

LA SECONDE ÉVANGÉLISATION. TOME I. LES TÉMOINS.

Première partie.
Les témoins en liberté

5

TÉMOINS DANS LA QUÊTE DE SENS

[Retour à la table des matières](#)

La plupart des enquêtes sur le comportement des chrétiens nous signalent que beaucoup de croyants rapprochent spontanément foi et sens de la vie. Est-ce dû à ces phénomènes contemporains de la crise du sens, de la révolution culturelle qui remet en cause, par-delà le niveau de vie, le genre de vie, les raisons de vivre ? L'inquiétude des sociétés d'abondance se fait plus spirituelle. Nous en ferons écho plus loin. Nous voulons plutôt ici montrer comment la rencontre de Dieu passe le plus souvent par l'axe de l'orientation fondamentale d'une existence, par ses choix décisifs, par ses paris inconditionnels, par ses questions radicales. Le Christ, pour nous convertir, nous amène à poser nos problèmes humains cruciaux, à un niveau plus profond, dans une optique nouvelle. Il nous poursuit jusque dans les derniers retranchements du cœur, non pas seulement pour démanteler l'ultime « blindage », mais aussi pour relier la meilleure part de nous-mêmes

au salut qu'Il apporte. Il n'a pas d'aveu et d'abandon dans l'amour sans cette rencontre au fond du cœur. Seul un cœur purifié de la sorte va à la lumière... à l'illumination de la foi. Mais une telle rentrée en soi s'accompagne d'une relecture de sa vie, d'un témoignage-procès face à soi-même, d'une quête souvent douloureuse du mystère, le sien et celui du Signe qui l'habite. Mais le premier et le dernier mot du sens, c'est toujours l'amour qui accueille tout autant qu'il donne.

[70]

[71]

C'est Lui qui nous tient... pas nous

[Retour à la table des matières](#)

Jean était un jeune religieux qui avait plongé dans l'aventure spirituelle de sa communauté avec une volonté ferme de non-retour, avec tout l'absolu de l'adolescent sûr de trouver dans l'inconditionnel de l'Évangile le grand débouché de sa fureur d'aimer. Tout d'une pièce, il se sentait en connivence avec la vocation religieuse. L'obéissance radicale du temps de formation avait retenu comme une digue une énergie apostolique cumulative. Arrivé sur le terrain, il fonçait à la façon du petit bœuf soudainement relâché dans la prairie après un long hiver. Il courait partout à la fois... bousculait... piaffait... encornait. Il faisait la leçon à ses confrères, à ses supérieurs. C'était un pur sang incapable de demi-mesure. Sa pureté allait lui jouer de mauvais tours. D'abord l'illusion d'avoir les mains blanches. On se donne ou on ne se donne pas ! « Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas digne de moi ». Oui mais la charrue, en l'occurrence, c'était la sienne et non pas celle des autres. Il fallait le suivre. Devant les refus qu'on lui opposait, il se révoltait et poussait sa barque ailleurs. Il ne s'intéressait qu'à ses affaires apostoliques. Tout le reste était vaine structure. Il supportait de moins en moins les évaluations et les mises en commun pour une auto-critique de l'action et un réenlignement des diverses initiatives. Il plaidait évidemment pour des projets collectifs, pourvu que ce soit dans l'unique prolongement de son travail et de ses idées.

Peu à peu, surtout après quelques échecs cuisants, il se repliait sur lui-même. Il devenait confus, erratique, sans consistance. Son leitmotiv : « je n'arrive pas à fonctionner là-dedans. » L'aigreur le gagnait. Il se fuyait lui-même. La prière lui pesait. Seul, son petit groupe d'amis,

de plus en plus restreint, lui servait de point d'appui. On se consolait mutuellement des mêmes [72] incompréhensions, de la situation minable de l'Église et de la communauté. Rien à faire. Il fallait repartir à zéro, inventer un nouveau modèle plus près de la vie ! Jean brassait sans cesse les mêmes critiques, les mêmes intentions. Mais pas grand-chose de précis à l'horizon. De quoi user les patiences les plus courageuses. Voici qu'il se surprend honteusement à se trouver des solutions pour lui tout seul. Va-t-il se percer un trou au plafond et s'en sortir à son avantage ? Mais non, une telle fuite contredit ses engagements de jeunesse. On ne renie pas un tel idéal. On ne le raie pas d'un trait. Et vite, sa générosité prenait le dessus, pour connaître de nouveaux affaissements. Il vivait sur ses réserves spirituelles avec quelques appoints d'idées neuves mal emboutées. Bientôt il se rendit compte que même sa foi était en train de lui glisser entre les doigts. Ce furent les premiers vertiges, ils ne devaient pas durer longtemps. La tiédeur succédait à la fièvre d'hier, l'indifférence aux fureurs prophétiques.

On l'envoie se recycler. Il y va sans conviction. Dernière chance... ultime essai ? Qui sait ? « Au point où j'en suis, pourquoi pas ? J'ai besoin de prendre une distance pour me ressaisir ». Mais voilà ! Tout l'ennuie. C'est le vide, la solitude. Une angoisse indéfinissable l'étreint. Veut-il se marier ? Doit-il se réorienter dans le monde ? Il est au point neutre. Il ne lui reste que son élan premier, comme un vague souvenir, une nostalgie qu'on caresse une fois de temps à autre. Après tout, n'a-t-il pas vécu une expérience extraordinaire malgré un passif impressionnant ? On ne regrette pas ce qu'on a fait passionnément. Peu importe les fruits. Par ailleurs, que de souffrances inutiles et d'espoirs déçus. « Pourquoi ne pas l'avouer, je vivais dans un ballon soufflé. L'air s'est vicié et maintenant j'ai besoin d'une tente d'oxygène. Moi qui avais voulu dégager des espaces libres pour faire respirer les chrétiens, me voici en clinique de respiration artificielle. Comédie humaine que tout cela. Je dois faire sauter cet appareil qui m'étouffe ».

Pour aller où ? Question idiote. Il faut vivre, mener sa barque, risquer. Pourtant, une inquiétude le tenaille. Comment l'or de sa foi a-t-il pu se transformer en plomb ? Pourquoi son premier élan créateur et libérateur s'est-il transformé en boulet au pied ? [73] Il se rend bientôt à l'évidence : avant toute nouvelle orientation professionnelle ou autre, il lui faut faire face au problème qu'il a évincé ces derniers temps : sa

foi. Ses rapports avec le Seigneur sont devenus de plus en plus rares, de plus en plus vagues et froids.

Après remise en question sur remise en question, il se juge incroyant. Il ne croit plus. Tout ce monde spirituel lui apparaît irréel. À quoi bon languir et remettre à plus tard une décision impérative. Pourtant la question est toujours là, lancinante et brûlante. Depuis quelques jours, elle prend une ampleur nouvelle et l'amène à un seuil critique. Peut-il liquider un engagement aussi profond et changer de voie parce qu'il n'en peut plus ? Il se sent ballotté, impuissant, ne sachant plus que faire.

Une autre nuit d'insomnie à l'horizon ! Désespérément, il se laisse choir sur ses genoux à côté du lit :

« Seigneur si tu existes, écoute-moi, éclaire-moi. Souviens-toi qu'un jour je t'ai tout donné. Me serais-je trompé ? Pourquoi suis-je si déçu ? Je te fais signe. Je ne comprends rien. Je ne sais plus où je vais. Je ne suis plus capable d'avancer d'un pas, moi qui étais si sûr de moi. Au fond, je ne veux pas te trahir. C'est ça qui me retient. Tu le sais, n'est-ce pas ? Mais j'ai l'impression de me mutiler en restant dans la boutique. je suis déchiré par ce conflit. Si tu es là, je m'en remets à toi. »

Pour la première fois, Jean s'abandonne. jusqu'ici il avait donné ? Maintenant, il se laisse prendre. Une bouffée de paix monte lentement et le nœud à la gorge se desserre. Il se sent habité tout d'un coup. Le Seigneur ne l'avait jamais lâché. Il est là ce soir. « C'est moi qui t'ai aimé le premier... c'est moi qui te tiens... tu as trop misé sur toi, sur ta générosité, ton travail, ton talent, tu te cherchais, sans t'en rendre compte, à travers tout cela. Tu vas me faire confiance d'abord, peu importe les décisions de demain. Tu avais besoin de moi pour te réconcilier avec toi-même et pour non plus te donner, mais te rendre aux autres, à la vie, au Royaume, à ton Dieu ».

L'Esprit venait de lui faire faire un saut décisif. Tout lui apparaissait dans une autre lumière. C'est peut-être ça une conversion [74] d'adulte. Elle ne résout pas les problèmes humains. Mais elle change fondamentalement l'optique. Elle ne suit pas la pente. On ne choisit pas sa

croix. On ne planifie pas son mystère pascal. Le Christ lui-même s'est abandonné, dans la nuit, à son Père... devant un calice qu'il n'avait Pas choisi, même s'il avait donné librement sa vie.

*En vérité, en vérité je te le dis
quand tu étais jeune
tu mettais toi-même ta ceinture,
quand tu seras devenu vieux
tu étendras les mains
un autre te nouera ta ceinture
et te mènera où tu ne voudrais pas*

(Jn 21, 18)

Comprenne qui veut !

[75]

Pari de l'homme, pari de Dieu

Une jeune femme vient de rater sa tentative de suicide avec son enfant malade. On comprend le geste quand on connaît bien le drame de cette mère qui avait perdu son autre enfant dans un accident et cela après une séparation conjugale. Elle n'avait pu supporter autant d'épreuves et se trouvait incapable d'assumer le seul être qui lui restait. Cet être profondément handicapé lui rappelait sans cesse le destin tragique de sa vie.

La voilà dans un groupe de réhabilitation où elle vit peut-être la dernière chance de se reprendre en main. À tour de rôle, les membres de ce groupe essaient d'imaginer leur situation au soir de leur vie. Une dame d'âge moyen, riche, mariée, sans enfant, dit avec une évidente tristesse : « J'ai bien peur qu'à la fin de ma vie, je me retrouve vide. je

n'aurai rien laissé en arrière de moi, et je ne verrai rien en avant de moi. J'aurai consommé frénétiquement la vie, comme un gâteau trop riche qui vous laisse un arrière-goût d'écœurement. J'aurai cherché vainement le bonheur dans une poursuite effrénée de plaisirs jamais assouvis. Une vie d'entretenu quoi ! Entretenu par mon mari, par les autres, par toute la société. » Après ce témoignage désespéré, la jeune femme demande la parole. Elle raconte son drame et ajoute avec une sorte d'éclair dans le regard : « Je viens de retrouver le sens de ma vie. À quatre-vingts ans, je pourrai dire avec dignité que j'ai assumé jusqu'au bout un être humain incapable de survivre sans moi, un être qui aura atteint une taille adulte parce qu'un grand amour l'aura sauvé. Je fais aujourd'hui ce pari. C'est un pari de prise de charge, de responsabilité jusqu'au bout. »

Nous sommes ici dans le contexte de ce qu'on appelle la « reality therapy ». Celle-ci est née à la suite des nombreux échecs d'une certaine thérapie analytique qui éclairait les cheminements [76] passés, qui conduisait trop rarement le patient à une reprise décisive de son aventure humaine. V. Frankl, après son expérience dans un camp de concentration, avait remis en cause tous ses postulats de psychiatre. Il avait découvert que les hommes qui passaient à travers cette épreuve sans se suicider, le devaient à des paris de responsabilité vis-à-vis un être cher, une cause humaine, un service à rendre, une solidarité concrète avec des compagnons d'infortune, etc. Bref, un pari en avant, mais toujours ancré dans une réalité concrète qui appelle une assumption et un dépassement. La vie humaine ne se réduit pas à des mécanismes psychologiques ou à des structures sociologiques, même pas à un système philosophique. La fine pointe de la conscience humaine et de son dynamisme vital s'exprime avant tout dans un pari où se rencontrent une liberté et une responsabilité très concrètes et profondément personnelles vis-à-vis un au-delà de soi-même, un appel au dépassement. La science n'a pas de prise sur cette autodétermination mystérieuse du moi qui transcende les conditionnements d'en bas ou d'en haut, qu'il s'agisse des tyrannies de l'id ou du sur-moi, qu'il s'agisse des déterminismes structurels biologiques, sociologiques ou autres. L'appoint scientifique ne remplace pas ce que les scientifiques les dernières décennies avaient faussement dévalorisé ou nié : la décision libre et responsable de la conscience. Cette décision, dans sa dimension proprement humaine, déborde, toute rationalité scientifique ou

autre. Elle comporte mystérieusement un pari, encore plus profond que le choix délibéré ou le risque calculé. Un pari qui s'appuie paradoxalement à la fois sur une réalité déjà là et sur un espoir qu'on veut rendre à cette réalité. L'exemple de cette jeune femme et de son enfant nous l'a montré.

Cette longue introduction nous permet de mieux saisir la brèche humaine du pari de Dieu pour nous, en Jésus-Christ. Au jardin de l'agonie, Jésus a connu le désespoir d'une faillite complète de l'aventure humaine. À sa suite, des saints ont même expérimenté la tentation du suicide. La vie de la petite Thérèse en témoigne. À ce niveau de profondeur, il ne reste que le pari, le pari amoureux et responsable qui veut assumer jusqu'au bout, jusqu'à la mort, une réalité et son dépassement. Ainsi, Dieu, [77] envers et contre tout, mise sur le pari positif des hommes au creux d'une séparation apparemment irrémédiable de la chair et de l'esprit. Ni l'une ni l'autre ne peuvent sauver. Il faut un pari pour les réconcilier et les porter à un dépassement. Or, on ne se réconcilie pas avec soi-même, sans risque pour les autres. Dans sa dernière détermination, ce risque ne tient plus de la logique, mais d'un amour qui assume sans comprendre. Jésus accepte, malgré la perte de son ultime lumière : sa relation consciente au Père. Il assume la volonté de celui-ci et le salut de ses frères avec sa liberté responsable, mais sans un appui autre que celle-ci. Il concentre en lui le pari de Dieu et celui de l'homme. Le reste tient de l'abandon de soi-même. Le seuil de la folie, de l'irréel n'est surmonté que par l'engagement absolu et inconditionnel vis-à-vis des êtres à sauver. Voilà la brèche humaine de la rédemption divine. Le salut de Dieu et la foi de l'homme ne sont pas des sauts dans le vide qui aboutissent à une résurrection miraculeuse. Ce double mystère s'enracine dans le réel des deux paris précités, de deux amours qui s'appellent, se répondent et se lient mystérieusement. Paul ne pouvait dire qu'il a tout misé sur Jésus-Christ sans une conscience vive de cette mise absolue que le Christ avait risquée à Damas. L'expérience humaine et l'expérience divine ne se rencontrent d'une façon décisive qu'à leur bout. Le mystère pascal de la mort et de la résurrection n'est pas au centre du christianisme pour rien. Il y a un fondement anthropologique, un lien humain privilégié pour accueillir la gratuité du salut de Dieu. Après nous avoir assumés jusqu'au bout en son Fils, Dieu nous attend là où nous sommes confrontés par la vie réelle à aller au bout de nous-mêmes dans un autre. Il nous rend capa-

bles de cette assumption qui comporte une mort à nous-mêmes et un pari pour l'autre.

Rien ici d'un stoïcisme raide ou d'une ascèse héroïque de type puritain. Rien aussi d'un suicide généreux semblable à ceux que nous avons connus récemment dans certaines protestations politiques ou idéologiques. Il manque à l'une ou à l'autre de ces attitudes un enracinement du pari dans la vie réelle. On ne choisit pas son mystère pascal. Il advient dans notre itinéraire par la main des autres, par les événements de l'existence. On [78] ne le crée pas, on l'assume. Le suicide est une fuite du réel, une évacuation du pari de la vie par delà l'échec, la mort. La croix et la résurrection passent mystérieusement entre la folie et la sagesse du monde, par le pari amoureux de l'homme et de Dieu en Jésus-Christ. En lui, le Père et l'humanité adoptée misent l'un sur l'autre. Un tel pari n'est pas fonctionnel. Il a toute la gratuité d'une relation de liberté et d'amour. Il n'a pas les belles résonances de ce qu'on appelle un choix, mais il donne à celui-ci sa réalité de décision, d'assumption, de responsabilité.

Ce nouvel enfantement joyeux de la jeune femme nous offre une parabole extraordinaire de la seconde création accomplie par le mystère pascal de l'homme-Dieu, de cet Être historique bien concret qu'est Jésus de Nazareth. On ne parie pas sur une humanité ou une divinité abstraites. L'une et l'autre ont un nom, un visage, un cœur. Nous avons peut-être trop parlé de plan divin ou de philosophie chrétienne. La « concrétude » personnelle et événementielle du Mystère et de ses paris mutuels en a été exténuée. Le salut échappe aux systèmes et aux stratégies. Il se joue avant tout entre des êtres qui ont décidé de s'assumer jusqu'au bout. Mais c'est la grâce de Jésus-Christ qui nous fait franchir les limites humaines d'une liberté amoureuse et responsable pour accéder à un engagement inconditionnel vis-à-vis de nos frères. Dans l'univers de la foi, la mort et la vie, tout autant que le pain, passent du matériel au spirituel par une communion, un sacrifice, un pari amoureux entre des personnes, « Je suis le pain vivant... celui qui mange ma chair ne mourra pas ».

Nous avons insisté sur le réalisme du pari entre Dieu et l'homme, sans céder à l'attitude logicienne de Pascal. Mais il y a aussi en lui une folie mystérieuse bien exprimée par la parabole qui va suivre :

Une version moderne de Don Quichotte nous présente celui-ci comme le chevalier d'une prostituée. Au milieu des boutades méprisantes lancées à la fille de vie, Don Quichotte se lève et la traite comme une grande dame. Jamais personne n'avait porté sur elle un tel regard d'estime, de respect et de tendresse. Peu à peu le chevalier la convainc de sa dignité au point de lui faire [79] oublier sa déchéance première et la malice de son milieu. Elle reprend alors sa dignité, sa liberté. Elle change non seulement sa façon de vivre, mais aussi sa manière d'être. Les gens à l'entour manifestent leur incompréhension avec une telle méchanceté que le chevalier sombre dans la folie. Sur son lit de mort, il revoit celle qu'on avait séparée de lui. La lumière revient dans son esprit. Par-delà le mal et la folie, ils avaient cru l'un à l'autre. Leur transparence avait vaincu l'obscurité de la sagesse mondaine. Il avait élevé cette prostituée au rang de dame. Il en avait fait une femme digne en lui révélant qu'elle était beaucoup plus qu'elle-même. Il l'avait délivrée du jugement des hommes en prenant sur lui la folie d'un tel pari et la souffrance d'une telle libération. Pour la grandir, il s'était abaissé jusqu'à la lie de la mare humaine.

Voilà l'expression symbolique de cette réelle promotion que la folie de Serviteur souffrant nous a valu. Pour faire de nous des fils adoptifs du Père, il a accepté une condamnation folle dans l'obscurité totale. Dieu nous a assumés jusqu'au fond du désespoir, jusqu'à l'absurdité de nos espoirs fous. Il s'est fait fou pour nous faire retrouver la raison et le cœur, pour faire éclater la prison d'une fausse sagesse. Chemin obligé qui conduit au Royaume que l'œil n'a jamais vu et n'a pu même espérer. Comme le dit Thomas d'Aquin, Son Incarnation visait une assomption de l'homme dans l'impossible vie de Dieu. Mais Dieu a laissé ouvert son pari pour que nous missions à notre tour. Notre mise, c'est l'engagement inconditionnel vis-à-vis des êtres qu'il a placés sur notre route. Notre mise, c'est perdre notre vie dans celle de l'autre. Un peu comme le père accepte de disparaître pour qu'un homme libre et responsable apparaisse dans l'enfant.

[80]

[81]

LA SECONDE ÉVANGÉLISATION. TOME I. LES TÉMOINS.

Première partie.
Les témoins en liberté

6

TÉMOINS DANS L'ACTION

[Retour à la table des matières](#)

L'action profane, collective et publique est peut-être la dimension de la vie la moins évangélisée. On a peu de peine à imaginer l'altérité chrétienne dans les rapports interpersonnels, dans la vie familiale, dans la communauté ecclésiale. Mais dès qu'il s'agit d'exprimer la foi et l'Évangile dans les autres circuits institutionnels, on se sent démuné. La sécularisation a diffusé cette conviction ferme : la religion, une affaire privée ! L'action chrétienne s'est tout simplement retirée des « quotidiens collectifs » comme le quartier, le milieu de travail les services publics, etc. On ne peut que se réjouir de l'autonomie de l'action sociale et politique, surtout quand on songe aux confusions d'une chrétienté encore bien proche. L'Église et ses membres ont à réapprendre à témoigner collectivement sous d'autres modalités. Plus profondément, il s'agit de voir comment une vie évangélique peut inspirer une action collective, comment une initiative sociale peut susciter

d'autres styles de foi, d'autres lectures de l'Évangile, d'autres comportements d'Église.

[82]

[83]

Une action chrétienne bien menée

[Retour à la table des matières](#)

Lucienne, militante du MTC (Mouvement des Travailleurs Chrétiens), écoute attentivement le boulanger qui lui raconte la situation de détresse d'une famille de la rue voisine. Il s'agit d'une veuve qui n'arrive pas à faire vivre ses cinq enfants. Maladie, sous-alimentation, dettes, bref un tas de problèmes submergent cette pauvre femme. Lucienne se refuse au moyen facile de dépannage, par exemple un coup de téléphone au responsable de la St-Vincent de Paul ou au service social, ou à l'épicier du coin. Elle entre plutôt en contact avec ce foyer. Avec beaucoup de délicatesse, elle se lie d'amitié avec la mère, tout en lui donnant un coup de main. Les enfants des deux familles commencent à partager ensemble. Après un bilan de la situation, les deux femmes décident de rejoindre les autres mères nécessiteuses du quartier pour créer une solidarité entre elles et entreprendre une action efficace auprès des instances locales et gouvernementales.

Au début, il y eut beaucoup de réticences, à cause de la peur de perdre la « pension » ou des mesures de représailles éventuelles. Toutes les deux comprirent qu'il fallait d'abord créer un noyau solide d'appui et favoriser des rencontres gratuites qui permettent aux femmes de se vider le cœur, de se comprendre entre elles, de partager leurs soucis et problèmes communs. Par exemple, elles se rendirent compte que les poids les plus lourds à porter, c'était leur solitude anonyme au milieu du quartier, leur honte d'être plus pauvres que les autres, le sentiment d'infériorité et de révolte chez les enfants. Bientôt un climat de confiance et d'appui mutuels naissait et leur redonnait courage. Dans le groupe, personne ne se sentait jugé, déprécié, et cela en dépit de certaines situations morales difficiles. Tout se passait comme si la dé-

licatesse croissait avec la crudité des défis rencontrés. On distribuait les responsabilités à la mesure de chacune des membres. [84] Plusieurs retrouvaient leur fierté en mettant tel ou tel talent au service des autres, par exemple en couture ou en cuisine. L'étude des budgets permettait une utilisation maximale des ressources. On s'éduquait ensemble à travers ces petites choses simples de la vie familiale.

Après quelques semaines, l'action pouvait s'élargir. On était « mûr » pour cerner la situation commune et l'exprimer d'une façon claire et sérieuse. Après une étude de la législation sociale qui les concernait, elles entreprennent une action auprès de l'agence locale. Elles alertent l'opinion publique et commencent des démarches auprès du Ministère des Affaires sociales.

Dans son équipe du MTC, Lucienne apporte ses échecs et ses bons coups. Elle y amène quelques femmes du groupe, prêtes à une réflexion chrétienne. C'est dans cette cellule d'Église en pleine vie que va se constituer le noyau permanent de soutien du groupe. À long terme, on sent bien que l'action devra être soutenue par des militantes qui investiraient plus que les autres. D'ailleurs, ce sont ces militantes qui vont voir les membres du groupe qui ont la tentation de lâcher... de se décourager. Il y a un lien évident entre permanence et « militance ». Dans un milieu aussi démoli humainement, on accède progressivement à une responsabilité qui tient à un engagement solide. C'est dans leur foi que ces femmes trouvent le surcroît d'amour qui donne le courage de changer les choses, de passer de la résignation à la libération active. Autrement, on se contente de « surnager comme une bête » ou on cesse de lutter, de se battre. On devient un dépendant chronique qui attend passivement la solution miraculeuse. Jusque-là certaines entretenaient une sorte de religion superstitieuse, genre Loto-Québec ou signe astrologique. Elles étaient à cent lieues d'une foi libérante et engageante. Dieu restait un être lointain et l'Église, un lieu étranger à leur misère.

Lucienne avoue que même dans son cas, elle a dû tout reprendre de fond en comble. Cette détresse la révoltait autant contre Dieu et l'Église que contre la société. Son impuissance ne la renvoyait pas à Jésus-Christ. Tout ce qu'on disait à propos du salut et de la grâce lui apparaissait irréel, faux, devant ces [85] femmes misérables et désespérées. Elle se sentait mal à l'aise à l'Église et même au MTC. Au fond, est-ce que la religion ne continuerait pas chez elle à faire diversion ? Ne se

servait-elle pas de cette situation de pauvreté pour faire de l'apostolat et se donner bonne conscience ? Pourquoi perdre du temps à réfléchir sur l'Évangile quand il y a tant à faire ? S'alimenter spirituellement ? Allons donc, c'est la bataille de vrai pain qu'il fallait mener. Comment parler de partage, quand il n'y a même pas assez de pain pour tout le monde. Commençons par en produire. Lucienne connut cette crise, au moment même où elle mettait beaucoup de temps à « remonter » et les unes et les autres. Jamais elle ne s'était sentie aussi peu croyante, et cela l'effarait tout autant que son impuissance devant les problèmes de ces femmes.

Comme il arrive souvent chez les militants chrétiens, un jour le Seigneur leur fait comprendre à travers les autres qu'Il agit d'une façon invisible, qu'Il est là dans l'obscurité de leur engagement profane. Rien de systématique. Ça jaillit tout d'un coup au cours d'une conversation gratuite. « Moi, Lucienne, je commence à redevenir chrétienne... et c'est à cause de toi. Tu ne m'as jamais parlé du Bon Dieu et pourtant je l'ai vu à travers toi, ta bonté, ton courage. Sans t'en apercevoir, tu as rétabli le contact entre lui et moi. Depuis quelque temps je me demande devant telle ou telle action : « c'est-y chrétien » ? C'est comme si l'avenir s'était débloqué en face de moi. Pas seulement parce qu'on a commencé à changer les choses, mais aussi parce que je sens là-dedans une force qui vient d'un Autre. J'ai retrouvé l'espérance, le goût de vivre, d'aimer. je suis convaincue qu'à cause de Lui, y va sortir quelque chose de notre affaire. je ne sais pas quoi et ça me fait rien. C'est comme si maintenant je pouvais m'appuyer sur du solide. Autrefois, j'étais déprimée par le moindre petit problème. Au fond, on n'a pas encore réglé grand-chose dans le groupe. Et pourtant, on a changé beaucoup en nous-mêmes. C'est peut-être ça la première étape, l'étape essentielle. On a brisé le mur. On commence une nouvelle vie. Moi, j'ai pas plus à dire que toi sur l'Évangile. Mais je crois dur comme fer, que le Seigneur est là, avec nous. Le reste, ça va venir tout seul. C'est bon qu'on ait eu des échecs. Autrement, on aurait [86] oublié qu'il faut d'abord se rendre capables de faire face à tout. Et pour ça, il faut l'espérance ; j'ai l'impression que le Seigneur ne la refuse à personne. Chaque phrase de l'Évangile me dit quelque chose maintenant. « J'ai vaincu le monde. » « Je vous ai précédés. » « Je suis le chemin, la vérité, la vie. » « J'étais nu et vous m'avez vêtu. » J'y croyais pas vraiment avant. C'était pas dans ma peau. Avec toi, avec les autres, en-

semble on a rendu l'Évangile réel, palpable. On lui a donné des mains. Le Seigneur va faire le reste. »

Lucienne venait de recevoir sa réponse. Une lumière inattendue dans sa nuit. Elle ne s'était pas répondue à elle-même. L'autre, c'est le Seigneur qui appelle ou répond, pour bien marquer qu'il a toujours l'initiative, que nous sommes des « helpers » dans son champ.

Un itinéraire qui interroge l'Église

Pendant une longue grève de six mois, menée par les ouvriers prolétaires d'une « peanut shop » (textile), au milieu des luttes, du dépannage, des moments durs, j'avais tenu un dialogue épisodique avec le chef syndical élu par ses camarades de l'usine. Je me rappelle la réception froide qu'il avait faite à ma première question : « la religion, c'est quoi pour toi ? » Il y avait vite répondu en me signifiant sèchement de ne pas mêler les choses ! »

— « La religion, c'est des bondieuseries. Regarde-les tous, dans les paroisses. Y font comme s'il n'y avait pas de grève, comme s'ils ignoraient l'injustice qui se passe à la Regent. Moi, les bondieuseries, c'est fini depuis longtemps. Mets-toi ça dans la tête. Tu viens nous aider, on te fait confiance... mais achale-nous pas avec ça. »

J'étais désespéré. Je ne voulais pas être un animateur social, mais un prêtre solidaire avec les travailleurs pour le meilleur et pour le pire. Je ne pouvais pas mettre l'Évangile sous le boisseau. J'ai trouvé pénible ce temps de silence. Je n'avais pas compris ma position de second violon. Un Autre, plus important que moi, devait faire le principal travail !

Je reviens à la charge quelques semaines plus tard à l'occasion d'une chaude conversation devant une bière à la taverne. Il me parlait de ses convictions socialistes, de son rejet radical du capitalisme qu'il considérait comme foncièrement inhumain. Rien dans ses propos ne ressemblait aux slogans doctrinaux d'une certaine [87] gauche. Les travailleurs de ce genre-là ont trop souffert pour se complaire dans le ping-pong idéologique. Ils ne croient pas aux catéchismes. Leurs idées ont des mains. C'est leur vécu qui éclate violemment. Et leur violence verbale n'est que l'écho du cri d'une chair meurtrie. Ils n'aiment pas cultiver les légumes en serre chaude. Ils n'ont pas besoin de chapelle, conscients qu'ils sont du pays réel où il faut mener une lutte sur tous les fronts. Ils n'ont pas d'arrière-protégés

comme tant de gauchistes bien payés. Aucune possibilité d'éviter une seule facture... surtout celles d'être rayés sur toutes les listes d'embauche de l'endroit, d'être peu mobiles à cause d'une petite maison souvent hypothéquée. On ne saura jamais le drame de ces petits salariés qui ont tout à payer, qui doivent se crever à faire du « sur-temps » pour ne jamais rejoindre l'escalade du coût de la vie. Le moindre accident de parcours les plonge dans une insécurité insurmontable. C'est souvent la catastrophe. Ils sont coincés de toutes parts, sans le secours de l'Assistance sociale, sans l'appui d'un syndicalisme massivement au service des meilleurs salariés. Ils servent aux gauches et aux droites pour des objectifs idéologiques et des luttes de pouvoir très loin de leurs problèmes réels et de leur véritable promotion et libération. Voilà un fond de scène à ne pas oublier ici.

En me décrivant cette situation, X glisse en passant cette remarque inattendue :

— « Je découvre que ma vie, ma façon de voir les choses, mes convictions, mes batailles, sont plus près de l'Évangile que je le croyais. Tu sais comment j'avais pris la religion en grippe. On dirait qu'il y a quelque chose de neuf qui est monté en surface depuis quelque temps. Mes meilleurs gars appartiennent au MTC. C'est eux qui comprennent le mieux, qui travaillent le plus. Ils sont désintéressés et toujours là. Ils ne ressemblent pas aux gars de la « ligue » qui prêchent la charité dans mon département tout en refusant de se mouiller dans une action collective compromettante. C'est comme si mes idées trouvaient un fond vrai dans ce que disent les gars du MTC. Je me dis : c'est peut-être mon fond à moi que j'ose pas avouer. Oublie pas que des idées comme les miennes, j'ai dû les acquérir à mon corps défendant, contre le système, contre la religion. Tu me diras que le syndicalisme, la politique, le socialisme, tout ça... que c'était devenu ma religion nouvelle. Je ne le crois pas, parce que j'étais trop fier de penser par moi-même, d'avoir pour la première fois de ma vie des vraies convictions politiques uniquement basées sur mon intelligence et sur mon expérience. J'étais prêt à protéger sauvagement cette autonomie. La religion, ça menaçait cette autonomie, ça me rappelait mon vieux fond résigné. Elle était en arrière. J'ai été surpris [88] quand j'ai vu les gars du MTC en avant avec moi, avec les mêmes idées politiques... et puis en même temps avec des allusions discrètes à l'Évangile. Ça m'a pas choqué. Au contraire, j'ai commencé à réfléchir et j'ai rouvert la porte. »

Cette ouverture restait quand même au plan des idées, même si elle était au cœur du vécu de la grève. Durant le dernier mois de celle-ci, le fond dont il parlait s'est personnifié d'une façon aussi gratuite et imprévue que la première fois. Nous étions tous exténués, mais non écrasés. En passant d'un piquet de grève à l'autre, X me dit timidement : « *Il y a Quel-*

qu'un là-dedans. » J'ai senti que cette confession évangélique venait de très loin. J'ai été incapable de réagir, de partager. Je me sentais tellement petit, radicalement impuissant. Nous avons cheminé un long moment. Le silence était plein d'un Mystère partagé qui nous échappait à tous les deux ; j'avais l'impression que tout commentaire de ma part serait de trop. J'avais peur de bousiller ce fragile filet de lumière. Par la suite, j'ai compris jusqu'à quel point je comptais peu sur Lui. On s'approprie si facilement le beau rôle dans tout cela. *On n'est pas le premier évangéliste. On est un bien petit relais entre plusieurs. La Parole elle-même reste soumise à la Vie, à ce Quelqu'un qui nous précède, nous accompagne, nous dépasse. C'est Lui qui fait le gros du travail. On a beaucoup moins de foi qu'on pense. On croit surtout à soi, à son travail, à son engagement. Lui il se révèle à son heure et non à la nôtre.* Aujourd'hui, Il me le fait sentir comme jamais... au moment où les autres prennent la parole pour témoigner de Lui, me voilà tout d'un coup muet. Je dois m'effacer un moment... un long moment.

C'est peut-être, à la façon de Jean, une invitation à mourir à soi-même pour offrir aux autres une voie de résurrection. N'a-t-il pas consenti lui-même à se perdre dans la nuit de la glèbe pour faire germer la semence du Père ? N'a-t-il pas vécu l'effacement du Nazaréen, de l'illustre inconnu avant de se révéler Dieu fait homme ? Et nous, nous voudrions tout livrer d'un paquet, au nom de la vraie et pleine doctrine. Nous n'acceptons pas les risques du Dieu mal interprété, revu, corrigé par la lignée de témoins. Pourtant les disciples ont mis du temps avant de Le reconnaître tel qu'Il était, de comprendre la libération radicale qu'Il apportait aux hommes, à l'histoire, au monde. « Il y a Quelqu'un là-dedans »... au passage. Faut-il s'empresse de le harnacher pour une quelconque pastorale ? Ce serait utiliser l'amour comme le fait la publicité... au service de fins autres que lui-même.

On mesure ici les dangers d'une Église ou d'une pastorale fonctionnelles au profit d'un système religieux à entretenir, même au nom de nobles causes spirituelles. Le genre de religion exténuée [89] alors la vérité vitale gratuite, inédite de la relation que le Seigneur veut nouer avec les hommes de tout horizon, dans le pays réel de leur existence, de leurs questions et de leurs réponses. Le lieu d'une telle révélation n'est pas d'abord le temple, mais leur cœur, leur vraie vie à eux. Dans cette optique, on interpréterait différemment l'importance que Paul a donnée à la prédication. On a déraciné celle-ci de son Évangile véritable, à savoir le Christ ressuscité au centre de tout, à l'affût de toutes les remontées du cœur. La parole confessante suit cette Présen-

ce agissante au cœur du vécu inédit de chacun des individus et des ensembles humains.

L'Esprit jaillit de source au creux du terreau. Rien d'un arrosage artificiel. Nous ressemblons au cultivateur ignorant les nappes d'eau féconde dans les profondeurs de sa terre. Il cherche de lointains torrents inaccessibles et des techniques d'irrigation, sans penser un moment à se faire sourcier, à miser sur le sol qu'il a sous les pieds. Voilà la parabole d'une certaine Église emprisonnée dans ses anciennes et ses nouvelles tuyauteries. Elle ne cesse de réaménager sa plomberie, en mettant trop peu de temps à repérer l'eau vive dans les profondeurs de tout sol humain. Il y a toujours des puits possibles même dans les déserts les plus arides. Mais ils ne se situent pas le plus souvent dans le paysage que nous avons imaginé ou dans l'industrie que nous avons fabriquée ou planifiée. Un peu comme l'intelligence de la nature précède celle de la technologie, l'Esprit devance le témoin. On n'enfermera jamais l'ineffable mystère de ce Quelqu'un dans des stratégies renouvelées de chrétienté pas plus que dans les vieilles outres cléricales du système catholique. *Il est temps que ça éclate pour enfin libérer les forces spirituelles que l'Esprit a peut-être retenues pour ce nouvel âge du monde.* Le monde ecclésiastique de Rome ou d'ailleurs se refuse encore à ouvrir les écluses. L'Esprit empruntera peut-être d'autres voies inattendues. N'en voit-on pas déjà certains signes ? Une forme historique d'Église mourra peut-être de sa belle mort comme certaines vieilles chrétientés têtues et pharisaïques qui avaient cessé de rejoindre la vie... et l'Esprit. Notre espérance reste toujours aussi vive, parce que nous misons sur cette dernière pièce maîtresse de la construction du Royaume... [90] toujours présent à l'histoire réelle des hommes. Mais nous souhaitons quand même une libération radicale de la lettre et de l'esprit tridentins qui persistent à encarcanner le Royaume. Ceux qui redécouvrent le Christ aujourd'hui ne se réidentifieront pas à la vieille synagogue qui les a éloignés de Lui. Faut-il le répéter, la Tradition vivante se transmet plus par ses croyants que par ses véhicules historiques même de droit divin. Cette conviction pourra animer de vraies réformes et éviter *les aliénations actuelles d'une institution incapable d'assumer des situations et des itinéraires qu'elle n'a pas définis. Elle s'obsède et nous obsède sur elle-même, pendant que l'Esprit nous appelle ailleurs, là où les hommes luttent pour retrouver leur dignité et atteindre un surcroît d'humanité qu'ils ne peuvent nommer*

et se donner. L'Église véritable devra devenir le grand carrefour terrestre a# cette rencontre entre le dessein de salut et les projets de libération. Voilà la conversion ecclésiale à envisager. Il serait tout aussi faux de passer d'une Église système à une Église projet. Celui-ci, c'est l'homme à libérer dans le salut de Jésus-Christ.

[91]

**LA SECONDE ÉVANGÉLISATION.
TOME I. LES TÉMOINS.**

Première partie.
Les témoins en liberté

7

TÉMOINS DANS LE QUOTIDIEN

Etiam facta verba dei sunt

[Retour à la table des matières](#)

Le sacrement le plus fondamental dans la Révélation historique, c'est la vie elle-même illuminée par l'Esprit, assumée Jusque dans sa dernière fibre par Jésus-Christ. En lui, le moindre événement peut devenir parabole, symbole de sa présence, lieu de son action, canal de sa grâce, instrument de rencontre, appel ou réponse.

Nous ne parlons pas de sacrement au sens strict du terme. Mais nous voulons bien signifier que Jésus-Christ a aussi une présence réelle dans la vie la plus profonde. Un certain « sacramentalisme » a opéré de graves réductions, peut-être pires que celles du « confessionnalisme ». Les esprits religieux du temps ne reconnaissaient pas ce séculier quelconque qui venait de Nazareth. Un séculier qui témoignait de Dieu surtout à travers les expériences profanes de ses

contemporains : le travail, les rapports sociaux, l'amour humain, la vie publique. Bref, une spiritualité de laïc ! Fait d'autant plus saisissant qu'il prenait place dans un monde sacré qui se définissait en fonction du temple. Les gens d'Église n'arrivent pas à aller au bout de la logique des adorateurs en esprit et en vérité. Et pourtant quelle libération que cette foi qui va à Dieu par toute la vie ! L'évangélisation s'en porterait mieux.

[92]

[93]

Quand la vie devient parabole

[Retour à la table des matières](#)

Nous sommes médiateurs

Mon jeune garçon s'intéresse à l'astronomie. Après le souper, il me montre sa carte du ciel en me disant qu'avec son télescope-miniature il pourrait voir une planète qui n'est visible que durant quelques heures pendant l'année. Mais parce qu'un accident l'a immobilisé à la maison, il me demande d'aller repérer cette planète pour lui, et de lui raconter ce que j'aurai vu. Je sors et tente vainement d'atteindre l'objectif. Il fait un froid de loup. Devant mon échec, mon gars est triste et déçu. Je me réchauffe un peu et je prends mon courage à deux mains pour une deuxième tentative. Au bout d'une heure, je trouve enfin la fameuse planète. Je rentre tout transi, mais heureux. Je vois encore son visage fasciné par le phénomène que je lui décris du mieux que je peux. Voici qu'il me dit timidement : « si on demandait la permission à maman, tu pourrais me soutenir. Avec toi et puis mes béquilles, j'aurai bien la force de traverser la rue ». Ensemble, nous convainquons la mère. Et puis, nous partons à la quête de l'étoile convoitée. La joie est à son comble. Il a vu de ses yeux.

André nous raconte cet événement en ajoutant : « ce soir-là j'ai compris à travers ma paternité la patiente tendresse de Dieu pour nous. Je n'ai rien d'un roi-mage, disait-il avec humour. Mais je suis sûr que mon gars n'oubliera pas l'amour que j'avais manifesté ce soir-là. De mon côté, j'y ai vu le Signe que le Seigneur me faisait à cette occasion. Un Signe qui n'a rien à voir avec les fumisteries de l'astrologie. J'ai compris comment la foi se vivait à travers le réel de l'amour, de la science, de la paternité. J'ai été un témoin, un médiateur presque sans m'en apercevoir, un peu comme les

personnages des paraboles du Seigneur. Si on savait que désormais, c'est notre vie qui devient la parabole de son message, de sa présence.

Devant la maison, il y avait un gros banc de neige. Mes deux petites filles me demandent d'aller « glisser » avec elles sur cette pente à la portée de la main. Parvenue au sommet, la cadette prend peur. Elle hésite à se laisser entraîner sur la surface glacée [94] qui va la projeter au sol. Je tente de la rassurer en lui disant que je suis là, qu'il n'y a pas de danger, que je ne lui demande pas l'impossible. J'étais déçu. Elle ne me faisait pas confiance. Pourtant elle savait que j'étais fort, capable de lui faire éviter toute mauvaise chute. Après un long moment, elle s'abandonne et je la reçois toute heureuse dans mes bras.

Voilà, nous dit André, la parabole de notre vie en face de Dieu. Nous hésitons à lui faire confiance, à nous rendre. La foi nous apparaît parfois un risque impossible, téméraire et même fou. Nous décevons l'Esprit saint par nos hésitations et nos retenues incrédules. Même quand nous fonçons dans la vie, nous ne tardons pas à mettre en doute la pertinence de nos choix, la valeur de nos actions. Nous sommes autrement plus sceptiques quand il s'agit de la Providence. On nous a tellement habitués à nous entourer de toutes sortes d'assurances. Nous avons alors perdu le goût du risque. Et nous transposons nos angoisses, nos soucis, nos incertitudes dans nos relations avec le Seigneur. Notre espérance perd de sa force de certitude. Nous devenons incapables d'abandon, de confiance en face des autres, de Dieu, de nous-mêmes. L'Évangile nous a avertis : il y a bien des façons de résister à l'espérance. Celles-ci ont en commun « le bon sens raisonnable », l'esprit calculateur, la sagesse du monde. Tout ça rend la Providence incroyable. On ne sait plus compter sur la prévenance de Dieu qui ne nous demande rien d'impossible. Évidemment, c'est Lui qui rend notre foi « possible » et non les hommes, la science ou que sais-je encore. En dessous de nos plans et de nos aménagements, il y a un niveau de profondeur, où l'on se rend, où l'on se réserve. C'est la seule alternative. S'épouser, faire un enfant, entreprendre de changer les choses, autant de paraboles où se rencontrent nos risques et ceux de Dieu. Il nous a fait confiance le premier. Il n'a cessé de nous promettre son appui. Mais cette conviction devient certitude quand, à notre tour, nous expérimentons la confiance inconditionnelle que d'autres mettent en nous. je sais bien que la confiance humaine est marquée de tâtonnements et de faiblesses, mais elle conduit à celle de Dieu qui est sûre et décisive depuis la Résurrection de son Fils. Plus je vis cette expérience, plus je découvre que c'est la pierre de touche de l'Évangile des béatitudes. La Providence, c'est le mystère le plus scandaleux pour la conscience moderne. Il n'y a pas de Providence dans le monde technique et scientifique, dans le monde fabriqué par les hommes comme dans la nature dont on connaît de plus en plus les secrets. Moi, je suis un ingénieur. jamais, je ne pense à quelque intervention divine que ce

soit quand je conçois et réalise un plan. Ma science et ma technique se suffisent à elles-mêmes. [95] Mais c'est comme homme, au plan de mes responsabilités, de mes solidarités, de mes objectifs humains, que le Seigneur intervient dans ma vie. je sens que Dieu m'a confié une mission, qu'il y a un horizon spirituel qui dépasse mon action. je sais qu'à cause de mes relations avec Jésus-Christ, mon travail a une dimension d'éternité, que tout ce qu'il y a de bon, de vrai, de beau est assumé par le Royaume, que le cœur humain peut briser la réalité et son vrai sens. La Providence, dans la mesure où elle n'a pas tout conçu et décidé à l'avance, n'est pas dans les choses, mais dans le cœur de l'homme, dans sa liberté et dans sa responsabilité pleines et entières. Dieu fait l'histoire avec nous. Nous sommes coopérateurs ou bousilleurs de plain-pied. Moi, je ne veux pas liquider le mystère, en niant ou en minimisant l'une ou l'autre : liberté ou responsabilité. Mais tout cela n'a aucun sens aussi longtemps que le cœur ne s'est pas rendu à Dieu. Au « fond, fond, fond », *la conversion, c'est un abandon sans condition à Jésus-Christ*. On ne le comprend qu'après l'avoir vécu. Ça se fait progressivement par un retour constant sur les événements et sur l'ensemble de notre expérience de vie. La Providence, c'est une sorte de mosaïque de signes d'où se dégage un canevas de plus en plus visible. Il n'est jamais achevé. Il ne nous fournit pas toutes les clefs d'interprétation. Il nous révèle avec assurance la main invisible de Dieu, mais jamais la figure de ce qu'il nous réserve.

J'ai parfois l'impression que le Seigneur réinvente son Évangile en chacun de nous. Sa Bonne Nouvelle est toujours particulière, comme notre vie. Il nous joue encore le tour des paraboles, des chemins indirects, pour nous atteindre. Il faut une foi attentive pour que notre aventure humaine devienne une parabole inédite du dessein unique de Dieu sur nous. Comme l'Évangile, notre vie est une suite de paraboles. Quand je fais la cuisine au camp, j'ai la sensation que mes compagnons me mangent. Ça doit être ça l'Eucharistie du Seigneur qui se fait pain et nous réunit autour de la table.

Quand je vois les canards domestiqués tenter de rejoindre leurs frères sauvages qui émigrent vers le sud, je vois une autre parabole : celle de ma petite religion domestiquée. Elle ressemble aux canards domestiqués incapables de prendre leur envol malgré cet appel du large, qui remonte de leurs lointaines origines. Ils s'abattent sur le sol comme s'ils avaient reçu une bordée de plombs dans l'aile. Ils ne peuvent plus répondre à cet élan qui, pourtant, les soulève au plus profond d'eux-mêmes. Ils ont été enfermés irrémédiablement dans la basse-cour. C'est un peu comme ça un Évangile domestiqué. On l'a cloué au sol. On l'a fait à sa ressemblance, [96] à sa mesure. On lui a enlevé sa force d'espérance. Quand le Seigneur passe et nous appelle au dépassement, nous sommes incapables de le suivre. Nous préférons nos aises de basse-cour. Et si la libération nous séduit, nous avons trop de plomb dans l'aile pour lui faire prendre de l'altitude.

Moi, je ne suis pas fâché que la religion des jeunes devienne sauvage, la grande espérance risque d'être libérée en eux. Nous, nous avons domestiqué notre vie et notre foi, au point de les rendre imperméables au salut véritable. Les croyants doivent redevenir des canards sauvages pour redécouvrir leurs véritables horizons et la grâce inouïe qui les habite. Le témoignage n'a de force d'entraînement que dans un élan irrésistible d'espérance soulevé par l'Esprit au creux comme au sommet de la vague. je crains une Église qui a peur de jouer à fond la carte d'une liberté créatrice et audacieuse chez les croyants. Ceux-ci ne lui demanderont que de bons repas servis à heure fixe, sans déboursé de leur part.

Témoignages des membres d'une équipe d'A.C.
en milieu professionnel.

À la recherche du discernement spirituel

« Qu'est-ce qui est chrétien ? Qu'est-ce qui ne l'est pas ? Être chrétien, c'est quoi ? On ne sait pas juger selon l'Évangile ». Ces remarques et ces questions sont trop fréquentes pour ne pas nous interroger positivement sur le discernement spirituel, et sur les points de repère d'une mentalité évangélique. Certains témoins des spiritualités traditionnelles ont dégagé des critères universels comme l'amour du prochain, la relation au Seigneur dans la prière, le sens du renoncement. D'autres témoins ont insisté davantage sur une orientation théologique fondamentale, celle de suivre Jésus d'une façon inconditionnelle. La théologie récente a mis l'accent sur l'espérance qui « dynamise » la foi et la charité. Chez les divers témoins de la vie chrétienne actuelle, on sent une tension entre les néo-mystiques et les engagés chrétiens dans les tâches de libération. Pour les premiers, tout doit commencer par une relation de qualité avec le Seigneur dans une communauté ecclésiale. Pour les seconds, la première démarche relève d'un engagement au service du prochain dans la vie réelle. Primat du lien ecclésial ou primat du lien naturel ? De toute façon, [97] les uns et les autres se défendent de ne pas accorder la première place à la conversion au Seigneur. Il s'agit donc des voies d'accès. D'aucuns se demandent si on oppose ici deux exigences complémentaires et essentielles, articulées différemment selon les poussées gratuites de l'Esprit. Dans le contexte

socio-ecclésial actuel, on retrouve ces deux démarches principales. Il serait donc futile de chercher l'unique pédagogie évangélique... dans la riche diversité des cheminements et des témoignages. N'est-ce pas plutôt en ceux-ci comme en ceux-là que certains signes de discernement spirituel manifestent des pôles privilégiés de conversion, des accents spirituels plus accordés aux expériences contemporaines ? Évidemment, on sent un certain tiraillement entre deux extrêmes : la mystique ou l'action radicale. Pourtant l'Évangile relie étroitement la conversion du cœur et la vérité du geste dans l'unique amour de Dieu et du prochain. Ces débats nous semblent cacher souvent des conflits de chapelles, d'écoles, d'idéologies et parfois de clercs en mal de prestige. Ils laissent les chrétiens aussi démunis dans leur vie quotidienne. Il existe certains points de repère plus concrets que nous voulons faire ressortir ici à la lumière de témoignages particulièrement révélateurs.

1. *L'interpellation spontanée et inattendue.* - Au tournant d'une rue, un travailleur en grève rencontre le vicaire de sa paroisse. Il l'apostrophe en ces termes : « On est en grève depuis trois mois. Les lignes de piquetage sont à deux pas du presbytère. Il ne vous est jamais venu à l'idée de venir causer avec les gars. Demandez-vous pas pourquoi vos patentes ne nous intéressent pas ? Vous fuyez nos vrais problèmes. Vous n'êtes pas dans le trafic du vrai monde. Il est temps que vous reveniez dans la parade, parce que vous allez vous retrouver tout seul avec vos bébelles. Pendant qu'on se « désâme », vous faites du catinage à l'Église. Vous ne savez pas quoi faire. Eh ben, venez-vous-en avec nous autres. On va vous en donner de l'ouvrage. Vous n'aurez plus le temps de vous bercer ». L'interpellation a frappé de plein fouet. Ce prêtre y doit son engagement missionnaire en monde ouvrier. Le dur langage de son interlocuteur avait provoqué un sursaut de virilité évangélique. Il s'est rendu compte qu'il avait peur de la vraie vie. Derrière ce signe évident de l'Esprit, il prenait conscience [98] d'un appel décisif de l'Esprit. C'est avec les travailleurs qu'il allait réapprendre sa tâche d'évangéliste.

Parfois l'appel vient d'enfants qui le véhiculent plus ou moins inconsciemment. Telle cette remarque d'un petit garçon à la catéchèse sur le Père : « moi, je n'ai plus de papa, il nous a lâchés ». L'institutrice qui allait sacrifier sa famille à une liaison y vit un signe du Seigneur. Dans des circonstances semblables, un prêtre recevait le même

coup de grâce. Prêt à quitter son sacerdoce, il refusait systématiquement toute tâche pastorale. Un jour, contre son gré, il va confesser les enfants à l'école. En quittant les lieux, un enfant le prend par la manche et lui dit les larmes aux yeux : « Ça va mal chez nous, pourquoi vous venez pas ». Le signe fut décisif.

Il faut remarquer ici que dans tous les cas l'impact de conversion était en quelque sorte lié à un signe moulé à la vie. Nous misons trop sur les signes formels qui deviennent vite « patentés » et peu prophétiques. Les surgissements gratuits de l'Esprit empruntent d'abord ses matériaux à la vie familière avec ses multiples appels possibles. *La Parole ne fait signe qu'en liaison avec des situations vitales*. C'est du moins son cheminement habituel. Une certaine pastorale, même renouvelée, ne l'a pas encore compris.

2. La souplesse du cœur. - L'Esprit suit souvent des lignes courbes avant de frapper directement le cœur. Les esprits rigides sont plus imperméables à la conversion et au témoignage. Il y a un peu de cela dans le plaidoyer du prophète qui demande au Seigneur un « cœur de chair ». Il faut la plasticité du levain, la mobilité de la sève, la vigilance du veilleur, l'attention de l'amant. Péguy nous le fait comprendre à partir du travail de la grâce. Celle-ci passe à droite quand elle est bloquée à gauche, elle passe au-dessus ou en dessous ; si elle ne trouve pas de fissure, elle sue à travers. Nous sommes de mauvais collaborateurs ou des témoins revêches, si nous n'acceptons pas la pédagogie souple et patiente de l'Esprit. Nous voulons toutes les assurances de notre côté et l'efficacité à tout prix.

[99]

Ce n'est pas la raideur spirituelle qui prépare aux durs coups. Sur les côtes, les hommes construisent leur maison en bois plutôt qu'en brique ou en béton. En effet, sous la poussée des vents violents, le bois plie, craque mais ne cède pas, alors que l'effondrement des structures rigides provoque des hécatombes. Symbole de ces esprits bétonnés dont l'aveuglement rivalise avec la rigidité. Ils sont incapables d'accueillir, de sortir d'eux-mêmes, de comprendre. On doit s'enfermer en eux pour les rejoindre. Au fond, ils annexent l'Esprit à leur compte au point de Le rendre méconnaissable. L'Esprit ne résiste pas à ces caricatures des monstres sacrés de l'orthodoxie. Il les fuit pour souffler

ailleurs, d'une façon gratuite, inattendue et souvent peu orthodoxe. Il préfère le bois vert, la nature sauvage. Pensons à la vocation déconcertante des prophètes. Jésus lui-même n'avait pratiquement aucune marque officielle d'identification. Sa vérité ne venait pas de l'orthodoxie officielle. Elle passait le plus souvent par une rupture provocante en face des interprétations religieuses reçues. À sa suite, les croyants doivent défendre, comme lui, pouce par pouce, des espaces de liberté pour la gratuité de l'Esprit. Si cette bataille est difficile entre les murs du temple, les chemins de la vie restent totalement ouverts. C'est souvent là que commencent les libérations spirituelles qui transforment les institutions.

3. Le respect des libertés. - Jésus a voulu être un « je » autonome, libre et responsable en face du Père. Son acceptation de la volonté divine n'était pas le prolongement obligé d'un être humain incomplet. Rien ici d'une dépendance par nécessité. Jésus a restauré la liberté entre l'homme et Dieu. Il serait donc faux de valoriser l'action de l'Esprit en minimisant la liberté responsable du croyant lui-même. Un exemple peut nous aider à voir clair. Lorsque les transatlantiques arrivaient sur le fleuve St-Laurent, on exigeait jadis que le pilote étranger cède sa place à un pilote autochtone qui connaissait vraiment les écueils et les récifs le long de la voie d'eau. Mais le capitaine à bord restait toujours maître des décisions. Ainsi, nous restons premiers responsables de nos choix et de nos orientations profondes. Mais le pilotage de notre aventure spirituelle doit s'accomplir sous la [100] mouvance éclairée de l'Esprit. Celui-ci peut nous apporter force et lumière. Cependant, il ne saurait servir d'alibi à nos insuffisances. Trop de spiritualités de chrétienté ont fait bon marché de la libre détermination des croyants. Ces procès ne sont pas à refaire. Le défi demeure quand même, et sous des formes plus subtiles. Certains hommes d'Église font peser sur l'exercice de la liberté chez les croyants un soupçon de subjectivisme et d'insubordination. C'est vraiment un reproche trop facile. Dans quelle mesure la pastorale tridentine a favorisé une éducation au discernement spirituel chez les chrétiens eux-mêmes ? Je n'ai jamais lu dans les textes du magistère comme dans les livres de théologie morale, cette invitation pressante de Jésus : « Mais *pourquoi ne jugez vous pas par vous-mêmes de ce qui est juste ?* » L'Église tridentine ramasse aujourd'hui ce qu'elle a semé : l'infantilisme ou bien

le rejet pur et simple. Il y a ceux qui acceptent rigidement et il y a ceux qui rejettent au nom de critères purement profanes. Entre ces deux extrêmes, on trouve bien peu de chrétiens équipés pour un discernement spirituel juste et autonome. Qui sait si la passivité de tant de fidèles ne s'enracine pas d'abord dans un style d'Église qui n'a jamais encouragé une attitude responsable et libre dans l'évaluation évangélique de sa propre vie. Il ne reste alors que l'alternative précitée. Quand on regarde les choses de plus près, on découvre qu'en deçà du respect de la liberté, il y a soit la peur, soit le courage de la liberté. On ne nous a jamais dit que la liberté elle-même est autant un critère de discernement spirituel qu'un fruit de l'Esprit. On n'a pas tellement dénoncé les attitudes de passivité et de servilité chez certains obéissants qu'on affublait des auréoles de la vertu. Aujourd'hui, l'Église paie une terrible note, quand elle se fait reprocher de renvoyer les chrétiens à leur propre conscience. Plusieurs sont scandalisés de voir affirmer tout d'un coup une liberté qui pourtant est un des signes des plus importants du salut. À un point tel qu'ils concevront le témoignage uniquement en termes d'une obéissance aveugle. Il ne leur vient même pas à l'esprit qu'ils ont peut-être quelque chose de personnel à dire, que l'Esprit a fait germer en eux une semence inédite. Le témoignage n'est pas la répétition ritualiste du texte sacré ou la diffusion des encycliques, encore moins une leçon servie d'une façon autoritaire à des pécheurs [101] rebelles. On témoigne du message par les chemins de son cœur, de son expérience, de sa situation particulière. Voilà ce que la méfiance de la liberté du croyant compromet gravement. Il y a bien des formes de pharisaïsme. Celle qui aliène le jugement libre et le discernement personnel est la pire de toutes, parce qu'elle étouffe à sa racine l'autodétermination nécessaire à la conversion, au témoignage et à la participation ecclésiale.

4. La correction fraternelle. - C'est peut-être le moyen le plus négligé pour une pratique soutenue du discernement spirituel dans la « quotidienneté ». Après tout, le magistère, la théologie, les grands critères généraux restent assez loin de ces déterminations qui tranchent dans le vif des attitudes et des comportements concrets. On peut se faire tellement d'illusions sur soi, même avec de nobles principes chrétiens. Les meilleurs témoins de notre vie sont nos proches. Rien ne peut remplacer ce dialogue fraternel où l'on accepte de mettre les

cartes sur la table et révéler son cœur a même des événements partagés, des tensions communes, des situations vérifiables. On ment difficilement avec des proches. Leurs remarques sont peut-être le test de vérité le plus concret de nos véritables façons d'être et de vivre. L'Évangile n'insiste pas vainement sur ce point. Il en fait une condition d'authentification de notre vie spirituelle et de notre relation à Dieu. La qualité du témoignage doit passer par le creuset de la révision de vie interpersonnelle et communautaire. À la fine pointe de cette démarche, il y aura toujours comme signe d'authenticité le courage d'une correction fraternelle lucide à la lumière d'une lecture commune et partagée de l'Évangile. Ce qui ne préjuge pas d'une intériorité attentive aux inspirations intérieures de l'Esprit.

[102]

[103]

**LA SECONDE ÉVANGÉLISATION.
TOME I. LES TÉMOINS.**

Première partie.
Les témoins en liberté

8

**TÉMOINS DANS
L'INTÉRIORITÉ**

[Retour à la table des matières](#)

*Le Christ au fond des choses
Le Christ au bout de soi
Le Christ au tréfonds du cœur*

*Le Christ source de vie
Le Christ rocher qui sauve
Le Christ pierre angulaire*

*Je te conduirai au désert
Enferme-toi dans ta chambre
Je te donnerai un cœur nouveau*

Les néo-mystiques tentent de combler le vide intérieur ressenti vivement par la conscience occidentale moderne. Ils protestent contre une religion ou la foi n'est plus intériorisée, contre un monde qui a jeté sur l'âme les acides les plus corrosifs. Positivement, ils renouent avec une tradition spirituelle d'une importance capitale, celle qui a porté tous les contemplatifs de l'expérience judéo-chrétienne. Leurs repères principaux sont l'Esprit, le cœur, le désert, la prière, la vie intérieure. Il faut rencontrer le Christ pour lui-même et trouver en Lui, à la manière de Paul, sa première et sa dernière raison d'être. Il n'y a qu'un absolu, c'est Lui". Voilà l'aune essentielle pour juger de tout et mettre les choses à leur juste place. Interrogeons ces témoins.

[105]

Parle-nous de ton Jésus... les néo-mystiques

[Retour à la table des matières](#)

Au sortir d'un « seminar » en sciences sociales, quelques étudiants m'entraînent au café-campus et me posent un tas de questions sur mon expérience spirituelle : « Parle-nous de ton Jésus ». Cette interpellation d'une étudiante est directe et insistante. « Comment tu vis ça ? ». La question n'a rien d'une nouvelle mode intellectuelle, je ne sens aucun mouvement « hystérique » (comme on se plaît à qualifier le renouveau mystique actuel). Il y a même ici la saveur biblique du psautisme : « Je cherche ton visage, Seigneur ». Ils auraient été déçus s'ils avaient reçu uniquement des réponses théologiques. Et puis, ils sont méfiants devant toute forme apologétique qui sent l'idéologie, l'aut0justification ou même la mission. L'interrogation dépasse la recherche d'un autre style de vie. Elle a une dimension théologique évidente. Il s'agit bien de Quelqu'un qui est plus que la « plénitude de notre vie », Quelqu'un qui nous amène à des horizons inconnus, mais dans lesquels nous reconnaissons des connivences spirituelles.

Au bureau de la faculté de théologie, un étudiant de sciences politiques se présente pour s'inscrire à des cours. On lui présente le programme des sciences de la religion. Impatienté, il insiste pour « faire de la vraie théologie ». C'est le christianisme vu et vécu de l'intérieur, qui l'intéresse. Il veut retrouver ce qu'il a perdu... ses racines spirituelles propres. Certains y verront une régression vers les nostalgies de son enfance mystique. Pourtant, la démarche semble réfléchie et mûrement décidée. Elle a valeur indéniable d'un signe des temps. Surtout au moment où se glisse dans certaines facultés de théologie la tentation de « liquider le confessionnalisme de l'étude du christianisme ». Voici qu'on demande de comprendre une expérience religieuse à l'in-

térieur d'une « confession », d'une foi reconnue sans déguisement, sans [106] fausse représentation. Au fond, c'est sur la foi judéo-chrétienne et non sur une religion particulière qu'on veut réfléchir.

Deux petits événements sans grande portée, dira-t-on. Il faut les resituer dans le formidable renouveau charismatique des derniers temps. Des milliers de groupes, un peu partout dans le monde, dans toutes les Églises chrétiennes, retrouvent la ferveur de ces recommencements communautaires qui ont jalonné la tradition judéo-chrétienne.

*Il se fera, dans les derniers jours, dit le Seigneur,
Que je répandrai de mon Esprit sur toute chair,
Alors leurs fils et leurs filles prophétiseront
Les jeunes gens auront des visions...*

(Ac. 2, 17-31).

Un vent de pentecôte ? Une vague sans lendemain ? Une simple catharsis pour des esprits tourmentés et désaxés ? Une religiosité sauvage sans foi ? Une autre forme de protestation sociale ? Ou encore un néo-millénarisme aux abords du troisième millénaire ? Autant de questions déjà « interprétatives ». Ces mouvements semblent tellement chargés d'ambiguïtés. Les nouveaux « *revivals* » des *Jesus people* sont vite classés dans les catégories de la psychologie pathologique. Jésus sur la scène viendrait à la rescousse d'un « *show business* » essoufflé. Quand on ne sait plus quoi imaginer, on retourne aux vieux mythes. De l'astrologie à *Jesus Superstar*, il y a une continuité culturelle qui exprime l'envers d'une conscience contemporaine en mal d'identité. Une conscience qui retourne aux lointaines origines pour retrouver l'inédit de sa naissance et de sa personnalité. Que peut bien être ce Jésus à toutes les sauces... réactionnaires ou révolutionnaires ? Jésus hippie, guerillero, idole et que sais-je encore ?

Pourtant, n'y a-t-il pas une quête honnête du vrai visage du Christ dans la plupart des expériences néo-mystiques, mises à part certaines expressions folles du psychédélisme ou de l'occultisme ? Qui niera la qualité évangélique d'un Littleton ou d'un Taylor ? Des expressions

comme : « *I want to feel you, I want to [107] touch you* » ont une résonance biblique qu'un sec rationalisme religieux avait contenue trop longtemps chez les occidentaux chrétiens. Avant de nous enterrer sous les correctifs d'une orthodoxie omnisciente, ne devons-nous pas découvrir la sève spirituelle de cette jeune frondaison ? Pensons à ces multiples bourgeonnements : Taizé et Boquem, les cursillos, les maisons de la prière, les camps de spiritualité, les *gospel night*, les rallyes, les communes évangéliques, les communautés de base, etc. Toutes ces expériences ont en commun un élan mystique très biblique, une quête de Jésus-Christ et de son salut, un témoignage évangélique exigeant, une libération de la parole, de la fête et du sacrement, une fraternité joyeuse, une intelligence plus profonde de la foi et de la vie et souvent une recherche d'engagement chrétien dans les vrais défis du monde. De telles manifestations existent dans nos propres milieux. Leur caractère discret et leur atomisation en masquent l'ampleur, comme ce fut le cas de bien des mouvements historiques profonds et décisifs. Il n'y a pas ici de populisme spirituel et de grande mobilisation sans lendemain, il s'agit de rencontres soutenues, de fréquentations assidues. À ce compte-là, il ne faudrait pas identifier superficiellement ces expériences charismatiques aux flambées éphémères des *shows* de B. Graham. Soit dit sans mépris, de ces explosions mystiques déconcertantes où il pourrait bien y avoir un souffle authentique de l'Esprit. Ce sont les fruits réels qui nous permettront de juger la qualité de l'une ou l'autre entreprise charismatique.

Nous avons parlé de sève spirituelle commune. Pour nous, elle appartient à une sorte de « mélange détonateur » des dons mystiques et des dons charismatiques de l'Esprit. La théologie classique les a distingués les uns des autres d'une façon un peu trop rigide et simpliste. Il ne faut pas perdre de vue le même Esprit, manifesté « dans la multitude et la richesse de ses dons spirituels » (I Co, 12 ; Rm, 12 ; 1 Tm, 4 ; 1 Th, 5). K. Rahner, à la suite du bibliste P. Grelot, relie étroitement la vitalité de l'Église aux charismatiques libres qui lui donnent élan et profondeur ; ce qui ne minimise en rien les fonctions hiérarchiques d'authentification. On a tellement voulu assurer les conditions d'un tir juste qu'on en a perdu le goût et l'élan. Voici qu'un [108] renouveau spirituel vient faire éclater canons et outres pour se répandre comme un feu aussi irrésistible qu'insaisissable. L'Esprit veut-il rappeler concrètement à l'Église que ses dons sont diffusés chez « des croyants

de tous âges et de tous rangs » ? Pourtant Vatican II avait mis une insistance prophétique sur cette éventualité. Plus de cinquante passages dans les textes conciliaires évoquent cette poussée gratuite et unifiée de l'Esprit. Les charismes divers font entrevoir un bien commun qui déborde les définitions officielles, les balises toutes faites et même l'action de l'institution dans ses coordonnées hiérarchiques et sacramentelles. Les néo-mystiques nous forcent à ne pas réduire le Mystère et à miser davantage sur les lumières et les forces de l'Esprit. C'est lui d'abord et avant tout qui « dynamise » et unifie. Ses cohérences ne sont pas les nôtres, ses chemins nous déconcerteront toujours. Voyons plus attentivement les signes des temps que ce néo-mysticisme projette.

Témoignage d'intériorité. - Nous avons été peu conscients de la dérive des derniers temps. Le christianisme récent manquait de profondeur spirituelle. Il valorisait trop souvent l'action et l'engagement au détriment de la qualité de l'expérience spirituelle. Il ne s'agit pas seulement d'un besoin de cohésion interne de la communauté. Même à ce niveau-là, on se préoccupait trop exclusivement des nouveaux moules à créer et des adaptations sociales et culturelles à assurer. Il manquait à bien des expériences apostoliques une instance intérieure de conversion sans cesse reprise. Le ressourcement en vue de la mission extérieure ne rendait pas justice à une relation théologique qui vaut par elle-même. Le « cœur » au sens biblique risquait de perdre sa place centrale. Le témoignage comme la pastorale n'avaient pas de fortes racines. Trop de chrétiens, parmi les meilleurs, vivaient sur l'acquis spirituel. Ils ne savaient plus prier, ils ne fréquentaient plus l'Écriture, ils s'accommodaient d'une vie intérieure anémique. La foi n'avait pas son compte d'intelligence. Elle devenait une vague conviction sans discours, sans mains, sans risques. D'où cette difficulté de témoigner des raisons de son espérance. On n'avait pas grand-chose à dire et on résistait mal aux séductions de l'athéisme ou de la sécularisation.

[109]

Témoignage de l'essentiel. - Les néo-mystiques nous recentrent sur Jésus-Christ et son Esprit. Leur expérience « communienne » et ecclésiale se veut le prolongement de ce rattachement commun à un

même Esprit qui agit à l'intérieur de chacun. Il y a ici une réaction vitale devant le passage inconscient d'un « sacramentalisme » chosifiant à un activisme qui réifiait tout autant l'expérience chrétienne dans des choses à faire. Cette critique n'est pas étrangère à la révolution culturelle qui dépasse les luttes de niveau de vie pour remettre en cause les styles, les contenus et les objectifs de la vie contemporaine. On transformera vainement les structures sociales si on ne se préoccupe pas de faire naître un homme nouveau. Or, en régime chrétien, cet homme nouveau des promesses commande une conversion profonde des croyants eux-mêmes. Voilà la réforme essentielle qui précède, accompagne et dépasse toutes les rénovations pastorales et les entreprises apostoliques. Autrement, les initiatives servent davantage à rassurer les permanents ou à redorer le blason de l'institution, sans compter les dangers d'une fausse « idéologisation » politique du christianisme. À quoi bon rejoindre les rangs d'une lutte profane comme chrétien, si l'on n'a rien de particulier à apporter. Non pas que ces engagements ne soient pas nécessaires et valables par eux-mêmes. Mais si la dimension chrétienne fait uniquement nombre, autant fermer boutique et se rallier indistinctement à nos frères incroyants et aux objectifs communs de libération politique, économique et culturelle. Le témoignage chrétien au creux de la vie profane ne saurait être signifié sans une foi personnelle et ecclésiale, intériorisée et explicitée, vécue et célébrée, révisée et ressourcée, partagée et confessée.

Témoignage du « déjà commencé. » - Le Royaume est au milieu de nous et déjà une partie du monde a accédé au salut. Les croyants vivent de l'Esprit du Christ tout autant que de son corps et de son sang. Ils adoptent des mœurs de fils de Dieu selon l'Évangile. Ils peuvent anticiper la réalisation des promesses divines. Mais tout cela ne s'accomplit pas sans une vie chrétienne intense et vigilante. Notre Espérance porte le germe de ce que nous vivrons en plénitude. Nous devons donc commencer à vivre ce qui nous a été promis et ce que nous voulons apporter au [110] monde. Notons qu'il y a ici une certaine correspondance spirituelle avec une révolution culturelle qui refuse de reporter à plus tard la qualité de vie qu'elle promet. Ainsi cherche-t-on à anticiper l'homme nouveau, à porter déjà des fruits visibles et des témoignages d'entraînement. L'action, l'idéologie, l'utopie prospectives ne suffisent pas. C'est dès maintenant que l'homme doit inscrire

ses aspirations dans sa vie. Il y a un peu de cela chez les néo-mystiques qui témoignent du don de Dieu et de l'Esprit à l'œuvre dans le monde. Ils rappellent que l'être chrétien fonde l'action chrétienne. On sent d'ailleurs que leur dynamique spirituelle sort de leur vie, de leur existence chrétienne. Ce serait donc une erreur de voir dans le renouveau charismatique actuel une recherche exacerbée de raisons de vivre, un simple supplément d'âme pour une société matérialiste aliénée humainement. Sans doute y a-t-il parfois des expressions religieuses contestables qui tiennent de la fuite ou du refuge faciles. Le pire côtoie le meilleur dans les moments de profonde transition. Aussi faut-il un rigoureux discernement spirituel pour distinguer la foi authentique d'une religiosité infantile ou aliénante. Mais prenons garde d'arracher le bon grain en voulant précipitamment enlever l'ivraie. L'avertissement évangélique est clair : le Seigneur se réserve cette tâche. Nul, les disciples tout autant que les pharisiens, ne saurait le faire, même au nom de l'orthodoxie la plus chimiquement pure. À de tels niveaux de profondeur, on ne réduit pas l'expérience chrétienne au dogme ou à l'hérésie, à la théologie ou au droit canonique.

Un nouveau type d'évangélisme parmi nous

Parmi les événements sans précédent de l'Église québécoise, il convient de compter la multiplication des groupes de jeunes connus du public sous le nom très vague de « Jesus people », bien que ceux dont je veux parler répudient cette identification.

Vus du dehors, on peut sommairement décrire ceux-ci de la façon suivante. Ils ont une vingtaine d'années ; la plupart sont des garçons ; presque tous ont quitté l'école après secondaire V ou Collège 1. Très peu d'entre eux exercent un métier et, pour vivre, ils comptent d'abord sur la charité d'autrui. Ils se regroupent dans des communes pauvres de dix à trente où règne parfois une discipline énergique dans un climat toujours très paisible. De [111] toutes les priorités, la prière surtout à la Vierge et la prédication sont d'emblée les plus importantes. Antérieurement à leur conversion, ils avaient fait un large usage de la drogue et connu toutes sortes d'expériences sexuelles de sorte qu'à, les entendre parler les seuls péchés qu'ils n'ont point faits sont ceux qui leur ont échappé par mégarde ; aujourd'hui,

ils s'abstiennent scrupuleusement de la drogue comme de toute activité sexuelle non maritale. Ils vouent le plus grand attachement à l'Église pré-conciliaire et redoutent les pièges des raisonnements. Dans l'ensemble, ils paraissent équilibrés, humbles, sincères et patients ; ils sont doux et hospitaliers. Les relations avec leur famille sont réduites, mais c'est souvent à cause de l'incompréhension des leurs.

Plusieurs parents s'inquiètent de voir ces étonnants missionnaires parler à leurs enfants dans les écoles et les accueillir dans leur commune. L'apparence vestimentaire, le style de vie, l'accent, la radicalité les rendent suspects aux yeux de personnes qui s'attendent maintenant à autre chose de la part des jeunes. Ce qui au premier abord frappe le plus - chose impensable il y a dix ans - ce n'est pas qu'en somme ils disent et aiment des choses nouvelles mais bien au contraire des choses fort anciennes auxquelles la majorité d'entre nous ne pensait plus. Retrouver ces images lointaines chez des jeunes en chair et en os, c'est presque hallucinant.

Par contre, beaucoup d'adultes ne cachent pas leur satisfaction d'un retour aux valeurs anciennes qu'un changement superficiel, disent-ils, était en train de rendre ridicules de sorte qu'ils trouveront bien à répondre aux sceptiques ; François d'Assise a lui aussi stupéfait ses contemporains. Ce rapprochement n'est pas du reste fortuit puisque ces chrétiens n'ont pas tardé à se mettre sous le patronage de ce pittoresque saint.

Des signes nombreux d'authenticité

Pour comprendre ce phénomène religieux inhabituel, j'ai rencontré plusieurs de ces jeunes en différentes circonstances ; j'ai beaucoup parlé avec eux pendant des heures, je leur ai posé les questions les plus diverses j'ai vu l'émission 5 D, consacrée à deux de leurs groupes, et j'ai causé avec les responsables de l'émission ; enfin j'ai discuté avec des personnes qui les voyaient souvent. Ma connaissance de ces mouvements reste malgré tout si embryonnaire que j'ai beaucoup hésité à écrire cet article d'autant plus que les groupes sont loin d'être identiques. Je prie donc le lecteur de ne pas se former une opinion définitive à partir de mes réflexions ; [112] seul le temps permettra de porter un jugement convenable. Pour l'heure, mes observations sont provisoires et partielles.

La radicalité de ces jeunes dépasse incomparablement celle de la plupart de nos « drop-outs » dont plusieurs pour l'ordinaire se distinguent de l'homme moyen par leur seule manière originale de consommer. Ils ont fait un choix exigeant et l'assument avec une cohérence tout à fait remarquable. J'ai rarement vu des hommes de cet âge organiser l'ensemble de leur vie avec une telle maturité autour d'objectifs précis et élevés. En les voyant, on pense à quelque chose de fort : Dieu, les moines, des forces

cosmiques, un puissant inconscient, le diable et quoi encore, mais non pas à des modes ou des vibrations superficielles. Dans un monde de grandes confusions, la netteté de leurs convictions tranche d'une manière saisissante : nous avons perdu l'habitude de trouver tant de consistance.

Il ne fait aucun doute que leurs symboles concrets, vécus dans l'amour, exercent une force d'attraction sur quantité de jeunes qui ne trouvent pas dans l'aggiornamento de l'Église sécurité, modèles, idéaux. Guidés par un sens aigu des aspirations des jeunes, les créateurs de ces mouvements apportent une réponse qu'aucun spécialiste de la question n'aurait pu trouver. Ils ont su greffer de manière étonnante sur le fond de l'amour, la grande valeur chrétienne de tous les temps, les symboles catholiques les plus traditionnels : croix, chapelet, image populaire, dans le cadre d'une organisation efficace, souple, appropriée aux éternels goûts des jeunes et qui est la vie en communauté.

À leurs yeux, rien de cela pourtant n'explique leur succès qui doit être cherché d'après eux dans la grâce, et exclusivement là. Selon leur propre aveu, ils ne sont que des pantins dans la main du Seigneur de qui découle tout bien.

L'humilité chez plusieurs est à coup sûr de Dieu, ce qui est un signe certain de l'authenticité de leur conversion. Rien n'égale la conscience vive des limites de l'homme devant la grandeur du Seigneur pour apprendre d'où vient le salut.

Mais des cas individuels ne rendent pas sûrs pour autant ces mouvements extraordinaires, et à moins de corriger plusieurs tendances, il n'y aurait pas lieu de se réjouir de leur avènement dans l'Église. je reviendrai toutefois avec plaisir sur mes réticences dès qu'on aura ébranlé mes appréhensions sur les difficultés suivantes.

[113]

Jean XXIII : pas connu

Bien entendu, sans le combattre ouvertement, ces chrétiens n'acceptent pas l'enseignement du Concile sur le monde, l'école, la recherche, l'art, la science. je comprends mal alors comment ils concilient la fidélité à l'Église et le mépris des progrès accomplis par le génie de l'homme, en ne se faisant pas faute, notamment, d'abandonner l'école et le travail. Saint Paul ne dit-il pas expressément que :

Tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de juste, de pur, d'aimable, d'honorable, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans la vertu et la louange humaines, voilà ce qui doit vous préoccuper ? (Ph. 4, 8)

À les entendre, on pense spontanément au Syllabus de Pie IX : quelle étrange parenthèse d'un siècle de la vie de l'Église ! J'ai demandé par exemple, à un groupe de quinze jeunes de Montréal qui allaient à la messe tous les jours s'ils avaient entendu parler de Jean XXIII et du Concile. Ils m'ont répondu que non ; c'est à peine vraisemblable. Dans la bibliothèque d'environ mille ouvrages d'un des responsables, il n'y a pas un seul livre, je crois, qui est postérieur à 1940. Après avoir quitté l'Église il y a cinq à dix ans, on la revit donc très exactement telle qu'on l'a connue dans la petite enfance.

Je ne m'explique guère comment l'Esprit parle à la fois à l'Église vivante et à ces groupements de jeunes.

À partir de cette tendance générale, on n'a pas de mal à imaginer toutes les autres. Par l'obéissance inconditionnelle à leurs supérieurs auxquels certains se lient par un vœu et l'empressement à répéter mot à mot l'intelligence qu'ont ces derniers de l'Évangile et des signes des temps, ces hommes renoncent à chercher par eux-mêmes quelle est la volonté de Dieu. Personne pourtant n'est dispensé d'apprendre à lire les appels venus d'En-Haut et de se demander quels temps et quelles circonstances l'Esprit du Christ a en vue quand il révèle le dessein général du salut (I Pi, 10- 11). La recherche est aussi naturelle à un croyant que l'oraison et la liturgie. L'obéissance aveugle doit être tout à fait exceptionnelle car on ne fait pas son salut par une démission de l'intelligence, qui contredirait le sens profond de la foi.

À cause de la méfiance extrême du raisonnement qu'ils identifient souvent à l'action de Satan, ils renoncent également à tout autre type de recherche au profit d'une loi simpliste. Cette tendance m'effraie, bien que je reconnaisse tout le mal que nous a [114] fait la théologie philosophique du passé. L'explication de la Révélation n'est-elle pas l'une des premières tâches de tout homme ?

Je me demande comment leur attitude et leur comportement peuvent éviter à leurs supérieurs très jeunes et fort peu éprouvés du point de vue de l'Esprit les pires tentations d'orgueil. Attendre absolument tout d'eux, l'ordre d'aller prêcher, la permission de sortir de la commune, le commentaire de l'Évangile, n'est-ce pas les mettre en état de péché ? je connais l'un des leaders qui résiste si mal à sa séduction qu'il n'accepte plus aucun conseil parce que, m'a-t-il dit, prendre un conseil supposerait qu'il lui manquerait quelque chose. Je n'apprécie guère, entre autres, qu'il se soit loué d'avoir plus appris à un moine théologien que toutes les lectures que ce dernier

avait faites pendant trente ans. Quand à dix-neuf ans on sait tout, après une année de conversion, on a grand besoin de lire quelques bons textes sur l'humilité.

Problèmes de pédagogie spirituelle

L'intensité de la vie spirituelle risque d'épuiser les commençants, à moins qu'ils n'aient les services d'un consultant très fort, ce qui fait presque toujours défaut. Une maison de jeunes convertis - ils en sont tous - est forcément un environnement qui exige à chaque instant le meilleur de chacun. Comment après quelques mois n'en être pas ébranlés, d'autant plus qu'on n'a pas un travail professionnel dont le réalisme équilibrerait les séductions d'une vie mystique ?

L'importance des pratiques, une certaine ostentation des gestes pieux, l'abondance des chapelets, des croix, des images, les récits de faits extraordinaires ne vont-ils pas dégénérer chez quelques-uns en une hypocrisie religieuse ? Jeune, il est normal de ne pas regarder de très près à la modération, mais si ce travers se continuait, je doute que les torts soient négligeables.

Avant de distribuer les fleurs de son jardin, il faut s'assurer qu'il en pousse. Ce conseil plein de sens de Thérèse d'Avila devrait être médité par chacun d'eux avant d'aller prêcher, ce qui leur ferait faire un détour par le silence et l'oraison de plusieurs mois, voire de quelques années.

L'aisance avec laquelle on fait partie de la commune alors qu'hier encore on en était fort éloigné, soulève des questions sur les motifs véritables de la conversion. Certains n'ont-ils pas simplement changé de drogue ? Le récit des circonstances qui ont entouré l'évolution spirituelle n'est pas lui non plus de nature à [115] rassurer. Plusieurs parlent de songes, de visions, de paroles intérieures. je ne nie pas que ces choses peuvent venir de Dieu mais comme telles, elles sèment plus de doute qu'elles n'en dissipent. La discrétion me convaincrat davantage.

Le vin nouveau...

On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres sinon les outres éclatent et le vin se perd. C'est au fond sur cela que portent mes inquiétudes.

Mais si les responsables, loin de fermer le mouvement, l'ouvraient au monde, en priant chaque membre d'avoir une tâche à l'extérieur du groupe, rémunérée ou non, ils amorceraient déjà une correction importante. C'est

par ce biais qu'ils garantiraient l'un des équilibres vitaux des communautés qui autrement tombent dans l'illuminisme, l'un des deux ou trois dangers les plus graves des années à venir.

Je recommanderais aux membres d'élire leurs supérieurs pour un très court mandat non-renouvelable, par exemple une année, et de ne pas craindre de soumettre à la discussion toutes les décisions importantes. On éviterait ainsi de placer l'un des leurs en danger de devenir orgueilleux, ce qui paralyserait tout à fait l'esprit du Christ dans la commune.

Enfin, je souhaiterais que tous prêtent une oreille attentive à chaque commentaire des chrétiens : ils ont beaucoup à apprendre, même de la part d'un enfant.

En retour, ils sont en droit de compter sur la plus cordiale compréhension de tous, notamment des chrétiens qui dans les communautés de base créent de nouveaux modèles d'Église. Les voies du Seigneur seront de plus en plus diverses : c'est l'une des principales grâces de notre temps.

S'opposer d'une manière complaisante à des communautés traditionnelles, paroissiales ou autres, n'est pas un signe d'humilité. C'est au contraire un exercice déroutant et dangereux. Un chrétien authentique est-il à gauche ou à droite ? N'est-il pas plutôt au pied de la Croix ?

Gérard Marier,

le Devoir, 28 juillet 1972.

[117]

**LA SECONDE ÉVANGÉLISATION.
TOME I. LES TÉMOINS.**

Première partie.
Les témoins en liberté

9

**TÉMOINS DANS
LE SACREMENT**

[Retour à la table des matières](#)

On parle facilement de crise aujourd'hui. Celle qui touche les sacrements est peut-être plus radicale que les autres remises en cause de l'institution. Des jeunes chrétiens viennent bouleverser de vieilles sécurités rituelles. Les agents pastoraux se rebiffent.

L'homme de la nouvelle culture se perçoit davantage comme créateur de signes, agent de signification. Il se veut libre devant les modèles. Il n'aime pas plus les images reçues que les conventions qui les portent. Il veut récupérer sa liberté et sa responsabilité dans son aventure spirituelle. Il ne rejette ni la règle ni le rite, ni l'institution, mais il veut les orienter, les remodeler en fonction des « vrais vécus » et de leurs orientations authentiques.

Faut-il se scandaliser d'une telle tendance ? En régime chrétien, le témoin doit créer des signes. Le Christ a dégagé cette liberté en refu-

sant ces signes tout faits que les pharisiens lui opposaient Pour refuser son message. jésus n'a pas craint de relativiser même le sabbat pour laisser l'homme libre dans son jugement, dans sa responsabilité, dans l'expression de sa foi et de sa charité.

Aurions-nous oublié le caractère factitif de l'expression signifier (faire des signes) ? Notre rituel romain serait moins rigide et nos réformes liturgiques plus pertinentes si nous retrouvions la dynamique évangélique qui . a façonné les premières formes sacramentelles. L'Église originelle a su mettre à profit la liberté néo-testamentaire pour assumer, corriger, réorienter les symboliques de l'héritage et celles des milieux contemporains... et pour en façonner de nouvelles.

[118]

Certains témoins cherchent des soutiens symboliques plus signifiants et plus engageants pour redonner aux sacrements fondamentaux tout leur impact de révélation, de convocation, d'interpellation, de conversion. Et surtout, ils demandent une plus grande attention aux « vécus réels », aux nouveaux styles d'existence chrétienne

[119]

Du témoignage d'amitié au sacrement de l'Amour

[Retour à la table des matières](#)

J'ai vu grandir votre amour. Il est tendre comme le vert du printemps. Il a poussé dru, impatientement. Nous sommes habitués aux longs hivers, n'est-ce pas ? Mais au creux de l'attente nous savons la force sauvage qui nous habite. Elle fait éclater l'essentiel : un amour, tel un trait de feu.

Clerc célibataire, je porte un vieil atavisme qui me balance aux extrêmes de l'idéalisation et de la méfiance sur l'arbre de la vie. Vous m'avez ramené aux racines. J'ai trouvé dans votre amitié une belle sève de tendresse... si simple, si limpide. Je voudrais, au seuil de ce mariage, vous rencontrer encore plus profondément pour percer votre secret et vous révéler le mien.

Vous êtes, comme on dit, de la nouvelle culture. Vous réinventez l'amour... et peut-être le mariage avec des yeux neufs. Vous récupérez la bénédiction que nous, les clercs, nous avions monopolisée. Et nous voilà réduits au rôle de témoin officiel au milieu des autres témoins. Vous rapatriez le mariage de la mairie et celui de la sacristie, vous en faites votre sacrement d'amour. Vous mettez la légalité, la légitimité à leur place... la dernière. Et ce faisant, vous nous restituez ce beau rôle de témoin. En prenant la barre, vous nous libérez, vous nous associez de l'intérieur. Nous sommes là avec vous. C'est votre projet d'amour qui nous intègre personnellement et communautairement... en deçà et au delà des reconnaissances sociale ou ecclésiale. Vous inversez la vapeur. Désormais le rite suit la vie. L'amour a vaincu la loi.

Je redécouvre en vous cette liberté radicale de Jésus devant les institutions et les pouvoirs. Auriez-vous mieux compris que nous la gratuité du Dieu Amour ? Un amour anarchique qui fait éclater nos systèmes et nos codes, ces éteignoirs du Mystère. Le Dieu caché et son Royaume échappent à toutes les prises pharisiennes. Vous le saviez, les vieilles outres n'auraient pas supporté le vin nouveau : les outres du temple comme celles

de la cité vieillissante. La vie est ailleurs. Non plus là où l'on répète le langage des autres, mais là où l'on prononce le discours inédit de son cœur. Comme croyant, je vois ici un lieu privilégié de la Bonne Nouvelle.

[120]

Enfin, nous consentons à la création. Il était temps. Créer son chemin avec Lui, n'est-ce pas le premier pas de l'homme ? Le créer à deux, n'est-ce pas la première leçon au matin du monde ? Nous en avons perdu la trace. Mais c'est vrai au fond, le salut vient nous libérer pour créer. Voilà l'homme vivant que Dieu veut et aime. Voilà sa gloire. Quel oubli de notre part ! L'amour humain en se récupérant révèle l'Amour qui le crée, le libère, le ressuscite, le porte à des horizons indicibles. Une fois de plus l'Esprit du Christ souffle aux frontières de l'institution. Oh ! bienheureuse désobéissance, tu nous forces à des « oui » plus difficiles, mais plus près du Mystère !

Je ne pense pas céder ici à un quelconque flirt avec des dissidents pour mieux les récupérer. Il ne s'agit pas non plus de concessions amicales, même si je ne rejette pas la fécondité possible des connivences spirituelles entre proches. Je partage plutôt avec vous le même goût farouche de liberté. L'Esprit a toujours forcé les canons pour ouvrir de nouveaux chemins de discernement. J'ai cru percevoir dans votre expérience spirituelle une percée de lumière dont je vous renvoie un certain reflet.

À mon tour, je vous dis l'inédit de mon cœur. Dans ma carcasse qui se cramponne au deuxième versant de la vie, je sens couler une eau vive qui me parle d'éternité. Elle a nom : amitié. « Deux amants dans la nuit et le jour deux amis ». Je retiens ici le versant lumineux, sans pour cela minimiser les chansonnières de la nuit. L'amitié, c'est le partage à ciel ouvert. Oui, l'amitié, voilà l'or durable de l'amour, le diamant dur et lumineux.

Je vous souhaite de devenir toujours plus des amis. Est-ce le secret dessein de ne pas vous perdre, qui me fait tenir un tel langage ? Je ne le pense pas. Est-ce la peur de l'échec amoureux que la radio me chante sur tous les tons ? Non pas, même si je vous sens fragiles. Ma petite expérience de vie est plus positive. L'amitié dont je parle ne se réduit pas à l'aventure des *copains* ou à l'idéologie du *camarade*. Elle ne tient pas non plus au difficile défi d'assurer l'avenir du couple qui a émergé récemment dans la nouvelle culture, après un long hiver dans l'institution-famille. Elle plonge ses racines beaucoup plus loin... dans ce qu'il y a de plus noble au cœur d'une authentique relation humaine. On devient homme quand on est capable d'être l'autre, de rendre l'autre à lui-même, d'être un vis-à-vis libre et autonome. C'est par l'amitié que deux êtres se créent « personne ». L'élan amoureux de l'homme et de la femme a sa propre vérité, sa beauté originale. Loin de moi toute tentation de lui enlever une parcelle de sa valeur humaine. Mais je suis persuadé que l'amitié est son principal [121] point d'appui. L'inverse m'apparaît beaucoup moins vrai. Si chacun de

vous trouve en l'autre son meilleur ami, je gage sur votre avenir amoureux. Voilà peut-être la source du pari positif que j'ai fait un jour quand vous m'avez appris votre amour. Je savais que l'amitié était là. J'en étais le témoin... très impliqué à part ça ! Le poète a beau me dire qu'il n'y a pas d'amour heureux... je ne le crois pas quand l'amitié véritable vient le démentir.

Il y a plus. Ma foi a rapatrié l'utopie de l'amour dans le vrai de la vie. Elle le fait sous forme d'amitié. Eh oui, à la suite de Thomas d'Aquin, je vous dis que l'amour de Dieu, c'est l'amitié fidèle qu'il a nouée avec nous pour toujours. En Lui, l'amour avec ses tendresses et ses passions fiévreuses a un avenir absolu. En lui, les crises ne sont pas des ruptures mortelles, mais des seuils de dépassement. En Lui, l'amitié ne connaît pas le désespoir de Tristan et d'Yseult.

J'ai toujours préféré le cantique des cantiques aux grandes romances qu'on dit éternelles dans leur nuit inexorable. J'aime mieux la folie amoureuse de Dieu qui nous annonce la résurrection de la chair après la victoire de Pâques. La chair amoureuse porte un ferment d'éternité depuis Jésus-Christ, parce qu'il lui a insufflé sa vie. Sans la foi, Freud a raison, le sexe nous parle de la mort. Ses disciples cultivent son pessimisme. Mais avec ma foi, je proteste d'une façon véhémence. L'amour est fait pour la vie ; Jésus-Christ m'a investi de cette conviction têtue. Je veux le dire à mes amis, le crier.

Trop d'éteignoirs s'acharnent à étouffer cette petite mèche qui brûle en tout cœur humain. Les receleurs de la grande espérance des amoureux ne sont pas les incroyants. Ce sont plutôt ces aveugles de l'intérieur qui n'ont pas vu la grande libération de l'amour. Ils gardent au tombeau la grande histoire et le cœur de l'homme. Ils nous parlent de demains abstraits, irréels où nous deviendrons étrangers à nous-mêmes, à nos amours. Est-ce bien là le vrai sacrement, l'authentique promesse, la vie annoncée ? Pourtant le Dieu de la Bible ne fait jamais l'économie de la terre et de la chair dans sa patiente construction du Royaume, de la Jérusalem, des cieux nouveaux. Pourquoi tant s'acharner à transcender la chair du Verbe, au point de la nier pour demain ? Un drôle lendemain de l'Incarnation. L'amour humain, avec son fol espoir, contribue à nous rendre le vrai visage de Jésus-Christ, l'indicible humanité de Dieu. Lise, Michel, vous êtes relais dans cette lignée de témoins qui ont su refléter le regard aimable de Dieu dans leur prunelle limpide. Des amoureux comme vous apprendront aux hommes, bien plus que les prédicateurs et les théologiens, la joie indicible [122] de l'abandon qu'on vit dans les bras d'un autre. Le sacrement du salut commence là, comme à l'aube de la création. Tous les autres amours humains procèdent de cette première étreinte de Dieu aux jardins de l'Éden. Rêve brisé, repris, qui nous a valu l'amitié de Jésus-Christ. Une amitié qui libère l'impossible amour de l'homme mortel. Une amitié à la source et au sommet du sacrement des époux. Il nous a aimés le premier. Il

s'est abandonné à l'autre, à nous autres pour que nous soyions capables d'un amour indestructible. Rien ne pourra nous séparer, dit Paul. Il nous l'a promis.

Branche ou racine
nous avons puisé au même terreau
une sève tendre et fine

Chêne ou rosier
nous connaissons nos fragilités
entre terre et ciel

Ami ou amoureux
nous rêvons d'un jardin lointain
sans ligne d'horizon

L'Éden de l'amour
voilà notre espoir dru
qui brise les enclos désespérants

Ce matin de Pâques
sur une rive inconnue
où Quelqu'un nous attend !

Un jeune prêtre s'explique

Quand je regarde ma petite histoire de croyant, je m'aperçois que j'ai été amené à vivre au-dessus de mes moyens, amené à vivre des choses, à poser des gestes qui, d'un point de vue, anticipaient énormément sur le point où j'étais. Quand je suis entré dans la Compagnie, je l'ai fait sans tellement penser à Jésus-Christ. C'était la « Compagnie de Jésus », oui et non ! L'expérience religieuse était très importante pour moi ; elle l'a été longtemps. Au bout de sept à huit ans, l'important pour moi, c'était la présence de Dieu. J'aimais me retrouver dans le silence. C'était un peu mystique, mais quand même très réel.

Aujourd'hui, quand je regarde cela, je trouve que c'était quelque chose de très flou, au fond, mais en même temps fort. C'est là-dessus que je suis entré dans la Compagnie ; c'est là-dessus que j'ai fait des vœux. Et, quand

je regarde cela aujourd'hui, je me [123] dis que c'était des gestes qui avaient une signification en eux-mêmes, mais qui ne correspondaient pas du tout à ce que je vivais. C'est drôle à dire, j'en pris conscience après coup, avec le brassage socio-culturel qu'on a vécu ensemble ici, qui nous a atteints vous et moi (moi, ça m'a atteint très profondément). Cette expérience d'éclatement de la cohérence socio-culturelle, pour moi, a amené des vertiges : qu'est-ce que je fais là ? C'est à cette occasion-là que j'ai eu le goût - pas rien que le goût, disons que j'ai été obligé - de revenir là où peut-être je pourrais retrouver des fondements. C'est à ce moment-là seulement que la lecture de l'Évangile m'a dit quelque chose. Et là, je sentais confusément que dans ce qui se passait, je trouvais en Jésus la connivence avec ce que je n'osais pas espérer ; comme si tous les rêves que je portais en moi (comme si tout ce que j'appellerais maintenant des rêves en couleur) cessaient d'être irréels. Si l'aventure de Jésus était vraie, tout ce que je portais en moi prenait forme, cessait d'être un rêve en couleur.

Cela fait question parce que ça veut dire que j'avais posé des gestes qui, en soi, n'avaient pas de signification en dehors de la référence religieuse. Les vœux de religion n'ont aucun sens en dehors de cette référence. Le projet communautaire non plus n'avait pas de sens. On le menait - je parle pour moi - je le menais sans référence. Et, c'est comme si tout à coup toute la patente se découvrait vide en dedans. Alors, je découvrais qu'il y avait beaucoup de choses bien floues dans mon affaire : des parasites. La Compagnie de Jésus, finalement, c'était un Ordre de prêtres instruits, qui avaient un certain standing et qui étudiaient longtemps - ceci m'intéressait beaucoup ! C'était bien, quand même, pour un petit gars du parc Lafontaine qui accède à ce standing ! Je caricature un peu quand je dis cela, mais ce n'est pas faux, faux. Elle m'éclaire beaucoup l'expérience religieuse qu'on a pu vivre dans le Québec : beaucoup de gestes posés sans que ce soit la signification d'expériences. Moi, pour tout dire, c'est assez récemment que j'aurais voulu être baptisé.

Je vais aller plus loin : quand j'ai demandé à être ordonné, cela correspondait presque pour moi à la demande du baptême, au plan de la signification ! C'est drôle à dire, mais c'était presque cela. C'est comme si on prenait conscience par après du sérieux, du sens d'un geste qu'on a posé, comme par procuration. Cela, c'est l'élément historique ; mais quand j'essaie de voir le contenu même de cette expérience, je ne vois pas autre chose actuellement qu'une espèce de séduction face à l'aventure de Jésus. Pour moi, si Jésus n'est pas vivant, je suis « gros Jean comme devant ». Cela veut dire que je n'ai plus de raison d'embarquer dans sa perspective [124] que de m'embarquer dans la perspective de Platon que j'aime bien, par ailleurs. Pour moi, c'est ça le « hic »... je dis que je serais « gros Jean comme devant », parce que je ne pourrais pas faire autre chose que de rêver en couleur. Je ne suis pas seul bâti comme cela ; je la rêve l'humanité meilleure, comme bien d'autres.

Je la rêve l'humanité où il n'y aurait pas de Vietnam. je la rêve l'humanité où on n'aurait plus la loi de la concurrence, la loi de l'exploitation de l'un par l'autre. Je la rêve l'humanité où on réussirait à se réconcilier. Puis surtout, je rêve d'une humanité qui ne mourrait pas. Moi, je ne veux pas mourir, de toute façon ! Tout cela fait partie du rêve que je porte. je rêve d'un monde où l'on s'aimerait, où l'on se respecterait. Puis, je rêve d'un monde où toutes les personnes iraient au bout d'elles-mêmes, où toutes les personnes seraient heureuses d'elles-mêmes. Puis, je rêve d'un monde qui ne serait pas - même d'un monde vivant et physique - qui ne serait pas simplement résistant. je rêve d'un monde qui, ne vivrait plus sous forte menace. je rêve de tout cela et c'est à travers tout cela que ce qui est offert en réalité me parle, va parler et continue à me parler.

Qu'est-ce qui se passe, entre nous ? Jésus, au fond, il les porte dans sa prédication ces rêves-là ! Et puis, je me dis : il est aussi rêveur que moi ! Déjà, on s'entend mieux. Et puis, d'un point de vue, il investit là-dedans, Lui aussi risque là-dedans. Il m'est sympathique. Il m'est sympathique aussi dans sa façon de radicaliser les questions par rapport aux patentes... parce qu'il l'a fait ! je ne veux pas dire qu'il était contestataire - c'est un mot qui n'était pas le sien - mais en tout cas, il a manifesté une espèce d'exigence, de liberté, en face des questions de fond. Il m'est sympathique à ce niveau-là. Jusque-là, c'est assez facile. Il me semble que je m'entendrais bien avec lui. Mais, ce qui fait le hic pour moi, c'est ce qu'il vit autour de Pâques. Cela, pour moi, c'est important.

Si Jésus est vraiment vivant, cela veut dire que le dernier mot sur l'homme ce n'est pas le tombeau. Moi, je prends cela et je vous dis : aujourd'hui, c'est ça... demain, je ne le sais pas... Pour moi, l'option chrétienne, elle est là : « Qui dis-tu que je suis ? » Mais pour moi, dire que Jésus est vivant, ce n'est pas abstrait. Cela veut dire que tout ce que je porte d'attentes, dans ma recherche du sens, n'est pas voué à un échec. Voilà ma grande naïveté de chrétien. C'est cela au fond qu'actuellement j'aimerais qu'on m'ait dit plus tôt. Parce qu'un tas de gestes que j'ai posés - que nous avons posés collectivement, n'avaient pas de sens si Jésus n'était pas vivant, si on n'avait pas fait l'option sur Jésus ; mais on les a posés quand même. Alors moi aujourd'hui, je ne suis pas [125] très impressionné même par les réformes ecclésiales, parce qu'on ne consent pas facilement à aller jusqu'à ce niveau-là. Même l'Église réussie... moi, je le dis : « Qu'est-ce que ça donne ? »... Elle n'a pas de sens au fond si elle n'est pas faite de gens qui ont fait cette option fondamentale. Ce qui me fait endurer même ce que je n'aime pas dans l'Église, c'est qu'au fond, je pense que fondamentalement, elle a un pied dans un bon filon, celui de Jésus. Autrement, tout le reste n'a pas de sens. Il n'y a même pas de sens de se battre pour la réformer.

Je pense que ces contenus, expérimentalement, font toujours partie des dialogues que je poursuis. Comment Jésus-Christ apparaît pour donner un sens à ce que je fais ? Comment donner un nom à mes rêves ? À la limite, il faut que je me dise : j'ai opté pour cela. C'est à prendre ou à laisser. Mais quand je me dis agent pastoral ou prêtre, cela aussi a un sens objectif... peut-être bien que je le suis par procuration, à ce niveau-là aussi... mais je ne vois pas comment je situe mon sacerdoce sans ce rattachement au sens que lui donne Jésus.

La seule chose qui justifie mon existence de prêtre, c'est que j'accepte de proposer ce sens-là d'une façon ou de l'autre, et pas nécessairement par prédication. Autrement, je ne vois pas ce que je fais là-dedans. Puis, je me dis : La Compagnie, elle n'a pas de sens si elle n'est pas faite de gens qui vivent de cette option-là et qui veulent réaliser cela dans un signe communautaire. J'interprète beaucoup de déconfitures de l'Église d'ici, non à cause de l'absence de projets communs ; pas à cause de l'absence d'engagements définis qui nous identifient face au monde.

Témoignage extrait du document

Du prosélytisme à l'attention missionnaire,

Office national pour le Dialogue avec les Non-Croyants,
Montréal, 1971, pp. 78-81.

[127]

LA SECONDE ÉVANGÉLISATION. TOME I. LES TÉMOINS.

Première partie.
Les témoins en liberté

10

TÉMOINS DANS LA PAUVRETÉ

[Retour à la table des matières](#)

Ici les témoignages n'exigent aucune introduction, tellement ils parlent d'eux-mêmes avec une force et une lumière irrésistibles. La vérité sort de la bouche des pauvres. Ce sont eux qui peuvent réévangéliser l'Église-assemblée de pécheurs. Les béatitudes le laissaient déjà entendre. On a bien mal compris et vécu « L'Évangile annoncé aux pauvres ». La Sagouine en témoigne. Nous verrons par la suite ces merveilles qui se produisent dans une Église dépossédée, désinstallée. Elle renaît plus vivante que jamais. Il n'y a plus ni clercs, ni religieux, ni laïcs, mais des témoins solidaires, responsables, libres et vigilants. On n'interprète plus saint Paul de la même façon. Les charismes se diffusent dans toute la communauté et les ministères se répartissent sur une autre base que celle des clivages cléricaux.

[128]

[129]

La foi d'une femme pauvre

[Retour à la table des matières](#)

La Sagouine est une vieille acadienne qui nous apporte ici le témoignage bouleversant de ce qu'est la « religion chrétienne » vue et vécue par des pauvres comme elle. L'écrivain Antonine Maillet a recueilli ses propos. *La Sagouine*, Leméac 1971.

Noël

À onze heures, ceuses-là qui pouvoient encore se tenir deboute se rendoient à l'église pour la messe de mênuit. Je partions de boune heure pour asseier d'ouère des places. Pas des places assis, j'avions pas notre banc, nous autres, mais j'avions le droit de rester deboute en airière de la grande allée par rapport que c'était Nouël. Je pouvions pas suivre la messe parce que j'avions pas de place dans les bancs, mais je pouvions ouère la parade quand c'est qu'a passait en airière de l'église. Le prêtre se gréyait dans ses pus belles hardes : des soutanes, des écoles, des chasubes, des surplus par-dessus surplus à pus saouère quoi c'est en faire. Et tout ça en dentelle de couvent. Pis venoient les vicaires, et pis les Enfants-de-Mârie, et pis les enfants-de-choeur qui portioient l'Enfant-Jésus-De-Cire sus un brancard. Ils le portioient avec sa belle robe en dentelle et ses beaux cheveux frisés droite dans son étable, entre la jument pis le boeu.

Il avait point besoin d'ouère peur pour sa robe blanche, le petit, ça sentait pas l'étable là-dedans, y avait pas de fumier dans sa crèche, c'est la Sagouine qui vous le dit. Ah ! non. Une belle crèche en beau carton ben propre, et une belle couvarte de soie bleue dans son auge, et de la boune paille en papier fin, et des animaux en pluche rasée... ça sentait point la borbis ni la grange là-dedans. Y a rien que nous autres qui sentions point à bon dans toute l'église, c'est pour ça que je restions en airière. J'avions pas de hardes de dentelle, nous autres, ni de tête frisée. J'arions même pas pu nous mettre à côté des bargers, t'as qu'à ouère !

Ca fait qu'une fois passé le Mênuit Chrétchen et Ça-borgers assemblons-nous, je nous rassemblions toutes devant la porte de l'église et je nous en allions finir Nouël dans nos cabanes.

[130]

Là, je m'en vas vous dire que le fumier c'en était du vrai, et la paille itou. Et si j'avions eu une étouèle filante pour accrocher sus le cadre de la porte, peut-être ben que les roi mages se serient trompés et serient venus porter leur or pis leur encens chus nous. Mais ils sont jamais venus... par-soune. Ça fait que Nouël, c'était coume pour le bingo pis les Arvune : je jouions pas, j'achetions rien, mais je regardions acheter pis jouer les autres. C'est comme ça que j'avons regardé passer l'Enfant-Jésus-de-Cire qui s'en a été droite dans sa crèche... et nous autres je nous en avons venu droite chus nous, coume d'accoutume.

... Si un beau Nouël la procession se trompait de boutte et ressoudait icitte dans nos cabanes... sacordjé non, je pourrions pas la receouère... j'avons ni dentelle, ni couvarte de soie, ni papier fin pour faire de la paille... Et pis... pouvez-vous vous figurer un Enfant-Jésus qui s'amenit au son du gravaphône pis de la musique à bouche, avec des enfants-de-choeurs en overhall qui chanteront « Tse long way to Tipperary ! »

... Un beau Nouël de même, c'est fait pour du pauvre monde.

Le ciel

La chouse que je comprends le moins, c'est que d'un côté le Bon Dieu a dit qu'il était malaisé pour un riche d'entrer au ciel ; et de l'autre côté, il me r'semble à moi que c'est malaisé pour un riche de pas y aller. Un houme à l'aise peut respecter tous les coumandements de Djeu et de l'Église sans que ça y coûtât ben gros de trouble : i' peut payer sa dime, faire songner son père pis sa mère sus leux vieux jours, s'acheter du poisson frais tous les vendordis, se rendre à la messe du dimanche et aouère son banc pour s'assir dedans, pis faire sa vie dans l'honneur et le respect sans aouère besoin de voler ou de battre sou ouasin pour attraper les deux bouttes. Un houme à l'aise peut se faire instruire itou, et un houme instruit jure pas, blasphème pas, et sait qu'i' faut pas prendre le nom de Djeu en vain. Il est accoutumé à travailler itou, parce qu'il manque jamais d'ouvrage, ça fait que c'est pas un paresseux. Ben pornez un houme qui jure pas, qui vole pas, qui manque jamais la messe, qui prend soin de son vieux père sus ses vieux jours, et qu'est pas paresseux... et asseyez de me faire comprendre coument c'est qu'i' fait, cet houme-là, pour point aller au ciel en mourant. Il lui reste pus un seul sacré péché à la portée de la main. Y a du monde qu'est pas libre, ma grand foi Djeu, de passer à côté du paradis : ils y sont destinés depuis qu'ils sont au monde.

[131]

Gapi (son mari), lui, il dit que si leu paradis est rien que fait pour les riches, ben qu'il aime aussi ben point y aller pantoute. Il dit qu'un' éternité qui s'achète, ça ressemble trop à ce monde icitte et qu'il en a eu assez d'un de c'te sorte-là. Il est pas aisé, Gapi, et quand c'est qu'il s'enrage, il pourrait aussi ben mettre le feu au paradis avec les propres flambes de l'enfer.

J'y ai dit, à Gapi : tu peux pas rester droite là planté courne un pitchet de bouchure à la barrière de la vie et de la mort, ou même à la barrière de ciel et de l'enfer. Ca sera l'un ou l'autre et tu pourras pas choisi'. Ca sera déjà choisi parce que c'est asteur que tu décides.

C'est pour ça qu'à fin de compte, je sons pas trop sûrs de ce que j'avons à faire au juste dans ça, et je savons pas trop coument nous y prendre pour aouère le Bon Djeu de notre bôrd. Surtout que nous autres, j'avons pas les moyens de faire tout ce qu'est recoumandé dans les coumandements, les vartus théologiques, et pis les oeuvres de miséricorde spirituelles et corporelles. C'est ben juste quand j'arrivons à faire manger tout le monde que j'avons dans la maison, pis à leu réchauffer les pieds dans nos mains le souère pour qu'ils s'endormient avant le jour. C'est ben juste que j'avons le temps de nous jeter sur nos genoux au bord du lit pis d'asseyer de nous souvenir de nos prières.

Je finis d'accoutume par dire au Bon Djeu de pas trop se fier à moi ben de me dourier la grâce de me fier à lui, ainsi-soit-il.

La Résurrection

Gapi, il veut pas crouère ça, lui, que le Bon Djeu a russuscité au matin de Pâques. Il dit que ça peut pas se faire. Quand c'est qu'un houme est mort, qu'i' dit, il est mort. Un houme, peut-être ben, que j'y dis ; ben le Bon Djeu, c'est point un houme. C'est point un houme ? qu'il dit ; ben si c'est point un houme, pourquoi c'est faire qu'il est mort ? ça fait que là, j'y dis d'arrêter de blasphêmer.

... Pourquoi c'est faire qu'il est mort ?... Ils nous avont dit que c'était pour mieux russusciter. Ben pourquoi c'est faire qu'il a russucité ? Ca serait-i' ben vrai que c'est pour rester tout le temps avec nous autres ? Ah ! je comprends qu'il voulit rester avec nous autres, ben... ben non, je comprends pas. Une parsoune qu'est aussi assuré de son salut qu'il pouvit l'être, le Bon Djeu, je peux pas ouère quoi c'est au juste qui le gardrait par icitte. Aouère été a sa place, ça s'adoune... Ouais, ben ça s'adoune que j'étais pas [132] à sa place. Si le monde russuscité se mettait à ressembler à ce que j'ai dans mon siau... aussi ben pas se douner autant de trouble pour s'en aller le qu'ri' au fond du tombeau.

Ah ! ça fait du bien de penser, par exemple, que sitôt le jugement Dernier fini, là j'allons russusciter. Asteur ça veut'i' dire que j'allons revenir coume je sons là, et avec notre âge de mort ? *Et si je mours à quatre-vingt-dix, je m'en vas-ti' traîner mes quatre-vingt-dix le restant de l'éternité ?*

Tant qu'à Gapi, ça y prendra tout un régiment d'archanges pour le remettre sus pieds. Parce qu'ils se contentera pas de ses deux bras pis de ses trente-six dents, Gapi, je le counais ; i'y faudra de quoi que parsoune a jamais vu, ou ben de quoi de pus grous que les autres... Il est jamais content, Gapi. Et je plains le Bon Djeu d'entreprendre de le russusciter, c'ti-là.

C'te jour-là, faudra que tout le monde y passe : par le jugement pis par la russurrection. Les petits coume les grands, les riches coume les pauvres. *Les pauvres, y ara pas grand doumage : ils pourront pas être pire après qu'avant ; ils pourront point les russusciter pus pauvres qu'il étiont. Ben les riches... pour ceuses-là, c'est moins garanti que la russurrection sera une bonne affaire.* D'un coup que Dominique à Pierre sort de sa tombe tout nu avec pus même une poche de fesse où c'est mettre son portefeuille ? Quoi ? c'est qu'« i » y resterait, au Dominique, sans son portefeuille ? Et si y a pus de jugements, après le jugement Damier, quoi c'est qu'ils feront avec tous les juges et tous les avocats ? Et quoi c'est qu'i' feront des docteurs, si y a pus de malades ? Tant qu'à ça, je sais pas quoi c'est qu'i' feront de moi, non plus, parce que jamais je croirai qu'ils aront encore besoin de faire forbir leux places en haut-là !... Hé ben, je reposerai mes vieux ous.

J'arions tout chacun une robe blanche et une chandelle. Ben là Gapi a dit « non » tout net. J'ai eu beau asseyer de lui espliquer qu'il pourrait garder ses overhall en dessous de sa robe s'i' voulait, pas d'affaire. Il a dit qu'il aimait mieux pas russusciter pantoute.

Moi, rien qu'à y penser ça me fait venir à la bouche quasiment toute l'eau que j'ai dans les genoux. Une éternité pour refaire le monde coume tu l'entends ! Pour le prendre dans tes mains, et le forbir, et l'arrondir, et l'embellir, et... pensez-ouère ! une éternité pour toi pis ta rusurrection tout seules... Non, pas tout seule. Pas flambant seule. Avec le Bon Djeu. Ben pas rien qu'avec le Bon Djeu non plus. Avec les autres.

Des désinstallations fécondes

Un missionnaire québécois au Maroc nous parle ici d'une expérience saisissante. Les Églises établies pourraient en tirer une leçon évangélique très précieuse.

Nous avons tout perdu... nos écoles, nos hôpitaux, bref toutes nos institutions catholiques. Nous croyions que c'en était fini de l'Église locale. Mais voici que le gouvernement nous invite à oeuvrer dans ces institutions sécularisées, ouvertes à tout le monde et intégrées au système public. Du coup, nous cessons d'être entre nous, par nous et pour nous. Nous n'avons plus de clientèle obligeante ou obligée... hélas trop souvent bourgeoise. Évidemment nous avons compensé notre mauvaise conscience avec des oeuvres auprès des pauvres. Toujours est-il que nous nous retrouvons sans pouvoir... plus libres que jamais. Nous voilà dans la vie de tout le monde, avec les musulmans, les incroyants, les chrétiens d'autres confessions. Chacun se sent libre vis-à-vis de l'autre. jamais nous n'avions connu un contexte aussi favorable au témoignage. Mais cette fois, rien ne peut masquer les médiocrités, les incompétences, les bonnes consciences et que sais-je encore. Nous sommes à nu et à vif sans faux-fuyant. Ni sécurité institutionnelle, ni possibilité de repli. Il faut faire nos preuves. L'agenda n'est plus le nôtre. L'Église doit compter davantage sur l'initiative des personnes. Les bâtisses disparues, on se rend compte de l'enjeu de communautés vivantes, de solidarités en pleine vie. Les chrétiens se sentent plus responsables, les clercs et les religieux se mettent davantage à leur service.

Nos yeux se dessillent. Que d'illusions nous tramions lourdement à l'intérieur de nos murs protecteurs. Nos institutions étaient devenues d'énormes écrans, pour bloquer l'évangélisation. Les vieilles chrétientés européennes du XIXe siècle avaient transporté en Afrique le modèle qu'elles ne pouvaient plus appliquer chez elles. Et nous n'arrivions pas à nous débarrasser par nous-mêmes de ce lourd héritage... Mais pourquoi faut-il que l'Esprit fasse de tels détours ? Serions-nous butés ou aveugles à ce point ? L'Église n'a peut-être pas appris à se laisser interroger par un prophétisme critique de l'intérieur. On dirait que l'Esprit doit sans cesse passer par le chemin profane. Si c'est une constante dans l'histoire chrétienne, il faudra bien renverser nos façons habituelles de voir les choses. Nous ne

croyons pas vraiment aux signes des temps. Nous lisons l'histoire à partir de nous-mêmes, comme si l'Esprit n'éclairait et n'agissait que par nous. Quand Il veut transformer les choses, il est presque obligé d'œuvrer sans nous ou contre nous. Nous sommes des schizophrènes spirituels quand nous [134] « théorisons » sur l'Église sacrement, alors que nous gardons une cécité désarmante devant les requêtes spirituelles des situations humaines les plus simples, les plus évidentes. Quand je pense à l'Église de chez nous, au Québec, j'ai bien peur qu'elle fonce vers un cul-de-sac. Pensez-vous que le gouvernement va rescaper tous vos éléphants blancs comme ça a été le cas en Europe ? Allez-vous attendre d'être acculés au mur par une série de banqueroutes de fabrique ? Vos possessions vous dévorent. Nous, c'est la dépossession qui nous a sauvés et a redonné une liberté évangélique si nécessaire au travail missionnaire.

Le diagnostic est dru, sévère et pourtant plein d'espérance. Les désinstallations ramènent l'Église et les croyants à l'essentiel. Le primat de Pologne corrobore ce témoignage en faisant une constatation similaire : « Nous avons commencé à vivre une vraie pastorale évangélique le jour où nous avons perdu notre gros appareil institutionnel. Il y a un rapport mystérieux entre la force évangélique et la faiblesse humaine des moyens pauvres ». L'installation n'est pas un concept chrétien, l'Église est avant tout un peuple en marche. Elle se doit d'être légère, mobile, pérégrinante, pleine d'allant pour suivre l'Esprit, l'histoire et les hommes. Le complexe de chrétienté conditionne des vieux réflexes de propriétaire. En termes modernes, la conversion pourrait bien signifier le courage de la condition de locataire. Notons ici qu'il y a d'autres formes d'installation plus subtiles : l'appui intéressé du pouvoir, le refus de l'auto-critique, l'érection en absolu de ses traditions. Ou encore une dogmatique et une morale coulées dans le moule rigide d'un système intouchable. Dans ces conditions, on n'accepte que des transformations mineures de surface. Mais sous ces dehors de réforme, on maintient essentiellement de vieilles habitudes mal déguisées, de vieux modèles qui n'ont rien à voir avec les cheminements historiques gratuits du Royaume au milieu d'un monde de changement, et de prospective. Au moment où l'identité profane se traduit en termes dynamiques et évolutifs, une certaine conception religieuse voudrait faire de l'Église une enclave de stabilité et d'immobilité. « Nous, au moins, on ne change pas ». Céder à cette position unilatérale de repli, c'est annexer l'éternité à un réflexe « sécuritaire » bien ambigu et

compromettre gravement l'économie divine du salut avec sa force de rupture, de conversion et de dépassement.

[135]

L'Évangile n'a rien de bien sécurisant quand il nous parle de perdre sa vie, de suivre Jésus et même de laisser famille et boulot, de tout vendre ou plutôt de tout donner. Cela ne vaut pas seulement pour des individus-disciples, mais aussi pour l'Église et ses institutions. N'a-t-on pas vu, mille fois dans l'histoire, des communautés ecclésiales s'installer dans des sécurités institutionnelles tout en exigeant la pauvreté spirituelle pour leurs membres ? Voilà une autre forme de schizophrénie. Combien de religieux ont ressenti vivement le contre-témoignage de leur institution par-delà leur effort spirituel authentique de véritable pauvreté.

Tout se passe comme si la relation évangélique était brouillée ou brisée, parce que nous sommes ici considérés comme les propriétaires... les maîtres du lieu... on ne nous le pardonne pas, tellement la situation est en porte-à-faux avec les prétentions évangéliques que nous soutenons officiellement. Évidemment, plusieurs communautés de chez nous se sont délestées récemment, soit à cause des pressions d'un secteur public sécularisé et socialisant, soit à cause de l'incapacité d'offrir un personnel adéquat. À côté de cela, il y a un authentique renouveau spirituel. Mais de graves résidus de chrétienté demeurent, telle cette résistance de nombreux aînés qui s'accrochent aveuglément aux assurances d'hier, sans avoir le courage d'avouer les causes du tarissement des jeunes vocations, comme s'ils n'avaient aucune responsabilité dans le vieillissement tragique de leur institution. Ici les résistances sourdes jouent un rôle peu visible, mais très influent. On s'organise davantage pour camoufler le scandale du sous-emploi que pour inventer les solutions audacieuses de créativité. Pourtant les origines des communautés comme la vocation religieuse elle-même appellent déjà une volonté plus ferme de risque et de désinstallation. On veut tout sauver en même temps : rassurer les plus vieux, amadouer les esprits sécularisés, offrir des avenues nouvelles aux jeunes. On spiritualise à qui mieux mieux, sans mettre les points sur les « i » de l'institution comme telle. Nous vivons dans l'incohérence totale moins à cause de la diversité des points de vue qu'à cause du manque de courage devant certaines décisions fondamentales à prendre. Je pense ici à des choix aussi impératifs que l'alternative de fermer boutique ou de prendre une orientation totalement différente. Mais non, on continue les opérations artificielles. *Les greffes récentes ont provoqué des phénomènes de rejet bien compréhensibles. En effet, on n'a pas voulu toucher à l'ensemble de l'organisme.* Nos

réformes sont à l'image de celles de la grande Église avec [136] ses greffes pastorales et théologiques qui laissent intact le vieux système. Certains documents sociaux de l'Église reprochent justement aux sociétés occidentales de plaquer des réformes sociales sur des structures politiques faussées ou dépassées. Or, on refuse d'appliquer un tel diagnostic à l'intérieur de l'Église. On n'en est pas à une contradiction près !

Encore ici, on dénonce un certain réformisme ecclésial qui au nom d'un réalisme à courte vue et d'une prétendue fidélité à la Tradition, n'a pas l'honnêteté de reconnaître les vrais obstacles et les mesures vigoureuses qui s'imposent. Pourtant, n'est-ce pas là où on a consenti à des risques évangéliques créateurs et exigeants qu'une nouvelle vie spirituelle a jailli d'une façon dynamique et féconde ? Mais l'arrière-fond institutionnel réactionnaire continue de neutraliser ces avancées de la révolution évangélique. Voilà, du moins, la pensée provocatrice de certains témoins. Retenons un dernier témoignage qui montre à l'envers les conséquences dramatiques de certaines installations.

J'ai vécu, pour la première fois de ma vie, une expérience profonde de vie paroissiale. Notre jeune communauté fourmillait d'initiatives. Nous n'avions pas d'église, ni de centre officiel de ralliement. Notre point d'attache, c'était notre solidarité de chrétiens. En 1964, le curé insiste pour la mise en chantier d'une grosse église. La chicane commence. Les soucis matériels l'emportent. L'administration de la brique vient prendre 80% du temps réservé jusqu'ici à la pastorale des personnes. *C'en était fini de la communauté naissante.* Aujourd'hui, il n'y a que le bingo à l'horizon et de moins en moins de pratiquants. Qu'une erreur pareille ait été commise récemment, c'est une preuve de plus qu'on n'est pas sorti vraiment du cercle vicieux d'une Église qui s'enroule sur elle-même, sur une assiette de plus en plus restreinte, dans un *no man's land*. On dira le mal qu'on voudra des communautés de base, mais je prétends qu'elles comportent en germe des nouveaux modèles d'Église. C'est un signe des temps qui nous invite à entreprendre une désinstallation partout où elle est possible, à libérer d'autres manières de vivre en Église, de témoigner diversement de l'Évangile.

Si la désinstallation ne crée pas d'elle-même le dynamisme évangélique, elle n'en est pas moins une des conditions les plus fondamentales. Toute la tradition judéo-chrétienne en témoigne.

[137]

LA SECONDE ÉVANGÉLISATION. TOME I. LES TÉMOINS.

Première partie.
Les témoins en liberté

11

TÉMOINS DANS LA COMMUNAUTÉ

[Retour à la table des matières](#)

Deux témoignages, un de chez nous et un autre de l'extérieur.

Le premier nous vient d'une communauté de base du Québec. Quelle belle page d'Évangile ! Nous avons l'embarras du choix. De tels groupes commencent à se multiplier. C'est un véritable élan de Pentecôte. Pour comprendre ce « signe des temps », on consultera avec profit l'ouvrage de G. Paiement sur les « groupes libres », publié aux éditions Bellarmin. Voir aussi la revue Koïnonia.

La seconde expérience nous apparaît un prototype de communauté évangélique. On ne peut que souhaiter qu'un tel feu se répande partout. Il ne s'agit que d'un tout petit extrait d'un document qui est peut-être une des plus belles pages d'Évangile du XXe siècle. Nous renvoyons le lecteur au témoignage in extenso de cette expérience à la fois si simple et si extraordinaire.

[138]

[139]

Découverte de Jésus-Christ en communauté

Situation :

S'il est toujours difficile de parler d'une expérience personnelle, il l'est peut-être davantage quand cette expérience implique l'expérience de plusieurs personnes. C'est pourtant ce que je tenterai de faire ici. J'aimerais vous suggérer ce que j'ai vécu et ce que je continue de vivre. Mais comme d'autres personnes font partie de cette expérience, je vous en parlerai également, convaincu que c'est là une bonne façon de ne pas trahir la richesse de ce qui a été entrevu.

Pour vous situer, disons simplement que la communauté de base dont je fais partie regroupe des gens de Saint-Laurent et de Cartierville et qu'elle a débuté à l'automne de 1971. Je ne vous dirai pas comment tout a commencé, comment, peu à peu, nous nous sommes retrouvés, - ce serait pourtant passionnant -, je vais m'en tenir au sujet qui nous réunit : l'expérience de Jésus-Christ.

Une réunion comme les autres

Tout a débuté un soir de réunion comme les autres. Après avoir palabré sur pas mal de choses, quelqu'un, à un certain moment, nous a lancé : « je trouve que c'est très intéressant ce qu'on fait ce soir ; on commence à se connaître un peu mieux, à savoir qui nous sommes »... De fait, il y avait là des personnes qui, à toute fin pratique, avaient laissé de côté ce que plusieurs appelleraient les « structures », d'autres qui, au contraire, n'avaient aucune intention de se battre contre qui que ce soit ou contre quoi que ce soit, mais voulaient simplement être fidèles à une exigence qu'ils ressentaient en eux-mêmes. « Oui, c'est très intéressant de faire ce qu'on fait, a poursuivi je ne sais plus qui. Mais, depuis quelque temps, on sent le besoin de préciser qu'on est un groupe ou une communauté « chrétienne ».

Qu'est-ce que ça ajoute cet adjectif « chrétienne » à la fin ? Qu'est-ce que ça signifie dans notre vie concrète ? » Des bouts de réponses ont alors [140] fusé de toutes parts. Mais comme il se faisait tard, tout le monde a convenu de réfléchir à la question pendant la semaine et de préciser ce que Jésus-Christ représentait pour lui.

Le tour de table sur Jésus-Christ

Une semaine plus tard, nous étions de nouveau ensemble pour la mise en commun. Au début, à peu près tout le monde a noté combien une telle expérience était nouvelle. Chacun avait découvert, d'un côté, des idées toutes faites sur Jésus-Christ, de l'autre une vie quotidienne sans grande référence chrétienne. Après un certain tâtonnement, nous avons convenu de partir de ce que chacun connaît et de la façon dont il pense ou vit actuellement les choses. Et le tour de table a commencé. C'est Gisèle, je pense, qui a débuté, en disant que, pour elle, parler de Jésus-Christ ne voulait rien dire, si elle ne faisait pas mention de cette personne qu'elle avait rencontrée, il y a plusieurs années, alors que sa mère était morte. Cet événement l'avait tellement bouleversée, qu'elle ne croyait plus à rien. Elle ne pouvait pas comprendre comment Dieu pouvait être bon et « venir chercher » quelqu'un dont elle avait tellement besoin. Et voici que s'est trouvée sur son chemin, sans qu'elle ne le demande, sans qu'elle ne sache pourquoi, une personne qui a été vraiment bonne pour elle à ce moment précis de sa vie. « C'est à ce moment-là, nous a-t-elle confié, que j'ai compris un peu quelque chose de l'amour de Dieu, un amour qui n'enlevait pas la douleur, qui n'enlevait pas les embêtements que j'avais, qui n'enlevait pas la mort, mais qui était là et qui nous aimait. C'est à partir de là que j'ai découvert ce qu'aujourd'hui je nomme Jésus-Christ. Alors, si vous me demandez, ce soir, ce qu'est Jésus-Christ pour moi, et bien, c'est cet amour qui est près de moi et qui transforme ma façon même de me voir et de voir les choses et les gens autour de moi. »

André prend ensuite la parole et nous dit : « Moi, ce n'est pas du tout comme ça que je ressens les choses. J'étais en auto, cette semaine. Je revenais de mon travail. J'étais pris dans le « trafic » de cinq heures. À un moment donné, je me suis mis à penser à Jésus-Christ et, tout-à-coup, sans trop savoir comment, cette espèce d'« emmerdement » du « trafic », cette foule de gens inconnus autour de moi, ces autos qui criaillent, ces gens fatigués et impatientes, Micheline qui m'attend à la maison, les élèves que je viens de quitter à l'école et à qui je suis obligé d'enseigner le français... tout-à-coup, j'ai eu l'impression vraiment nette et quasi physique que tout cela s'unifiait par l'intérieur, que les choses étaient beaucoup moins compliquées que je l'avais pensé. [141] Je me sentais en accord avec toutes ces personnes que je ne connaissais pas, qui étaient autour de moi alors que

j'étais prisonnier dans mon auto, j'étais en accord avec Micheline qui m'attendait, j'étais en accord avec les étudiants que j'avais quittés. En d'autres mots, j'ai alors eu la conviction que Jésus-Christ était vraiment une sorte de cœur du monde, qui me permettait de faire l'unité en profondeur de tout ce que je suis, de tout ce que je pense, de tout ce que je vis. »

Gilles réagit tout de suite : « Moi, ça ne m'inspire pas du tout ce que tu viens de dire. Pour moi, Jésus-Christ, c'est avant tout un modèle. Un homme qui est humain, qui a eu faim, qui a marché, qui a sué, qui a eu soif, qui s'est fâché une couple de fois et qui, à un moment donné, a parlé. Les gens ont trouvé que jamais quelqu'un n'avait parlé comme lui ; et l'on sait comment cela s'est terminé. En somme, c'est quelqu'un qui est allé jusqu'au bout de son humanité, jusqu'au bout de ce qui était humain en lui-même. Dans ce sens-là, je pense qu'il est notre modèle. Il faut que tu sois capable d'aller au bout de ce qui est humain en toi. J'ai l'impression que de relire ce que Jésus-Christ a écrit m'aide à aller au bout de moi-même. J'espère que ceux qui sont ici m'aideront à lire Jésus de cette façon-là. »

Après un temps de silence, Evelyne prend la parole et nous confie ce qu'elle a longuement préparé : « Cette semaine, dit-elle, j'ai eu le temps de réfléchir, pour la bonne raison que Beshir, mon mari, ne travaillait pas, il était chômeur. J'ai compris que cette situation de chômage pouvait être une occasion à ne pas rater. Nous avions peut-être quelque chose de neuf à faire ensemble. Puisque Beshir était à la maison, je pouvais lui parler longuement, il pouvait faire de même, et en se parlant ainsi on s'est dit des choses qu'on ne s'était pas dites de cette façon, on s'est regardé d'une façon neuve. J'ai l'impression que cette longue conversation commune nous a rapprochés l'un de l'autre et, en plus, m'a rapprochée beaucoup de Jésus-Christ. Cela peut paraître drôle, mais plus j'ai essayé de découvrir mon mari, cette semaine, plus j'ai eu la conviction que je m'approchais un peu de Jésus-Christ. Même si je ne suis pas capable d'expliquer pourquoi, même si je ne vois pas bien le lien entre le fait que Beshir soit de tradition musulmane et que cet amour me rapproche de l'amour de Jésus-Christ, il reste que c'est ainsi que je l'ai senti et vécu. »

Jacques était assis par terre, sur un gros coussin. Ce fut lui qui prit ensuite la parole, avec la façon calme et posée qui lui est coutumière : « C'est bien intéressant tout ce que vous avez dit, commença-t-il, mais moi, j'ai cherché Jésus-Christ pendant toute [142] la semaine et je ne l'ai pas trouvé ! J'ai cherché au bureau, en me demandant ce que ça changeait d'être chrétien. Je me suis aperçu que j'étais toujours le même, vraiment gros jean comme devant. Ça n'a rien changé, ça ne change strictement rien qu'on soit chrétien ou non. À la maison : même constatation. je n'ai pas l'impression que de chercher le Christ ait changé grand-chose. Mais vous me dites, vous autres, que vous avez rencontré Jésus-Christ pendant la semaine et que cet événement a été bouleversant. André dit qu'il a communiqué avec le cœur du monde, toi, Évelyne, tu affirmes que le Christ a trans-

formé les relations avec ton mari, toi, Gisèle, tu dis que c'est pour toi le rappel que Dieu est proche de toi et t'aime. Comment vous y prenez-vous ? Qu'est-ce que ça veut dire que, moi, je n'ai pas fait du tout une telle expérience ? Au contraire, j'ai trouvé que Dieu était absent, que Jésus-Christ m'était toujours inconnu. Est-ce que je m'y prends mal ? Existe-t-il de meilleures façons de chercher ? J'ai même le goût d'aller plus loin dans ma questions : êtes-vous si sûrs qu'il faille chercher le visage de Jésus-Christ de cette façon ? Qui vous dit que le visage que vous trouvez soit vraiment le visage de Jésus-Christ ? » Puis, nous avons continué ainsi pendant un certain temps, car nous sommes une bonne douzaine de membres. je pense, toutefois, en avoir assez dit pour situer le genre d'expérience qui s'est faite ce soir-là.

Le tour de table contesté

Une fois le tour de table terminé, tout le monde s'est regardé et s'est dit : « on ne peut pas en rester là ! » Chacun avait fait son petit numéro, chacun avait dit son petit monologue, mais ce que Jacques nous avait demandé remettait vraiment en question tout ce qui s'était fait. Que veut dire, en effet, chercher Jésus-Christ, et quand on dit l'avoir trouvé, que veut-on signifier au juste ? C'est ici qu'il s'est opéré un changement que, pour ma part, je n'oublierai jamais. Tout le groupe s'est rendu compte qu'il ne pouvait pas se contenter de juxtaposer les témoignages comme il venait de le faire. Personne ne pouvait simplement dire : « Bon, toi, tu penses ainsi, c'est intéressant ; moi, je pense autrement, c'est une question de personnalité. » Si jamais nous pensions ainsi, aussi bien s'en aller chacun de son côté, car tout cet échange ne servirait strictement à rien.

En d'autres mots, il n'était plus suffisant de dire « pour moi, penser Jésus-Christ de telle façon me fait vivre : c'est donc vrai pour moi », - car il n'y a rien de plus vrai que ce qui nous fait vivre. - Nous devons maintenant ajouter une seconde phrase : [143] « Si ce qui me fait vivre, moi, ne peut pas te faire vivre, toi, je ne pourrai pas prendre ça au sérieux longtemps. » Si ce qui est vrai pour moi n'est pas aussi vrai pour toi d'une certaine façon ou ne peut pas le devenir, ça ne sert pas à grand-chose. Nous nous engagerons dans des mondes parallèles, chacun dans son corridor, mais nous ne nous rejoindrons jamais. Y a-t-il moyen de se rejoindre réellement, tout en acceptant, dès le point de départ, qu'il n'y a personne parmi nous qui ait la même expérience, personne qui voit la même réalité, personne qui vit tout à fait dans le même milieu ?

Accepter Jésus-Christ comme étranger

Nous avons réfléchi sur cette question un bon moment. Puis, quelqu'un a lancé : « Au fond on a peut-être besoin d'être ensemble, en communauté, pour découvrir le vrai visage de Jésus-Christ. » Et la lumière s'est faite ! Chacun de nous a été obligé de reconnaître que tout ce qu'il avait dit à propos de Jésus-Christ était à la fois vrai et un peu faux « sur les bords ». C'était vrai, parce que ça le faisait vivre. Mais, en même temps, ce n'était pas vrai, c'était même passablement ambigu, car l'autre demeurait encore un étranger. Un étranger qui n'avait pas encore été accueilli comme tel dans sa maison à soi. Jésus-Christ prenait plusieurs visages, mais chacun se contentait du visage qui lui était familier. À ce moment-ci, je me souviens que plusieurs bouts de textes évangéliques sont remontés à la surface. C'était Marie-Madeleine, incapable de reconnaître le Jésus qui lui était familier dans la personne du jardinier. Ou encore ses deux amis qui marchent vers Emmaüs, tellement enfermés dans leur peine qu'ils ne voient pas celui qui marche avec eux. Il y a aussi Pierre et Jean, en train de faire la pêche, qui ne reconnaissent pas l'inconnu qui, de la rive, ose leur demander s'ils ont pris du poisson. N'étions-nous pas, nous aussi, ce soir-là, un peu Marie-Madeleine, les deux marcheurs et Jean et Pierre ? Plus chacun tentait de découvrir Jésus-Christ et pensait le connaître, plus ce dernier lui échappait. Mieux encore, chacun entrevoyait la nécessité de déchirer l'image qu'il s'était faite de Jésus-Christ, de la mettre en quelque sorte au panier, s'il est vrai que Jésus-Christ dépasse toujours notre petit filet, qu'il est celui qui nous attend en avant, qu'il marche en avant. Et quand on pense avoir mis la main sur lui, ce n'est pas Jésus-Christ, c'est autre chose : nos rêves, nos frustrations, nos alibis. En acceptant, à plusieurs, de chercher ensemble Jésus-Christ, nous parvenions à entrer dans cette dimension de notre foi, que je nomme l'interpellation mutuelle. Ce que dit et vit mon [144] voisin ne me rejoint peut-être pas immédiatement, mais s'il affirme que ça le fait vivre, ma propre expérience est déjà mise en question. L'autre cesse d'être simplement à l'extérieur de moi-même.. D'une certaine façon, il entre en moi, il devient le visage inconnu de ma propre vie et de ma propre expérience.

La communauté et Jésus-Christ

S'il est vrai, comme je le pense, que Jésus-Christ se découvre en communauté, nous avons fait, ce soir-là, une expérience capitale, Le tout peut sembler paradoxal, mais quand on se met, à plusieurs, à parler de Jésus-Christ, on est renvoyé à l'Esprit de Jésus et à la surabondance de signes

dont il témoigne. On est renvoyé à une communauté concrète, qui vit, plus ou moins gauchement, de cet Esprit. On est renvoyé à plusieurs personnes, toutes différentes et qui ont besoin d'être acceptées comme telles, puisque Jésus-Christ se découvre dans l'éclatement de toutes les limites, dans l'ouverture de tous les sépulcres. Je me souviens ici de la parole de Jésus qui disait : « Il est bon pour vous que je m'en aille. Si je ne m'en vais pas, vous ne recevrez pas l'Esprit. Mais le jour où vous allez le recevoir, vous allez vous en rendre compte, car vous comprendrez davantage ce que je vous ai dit. » C'est précisément ce qui s'est passé dans notre communauté. Jésus-Christ nous a vraiment rendus les uns aux autres et à la nouveauté qui tente de percer dans notre vie et dans celle des gens qui nous entourent. Le Seigneur nous parle dans nos mots, dans nos images, dans nos questions, dans nos colères, dans nos espérances à nous tous et c'est pourquoi nous avons besoin d'être ensemble, pour en découvrir, peu à peu, toute la portée.

Commencer le credo par la fin

Il est encore trop tôt pour tirer des conclusions d'une telle expérience. Chose certaine, elle nous a déjà renvoyés à une nouveauté à inventorier dans différents domaines : celui de la qualité de notre connaissance réciproque, l'ouverture de notre communauté à de nouveaux venus, la découverte des différents milieux sociaux où chacun vit et travaille. Bref, toute une nouvelle façon de découvrir à quel point nous étions unis les uns aux autres, beaucoup plus que nous ne le soupçonnions. En parlant ainsi de la communauté, je me demande même si de telles expériences ne nous suggèrent pas de réécrire le Credo, en commençant par la fin. Le Credo résume un peu notre foi commune. Mais la lente [145] découverte que nous faisons de Jésus-Christ en communauté fait aussi partie de notre foi vécue. Pourquoi, alors ne pas intégrer cette démarche même dans le Credo ? Ce changement supposerait que l'on commence désormais par la fin. La première affirmation serait ainsi quelque chose comme : « Je crois d'abord en la communauté, en l'Église qui se fait proche de nous, je crois qu'à l'intérieur de la communauté se manifeste, à un moment donné, cette sorte de surabondance de signes, qui, pour moi, constitue l'expérience de l'Esprit. Je crois que l'Esprit, au hasard des événements, nous fait découvrir combien nous sommes frères les uns des autres, comment nous sommes différents et pourtant unis par celui que nous appelons Jésus-Christ. Je crois que l'expérience de chacun nous fera découvrir toujours davantage qui est Jésus-Christ. Je crois que Jésus-Christ nous révélera peu à peu qui nous sommes, c'est-à-dire non seulement des frères, mais des fils, et qu'alors il nous orientera progressivement vers Celui qui est son Père et notre Père, créateur du ciel et de la terre, nous attirant, par nos efforts, avec nos efforts

et dans nos efforts, vers cette terre nouvelle et ces cieux nouveaux, ou nous serons enfin réunis dans une même communauté. »

Jésus-Christ et le « nouveau » à l'œuvre

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, ce me semble la voie que nous sommes en train de suivre à l'intérieur de notre communauté. C'est là une voie particulière sans doute, mais qui, déjà, nous fait vivre et qui contient de quoi faire vivre beaucoup d'autres personnes. En ce sens, la question de Jésus-Christ renvoie notre groupe et tous les autres chrétiens d'ici à une autre question : la question de l'homme qui est en train de se bâtir au Québec actuellement. L'image que nous privilégions, quand nous parlons de Jésus-Christ, renvoie à cette autre image. Car la Bonne Nouvelle veut d'abord dire qu'il existe du Nouveau, une Nouveauté qui est à l'œuvre dans notre milieu, une Nouveauté qui devrait donc se voir, se faire, pouvoir se partager, une Nouveauté qui est Bonne aussi, c'est-à-dire qui répond bien aux attentes d'un grand nombre de gens d'ici.

C'est déjà quelque chose de cette Bonne Nouvelle que nous avons découvert en communauté et c'est de cette même Nouveauté que j'ai voulu témoigner.

Guy Paiement,

dans KOINONIA, septembre 1972

[146]

Une communauté chrétienne en zone grise

Le plus réconfortant, à East Harlem, c'est de penser que là, parmi tant d'hommes déçus, brisés, ait pu prendre racine et grandir une communauté solide et remplie de confiance dans l'avenir.

Mais le plus saisissant demeure que ce groupe d'hommes, loin de périr dans le désert, a donné naissance à quatre communautés pleines de vitalité, où s'intègrent plusieurs races et dont l'influence se fait sentir aussi bien dans la vie d'hommes ordinaires que sur celle de chefs de bandes locales et même, au-delà de leur quartier de New York, dans des commissions présidentielles.

Voici qui peut expliquer d'où leur vient cette force :

Un homme adonné aux stupéfiants est assis sur le premier banc de la petite église qui était autrefois une boucherie. À ses côtés, se tient un Noir qui vient de sortir de prison. Derrière eux est assise la famille Cruz, aimée de tout le voisinage. Au fond, il y a une prostituée bien vêtue, d'âge moyen.

Les bancs sont remplis de Porto-Ricains, de Noirs et d'Italiens ; il y a parmi eux des hommes et des femmes qui, normalement, ne mettraient jamais les pieds dans une église : des ivrognes, des voleurs, des proscrits de la société. Tout à fait la sorte de gens dont Jésus aimait la compagnie.

Le moment est venu de la prière d'intercession, et le pasteur, vêtu d'une sorte de soutane gris clair, demande : « Quelles prières offrirons-nous à Dieu aujourd'hui ? » Une pause. Puis, un Porto-Ricain en chômage se lève : « Le propriétaire a promis au groupe de l'Action chrétienne qu'il arrangerait la plomberie de l'appartement de Betsie. Il a même signé l'engagement. Nous devrions remercier Dieu pour cela. » Une autre pause. Puis Josh, âgé de vingt ans, se dresse : « Peut-être pourrions-nous prier pour les familles qui seront baptisées la semaine prochaine ? » Le vieux Luigi se lève, en s'appuyant lourdement sur sa canne : « En supposant qu'il y ait encore une bataille de rues comme hier soir ! C'est juste une supposition ! Ce serait bien si personne d'autre n'était tué. Je ne dis rien contre personne. Je dis seulement que ce serait bien si personne d'autre n'était tué, c'est tout. » Une autre voix vient interrompre le frémissement de malaise. Une autre encore. Puis : « Prions. »

Une jeune femme noire se lève et fait l'homélie du jour :

« Cela fait presque deux ans que je viens à cette église. Ce matin, je voudrais vous dire mes impressions et ce que le service signifie pour moi.

[147]

« Au moment où je suis devenue membre de cette église, je me suis sentie fière. J'étais heureuse de trouver une église tout près de chez moi, où je pourrais venir régulièrement. Étant restée éloignée de l'Église depuis des années et me trouvant perdue dans cette grande ville, j'étais très heureuse de pouvoir venir à cette église. Aller à cette église, c'était pour moi devenir chrétienne. Depuis que je suis devenue chrétienne, je me sens près de Dieu. Je pense à Lui dans ma vie de chaque jour et il me semble que je Le connais mieux.

« Chacun d'entre nous, nous avons dans notre vie de chaque semaine des choses qui nous font nous sentir loin de Dieu. Cela peut être simplement de vouloir que les enfants partent à l'heure pour l'école. Peut-être que ce jour-là ils sont durs et qu'ils ne veulent pas faire ce qu'on leur dit. Je sais que je me mets quelquefois très en colère et que je crie après mes enfants en les injuriant. Quand ils sont partis pour l'école, je m'aperçois tout

d'un coup que j'ai eu tort d'agir ainsi et je demande à Dieu de me pardonner.

« Il y a beaucoup de choses dans notre vie de famille qui nous font oublier ce que Dieu nous demande - vivre en chrétiens et nous aimer les uns les autres. Avec nos voisins, nos relations ne sont pas ce que Jésus a ordonné. Il nous a dit d'aimer notre prochain comme nous-même. Mais nous nous trouvons souvent incapables même de nous connaître, à plus forte raison de nous aimer...

« Je pense que, plus que toute autre chose, c'est cela que signifie pour moi aller à l'église le dimanche ; l'occasion de tout recommencer ; venir ici et rester avec vous en priant ensemble. Toutes les erreurs et les colères de la semaine disparaissent. Ce qui me paraît vrai, c'est Dieu Lui-même et Son pardon : je peux recommencer une nouvelle semaine.

« Venir à l'église le dimanche, c'est plus qu'une habitude. C'est une chose à laquelle je pense toute la semaine. C'est une chose aussi passionnante qu'un rendez-vous. Mais ce n'est pas de venir à l'église qui est important, ni l'air que nous y avons ; mais c'est le don que Dieu nous donne là. Car le don de Dieu tous les dimanches est le don de Lui-même.

« Quand nous venons à l'église, nous sommes comme la femme qui est venue au puits. Quelqu'un vient à notre rencontre, et nous ne le connaissons pas avant. Ici dans l'église, Il nous offre à boire une eau qui jaillira en vie éternelle, l'eau qui nous rend de nouveau propres et capables de L'adorer. C'est ici aussi qu'Il [148] nous offre cette boisson qui nous donne la force de faire le travail d'une autre semaine. »

— Un jour, la communauté fit une rencontre importante dans son cheminement :

« Suzanne de Diétrich était une petite femme française, infirme, que ses vêtements sombres et ses cheveux noirs coupés court rendaient insignifiante, si ce n'avait été l'étincelle qui brillait dans ses yeux. Elle parla de l'étude de la Bible qui devait être *un engagement, un événement, une rencontre de l'humain et du divin, un lieu de rendez-vous avec le Dieu vivant*. La Bible, pour elle, était Dieu parlant à travers les événements du passé et habituant les oreilles de ses disciples à l'entendre parler à travers les événements d'aujourd'hui. Avec enthousiasme, la plupart des membres du Groupe se mirent, remplis de confiance, à lire le texte biblique, car, à la lumière de leurs échecs, ils comprirent (comme certains l'avaient fait depuis le début) qu'ils avaient besoin par-dessus tout d'entendre Dieu leur parler, à la fois dans les événements racontés dans l'Écriture et dans les événements de la rue. Ils n'eurent pas longtemps à attendre.

La réflexion sur les Évangiles rappelait aux uns et aux autres que c'étaient les apôtres du Christ, qui, après avoir reçu une formation spéciale, avaient accompli « les signes et les merveilles » ; mais la même ré-

flexion avait montré sans ménagement que, tandis que ses « ouvriers à plein temps » le trahissaient, l'abandonnaient et le reniaient, les « ouvriers à mi-temps » transportèrent sa Croix, le déposèrent dans sa tombe et furent les premiers vers qui Il alla après sa résurrection.

Un soir de l'automne 1959, un membre du Groupe remontait à pied la 104e rue pour aller voir son conseiller. Il grimpa l'escalier de l'immeuble jusqu'au sixième étage et frappa à la porte de l'appartement no 20. Son conseiller était un laïc porto-ricain, membre de l'église de la 104e rue. Assis à la table de la cuisine devant une tasse de café, le pasteur raconta d'abord ses échecs et ses réalisations du mois précédent, puis continua en avouant son incapacité à résoudre le problème apparemment insoluble qui occupait son esprit depuis une semaine. On écarta les tasses de café. Ils parlèrent de leur foi et de leur manque de foi ; ils feuilletèrent la Bible pour voir comment ceux qui avaient vécu avant eux y étaient arrivés. Puis ils prièrent. Le laïc pria d'abord. C'était une prière si simple, si vraie, si honnête qu'elle dissipa la confusion et qu'elle rendit le problème et le pasteur perméables à la lumière de Dieu. Quand la prière fut finie, le silence se fit dans la cuisine ; on n'entendit plus que le tic-tac du réveil à bon marché. Le pasteur [149] avait la tête inclinée et immobile. C'était son tour de prier ; mais il dit simplement « Amen ». Car, en réalité, il n'avait pas besoin de prier davantage. Il avait reçu tout ce dont il avait besoin par l'intermédiaire de son ami.

Fait plus important que la participation du Groupe à la vie de East Harlem, beaucoup plus de laïcs qu'auparavant participaient à l'élan général et aidaient à répondre aux besoins urgents du quartier. C'étaient les laïcs qui étaient à l'origine, d'une action à grande échelle entreprise contre l'usage des stupéfiants, les luttes des bandes rivales et les propriétaires voleurs, et c'étaient eux surtout qui menaient à bien ces différentes actions. Mais au moins aussi important était le souci discret, témoigné envers ceux qui étaient dans le besoin par beaucoup d'hommes et de femmes dont l'horizon s'était jusqu'alors borné aux murs de leur appartement.

Ce n'était pas qu'ils souhaitaient mettre les préoccupations matérielles à la place des spirituelles. « Pour Dieu insistaient-ils, le matériel est spirituel - aussi spirituel qu'un bébé dans une crèche, que le pain et le vin, que le Corps du Christ. Nos préoccupations sont religieuses mais leur aspect social et même pratique ne peut être envisagé séparément. »

Bruce Kenrick,
La sortie du désert, Seuil 1968

[151]

**LA SECONDE ÉVANGÉLISATION.
TOME I. LES TÉMOINS.**

Première partie.
Les témoins en liberté

12

**TÉMOINS DANS UN SACERDOCE
PROPHÉTIQUE**

[Retour à la table des matières](#)

Une autre crise ! La plus spectaculaire... la plus galvaudée. Ses questions sont radicales, les réponses décevantes. On ne veut pas toucher vraiment au système clérical. À dessein, nous avons choisi des prêtres-témoins qui sortent des sentiers battus et rebattus, qui scandalisent. Serait-ce en vain ? Et pourtant quelle qualité évangélique leur témoignage véhicule. On peut chicaner leur approche encore trop ecclésiastique, inconsciente ou inavouée. Mais ils posent dans toute sa crudité la question essentielle de l'évangélisation, en rapport avec la mission de l'Église et les ministères pour la mettre en oeuvre. La seconde évangélisation dans le monde sécularisé commande une révision radicale des formes historiques du sacerdoce de chrétienté.

[152]

[153]

Prêtres sur les chantiers

[Retour à la table des matières](#)

En rentrant dans la vie ouvrière, notre projet affirmé est demeuré le même : vivre selon l'Évangile, témoigner de Jésus-Christ vivant et participer - en prêtres - à l'éclosion d'une Église où les travailleurs se reconnaîtraient chez eux et responsables.

Nous n'avons pas cherché, pour nous, un statut humain épanouissant : il suffit de subir pendant quelques années la fatigue, la contrainte et les humiliations de la condition ouvrière pour être soi-même marqué dans sa chair par l'écrasement qui pèse sur les salariés de l'industrie. Ne confondons donc pas le retournement et l'approfondissement spirituels que ce partage peut apporter, avec un épanouissement personnel.

Pas plus que notre vie, notre sacerdoce n'est une affaire individuelle : engrenés dans l'existence et la solidarité collective des exploités, nous nous voulons membres, en même temps, à part entière du presbytérium. Car personne ne peut accomplir sa part de la Mission du Christ à son propre compte. Si la communion d'Église est une exigence de la foi, elle conditionne aussi la fécondité à venir de notre ministère. Les militants laïcs répètent souvent que leur action propre doit pouvoir s'appuyer sur des choix et des engagements de toute l'Église. De même, notre vie de prêtres ouvriers ne peut apparaître que comme un témoignage personnel - et donc tronqué - si l'Église, globalement, n'accepte pas de l'Esprit Saint les révisions évangéliques nécessaires.

Nul ne peut être juge de sa propre fidélité. Nos options et notre manière d'assumer notre responsabilité de prêtres ont besoin de repères et de contrôles plus larges ; nous ne sommes pas les propriétaires du ministère dont l'Église nous a chargés. L'équipe, pour nous, représente déjà l'Église qui discerne, soutient, remet en cause chacun et le réinterroge sans cesse devant l'Évangile.

À la manière du Serviteur

En Jésus-Christ, Dieu a pris la condition d'homme, pas n'importe laquelle. Il a choisi l'existence des pauvres de son pays et [154] de son temps, des travailleurs. Tel est le fondement de sa Mission et de son Sacrifice. C'est en partageant la vie de son peuple, qu'il devient, selon saint Paul, « l'unique prêtre de la Nouvelle Alliance » : voilà le Sacerdoce auquel nous participons, évêques et prêtres de tout ministère.

C'est donc délibérément, parce que prêtres de Jésus-Christ, que nous avons choisi la condition ouvrière. L'immense majorité des hommes n'ont pas d'autres choix possibles : bien que souvent capables et désireux de professions plus épanouissantes, ils doivent travailler pour gagner leur pain et ainsi entrer dans la dépendance totale des nécessités de la technique et de la production comme du pouvoir des possédants et des chefs. Leur destinée est devenue la nôtre.

Pour sauver son peuple, le Serviteur de Dieu - selon Isaïe - s'est placé volontairement du côté des muets, des exclus et des opprimés de la société. Serviteur, au sens biblique et paulinien, implique autant l'idée de servitude que de service. L'Incarnation du fils de Dieu - qui se fait son Serviteur - reste la référence première de notre option ouvrière, pour l'accomplissement de notre part de Mission.

À la manière des Apôtres

En acceptant la condition ouvrière, nous avons répondu à un appel intérieur et persistant de l'Esprit qui nous demande de contribuer à enraciner l'Église dans un peuple à qui elle demeure, pour le moins, étrangère. Il s'agit donc bien, pour nous, de vocation personnelle, mais pour la réalisation d'un projet ecclésial collectif. Car, en se coupant de la masse des humbles, non seulement l'Église est infidèle à sa Mission, mais du même coup, elle perd la sève évangélique et l'esprit du Royaume dont Dieu les a faits dépositaires (saint Jacques). Comment serait-elle sacrement de salut pour eux, signe reconnu de l'Amour que Dieu leur porte et de la destinée divine qu'il leur promet si elle n'est pas immergée dans l'existence quotidienne des gens, dans leur souffrance, dans leur désir de justice, et même dans leur lutte quand la condition qu'on leur impose les empêche de vivre en homme et en fils de Dieu conscients ?

Après la Pentecôte, les Apôtres - qui n'étaient ni savants ni casuistes - ont eu un souci constant : reprendre pas à pas le chemin choisi par leur Maître. Ils gardaient comme point de repère le souvenir fidèle de ce qu'ils

l'avaient vu vivre et proclamer... Pourquoi, prêtres, ne chercherions-nous pas tout simplement et [155] d'abord à imiter Jésus-Christ ? Face à cette recherche, les spéculations théologiques sur le Sacerdoce paraissent seconds.

À la manière des travailleurs

Le travail est le moyen de culture, le langage et la solidarité par excellence des hommes. Déjà, il s'impose à l'immense majorité ; ce fait eût suffi pour que nous en fassions le fond de notre existence. Mais le travail est plus qu'un gagne-pain ; l'ouvrier comme le paysan y engage tout son être : force physique, cœur, conscience, connaissance et intelligence. C'est dans l'exercice de son métier que l'on se réalise, s'exprime et se reconnaît le mieux soi-même. Le langage des travailleurs est pauvre. Mais leurs mains et leur expérience sont riches : chaque jour ils élargissent le champ de leur connaissance, celle de la matière qu'ils transforment, celle de la machine qu'ils conduisent, celle de la solidarité qui les grandit, celle des hommes qu'ils sont. Plus que la parole, c'est le travail qui peut nous révéler ce qu'ils valent profondément.

La réalité, il est vrai, n'est pas sans bavures : le malheur vient de l'exploitation qu'on fait des travailleurs, traités en bêtes à rendement. Par les cadences, les horaires abusifs, la surproductivité, l'irresponsabilité imposée, on vole les ouvriers, non seulement du fruit de leur travail mais de son sens. C'est le grand péché du système économique : l'anticréation.

L'écrasement physique ou moral, les humiliations, les révoltes et les découragements, la lassitude, les déceptions caractérisent la vie ouvrière. En redisant ces choses connues, elles ont pour nous une terrible présence, celle qui pèse sur nos existences et celles de nos copains.

Nous référant à ce que Dieu dit du travail à Adam, nous découvrons une dimension nouvelle de la rédemption. Ce mot a un sens : passage de l'esclavage à la liberté, de la mort à la vie.

Le travail est le lieu où les hommes se rencontrent, les consciences s'élargissent, les solidarités se créent. Il est le seul moyen de donner à tous le pain et la dignité. Il maîtrise la matière et peut décupler la fécondité de la terre. Par l'implantation de l'industrie, on peut fournir aux hommes et aux peuples pauvres les moyens de sortir de la misère, de la dépendance humiliante, de la mendicité et de l'analphabétisme. N'est-ce pas déjà leur ouvrir les portes d'une existence enfin humaine ? Il n'est pas exagéré de dire que l'accès au travail peut faire passer une population de l'état d'escla-

vage à l'état d'humanité, de la mort lente à la vie. [156] Le travail est rédempteur puisque cela peut sauver l'homme d'un état infra-humain.

Ce gigantesque effort d'humanisation par le travail rejoint la Passion du Christ. N'est-il pas plus facile de faire découvrir à quelqu'un sa destinée divine lorsque, déjà, il a retrouvé sa dignité humaine ? Car alors, la rédemption promise n'apparaît pas forcément à l'écrasé comme une dérision (Job).

Ainsi, le travail salarié et les solidarités qu'il engendre ont transformé tout notre être, donc notre vie spirituelle et notre façon de vivre notre responsabilité sacerdotale.

Le Fils de Dieu, en fabriquant les charpentes du village rendait au Créateur le culte qu'Il attend de ceux qui collaborent à parfaire sa Création. Le travail n'est pour nous, ni un à-côté, ni un moyen de notre sacerdoce. Comme ascèse, comme création rédemptrice, comme source de fraternité, comme louange vécue, comme matière à eucharistie, il en fait partie intégrante.

Une implication difficile, mais nécessaire

Si nous n'exprimions pas notre solidarité, notre espérance et notre amour des gens par le partage de la lutte ouvrière, notre vie apparaîtrait comme une hypocrisie ou un mensonge. Nous demeurerions des étrangers ou des jaunes. Dans une nation ou une classe sociale en danger, le refus de la solidarité ne peut être qu'un contre-signé.

Pour quelle raison, dans la classe ouvrière seulement, le sacerdoce nous dispenserait-il de nos solidarités et de nos responsabilités d'homme et de chrétien ?

Dans le monde ouvrier, l'exploitation tue des corps, divise des frères, abrutit des consciences, asservit les esprits. C'est dans la lutte que la classe ouvrière retrouve son espérance et son âme. Cette lutte est un véritable acte spirituel collectif. Au sens profond du mot, elle implique une charité politique. La plus grande, disait un Pape ! Là, le retrait ou la neutralité de l'Église - prêtres et laïcs - serait injustifiable !

Nous nous retrouvons ainsi responsables parmi d'autres. Nous sommes engagés dans la même lutte, donnant notre voix et notre vie à la même cause et nous avons cependant conscience, parce que prêtres, d'une certaine dimension, liée au Christ, de cette lutte. Nous y rencontrons chaque jour le paradoxe abrupt de l'Évangile.

[157]

Nous ne cachons pas l'ambiguïté d'un tel type de responsabilité : le délégué, le secrétaire syndical ne masquent-ils pas le Prêtre ?

Nous acceptons la possibilité de cette ambiguïté. Nous n'avons plus le choix : il est fait. Face à la tentation, qui reste proche de la pensée chrétienne classique, de chercher à réaliser un type de prêtre « frère universel » et « l'homme de tous », (ce qui nous semble une évasion et un rêve), nous sommes maintenant certains que la vie des hommes, la complexité sociale croissante nous obligent à prendre le risque de cette ambiguïté, auquel le Christ lui-même n'a pas cherché à échapper.

D'après l'Évangile, n'est-ce pas la situation concrète des gens qui définit et appelle la forme de l'amour et du service qu'on leur doit ? La parabole du Bon Samaritain nous apprend qu'on peut marcher à côté et ne pas être le prochain. Le prêtre et le lévite voient et passent parce qu'ils pensent que l'aide au blessé ne relève pas de leur charge religieuse. Le Samaritain devient le prochain parce qu'il s'approche, partage, se dépense, relève le malheureux. Il accepte que les exigences de la charité lui soient dictées par la situation concrète et urgente de l'autre et non par des principes théoriques. Serons-nous - ou non - le prochain de nos camarades ? Eux, en tout cas, ne s'y trompent pas.

Parce que nous avons pris nos solidarités au sérieux, nous sommes devenus des militants ; nous essayons, parmi d'autres, d'éveiller les consciences, de promouvoir l'unité et de répandre l'amitié. Cela nous amène souvent à accepter de nos camarades, des responsabilités syndicales.

Notre engagement temporel ne nous paraît cependant pas étranger au plan rédempteur de Dieu. Les prophètes aussi prenaient des positions sociales et politiques : les puissants, les prêtres et le peuple de leur temps ne s'y sont pas trompés. Jésus-Christ, notre prêtre, a été appelé prophète par les gens. Ce mot avait un sens clair et net.

Nous ne confondons pas, pour autant, mouvement ouvrier avec Royaume de Dieu.

À la manière de l'Évangile

L'Évangile nous apprend que le Seigneur n'a jamais voulu se démarquer des gens ordinaires - fussent-ils pécheurs ou païens - mais, au contraire, devenir l'un d'eux. Il a tout pris de leur vie et de leur mort, sauf le péché. Par contre, il a voulu briser [158] - par son exemple et son message - tous les ostracismes nationaux, sociaux, moraux ou religieux qui opposent les hommes et finissent toujours par laisser pour compte les plus pauvres. S'il s'est jamais démarqué de quelqu'un - ostensiblement et solennellement - ce fut des pharisiens, des scribes, des prêtres du Temple, parce

qu'eux-mêmes avaient toujours comme hantise de se distinguer du peuple. Il en est mort.

Quand il a prévu sa succession, il est bien clair qu'il n'a pas institué des prêtres pour la religion mais des serviteurs pour les hommes et des apôtres pour les nations.

Saint Paul, parlant du Sacerdoce nouveau et du Prêtre unique (Heb. 10), met sur les lèvres du Christ cette prière au Père : « Tu n'as pas voulu de sacrifices ni d'offrandes, mais tu m'as donné un Corps. Alors j'ai dit : je viens pour réaliser ta volonté. »

Saint Paul affirme que l'économie nouvelle du Salut constitue une rupture d'avec le Sacerdoce cultuel des anciens. Le seul sacrifice voulu Par Dieu, c'est d'offrir sa vie en partageant la servitude commune, pour témoigner de l'Amour qui est donné à tous, et de l'Esprit vivant en tous afin d'en faire le ciment d'un peuple nouveau : celui de Dieu. En ce sens, tous les chrétiens participent ensemble au Sacerdoce médiateur de Jésus-Christ. Et nous pensons que la démarche qui consiste à commencer par chercher ce qui spécifie le Sacerdoce des prêtres de celui des autres disciples est plus juive que chrétienne.

Quand il s'agit d'être ensemble témoins de l'Évangile dans un monde sécularisé, la spécification entre les ministères n'est pas une condition de départ, mais un aboutissement. La Mission a d'abord besoin de témoins et de prophètes de Jésus-Christ, prêtres ou pas. Elle a besoin d'églises vivantes - faites de laïcs et de prêtres mêlés - sur le terrain dont les choix et les risques pris signifient et actualisent l'Amour de Dieu pour les hommes. Elle a besoin de fraternité vécue avec tous, et particulièrement avec les plus écrasés. Elle a besoin de militants qui, travaillant aux libérations humaines nécessaires, rappellent cependant que le Salut des hommes ne peut devenir total qu'avec l'acceptation de la Croix qui ouvre à la Vie de Jésus-Christ.

Notre responsabilité propre de prêtres

L'important est d'abord, pour les laïcs et nous, de vivre ensemble et de l'intérieur l'existence des hommes, d'être solidaires, de témoigner et d'aimer. « C'est le signe auquel on vous reconnaîtra [159] pour mes disciples. » Mais quand une église est en voie de devenir un corps vivant, les ministères doivent prendre chacun leur place et s'organiser entre eux. Cela par nécessité vitale. Le ministère propre aux prêtres apparaît alors aux yeux de tous, non pour une étrangeté incompréhensible ou une volonté de supériorité mais pour ce qu'il est fondamentalement : signe de l'Amour et de l'unité que Dieu veut.

Bref, dès notre ordination, nous sommes prêtres et gardons le souci que notre ministère puisse, un jour, se manifester et s'accomplir dans toutes les fonctions dont il est porteur. Nous ne sommes pas pour autant des prêtres mutilés lorsque la communauté humaine dans laquelle nous témoignons ne demande ni enseignement en forme, ni sacrement, ni culte. Notre responsabilité première est tenue dès le départ si nous nous voulons apôtres de l'Évangile. Cependant, le désir ne doit pas nous quitter de mettre en oeuvre - l'heure venue - tout ce pourquoi nous avons été consacrés. Nous essayons, en équipe, de nous tenir disponibles pour la Parole de Dieu à dire, pour les premiers rassemblements de la Foi - fussent-ils embryonnaires - pour une Eucharistie célébrée avec nos camarades. Alors, même si nous la faisons longtemps entre nous et sans leur présence réelle, nous sommes assez solidaires d'eux en existence et en esprit partagés, pour offrir leur vie en Sacrifice au Seigneur sans nous payer de mots.

Quand nous travaillons, avec nos camarades, à défendre les humiliés, à dénoncer les servitudes accablantes de la production, à unir les gens pour leur liberté, à déboulonner de leur pouvoir intouchable les marchands d'hommes, à rendre possible l'accès des opprimés à une humanité pleine, nous consacrons le monde, nous offrons déjà à Dieu le culte spirituel qui consiste à rendre les nations conformes à son dessein sur elles et les hommes à son image (Isaïe, saint Paul).

Nous appelant au Ministère apostolique, l'Église nous a demandé d'être des témoins du Ressuscité, des serviteurs et des prophètes. La situation du monde où nous vivons fait que nous sommes aujourd'hui plus serviteurs des gens, soucieux de leur unité et signes, pour eux, d'une vie possible, que donneurs de sacrements... Tous les missionnaires ont commencé par là.

Déjà, au jour de la Pentecôte, Pierre constatait qu'étaient venus les jours où l'Esprit de Dieu est partagé à toute créature. La Pentecôte est quotidienne. Prier, c'est ouvrir les yeux au travail de l'Esprit autour de nous. Il se manifeste de mille manières, dans des dépassements individuels, dans les solidarités qui tendent à [160] briser les oppositions de races et les échelons professionnels... Quand, tirés par la même espérance, liés par la même action collective, attentifs au sort des plus défavorisés, des individus s'organisent et deviennent un peuple, ils réalisent déjà, sans le savoir et sous la mouvance du Saint-Esprit, le Dessein rédempteur de Dieu. Encore faut-il regarder pour le voir et savoir en rendre grâce !

Certes, la classe ouvrière n'est pas sans péché. Nous souffrons de ses divisions, de sa lourdeur et de l'égoïsme de beaucoup. Voir le péché du monde, celui de nos camarades, le nôtre aussi, nous pousse à mieux comprendre les Psaumes et à y joindre notre cri. C'est notre façon d'intercéder, avec le Christ Prêtre, pour le péché du peuple dont nous sommes membres.

Respecter les temps de Dieu

Coopérateurs des apôtres, nous avons reçu la charge de Le faire connaître. Nous le croyons : aucune libération humaine ne peut s'accomplir sans passer par la Croix. Il nous faut tous les jours vivre et mourir à soi, avec le Christ. Et nous savons que seul le Christ peut libérer finalement les hommes du péché et de la mort. Mais il y a des temps pour tout. Jésus n'a pas révélé tout de son identité et de sa mission n'importe quand, à n'importe qui. « L'heure n'est pas encore venue », disait-il. Et, en partant à l'Ascension, il a confié dans la patience du temps, « au Saint-Esprit et à nous », le soin de dévoiler, quand cela peut être reçu et compris, les mystères de Dieu. Oublieux des patiences de sa Vie et de ses avertissements, nous sommes toujours tentés de télescoper les temps de Dieu.

Le respect de l'évolution des consciences est une nécessité pour que l'Évangile soit reçu et le Seigneur reconnu pour ce qu'ils sont. Beaucoup de gens « catéchisés » n'accèdent jamais à une foi personnelle adulte... Ne leur a-t-on pas fait ingurgiter des mystères de Dieu en bloc, sans qu'ils aient le temps de les assimiler par leur propre expérience humaine ? C'est le cas de beaucoup d'ouvriers. N'ayant rien digéré de ce qu'on leur a enseigné, ils ont tout rejeté.

Comme responsables de la Parole, nous avons reçu la charge de la vivre et de l'expliquer de manière qu'elle soit comprise de ceux à qui elle est, tous les jours, adressée. Alors, si nous ne parlons guère, si nous n'avons pas encore l'occasion vraie de partager souvent les sacrements, si nous ne pouvons pas rassembler dans [161] la Foi une communauté de croyants en Jésus, en quoi sommes-nous prêtres ?...

C'est la question que l'on nous pose souvent dans l'Église. Et voici notre réponse : coopérateurs des Apôtres, nous sommes partis en pointe là où Jésus-Christ n'est pas connu pour ce qu'Il est. En essayant d'y vivre selon l'Évangile, nous déblayons les chemins pour que l'annonce explicite de la Croix et de la Résurrection soit un jour possible et reçue. Peu importe que ce soit nous ou nos successeurs qui puissent la faire sans qu'elle soit a priori rejetée.

Même silencieuse, notre vie est fondement pour la communauté rassemblée de demain. Elle servira peut-être de révélateur aux camarades qui

ignorent ce à quoi ils sont appelés par Dieu. Et de catalyseur à des embryons de rassemblement dans la Foi : pour deux, trois, dix de nos frères. Dans cinq ou vingt ans... Nous ne sommes pas maîtres du don de la foi ni du temps de Dieu. L'accomplissement de la Mission, qui d'ailleurs n'est jamais finie, ne se calcule pas à l'échelle d'une vie humaine mais à celle des siècles. « Autre le semeur, autre le moissonneur ».

Notre participation à la construction de l'Église

Nous faisons l'Église quand, à notre petite place, nous arrivons à rassembler nos camarades de travail ou de quartier dans la conscience de leur dignité et dans l'unité, et finalement quand, à partir de cette amitié, il arrive que nous puissions nous réunir avec quelques-uns pour le partage de la Parole et du Pain de Dieu... Mais cela demande beaucoup d'espérance persévérante et de temps.

Nous faisons l'Église lorsque nous confrontons nos vies, nos réflexions, entre nous prêtres ouvriers. Nous faisons l'Église quand nous travaillons à l'éveil et à l'accroissement d'un laïc responsable. Nous faisons l'Église quand nous apportons notre part aux recherches et aux efforts des autres membres du presbytère. Nous faisons l'Église quand nous essayons d'inventer, avec nos évêques, un mode de communion qui soit fait de vérité sans fard, d'exigences réciproques, d'interrogation fraternelle. Nous faisons l'Église quand tous, évêques, prêtres, religieux, laïcs, nous nous considérons d'abord comme des frères et quand nous acceptons de nous remettre réciproquement en cause, nous et notre fidélité à l'Évangile.

Devant cette tâche, nous nous sentons ignorants, pauvres et démunis. Tout à apprendre. Tout à demander. Soucieux, malgré [162] notre impatience cléricale, de ne pas télescoper les temps de gestations, les commencements cachés, les apprentissages nécessaires.

Quelle forme aura, demain, la vie de l'Église ? Ses ministères, son langage, ses célébrations, ses sacrements, sa prière ? Ne nous suffit-il pas de savoir que l'Esprit-Saint est en elle ? Que le Christ nous accompagne tous les jours, que rien ne manque à ceux qui se dépouillent, qui prient et qui aiment, en faisant la Vérité ? Peut-être sommes-nous plus capables qu'avant d'aider l'Église à ne pas se payer de mots, à essayer d'ajuster ses actes sur ses intentions et à discerner les dépouillements les plus urgents à faire ?

Dans le monde ouvrier, le grand scandale - l'obstacle, infranchissable - n'est point où, généralement, les hommes d'Église le situent. Beaucoup plus que la défaillance des individus, que les pauvres comprennent toujours, les compromissions collectives de l'Église et le fait qu'elle se situe toujours en dehors et au-dessus pour moraliser, font barrage à l'Évangile. Fidèles à Jésus-Christ, fidèles à l'Église, fidèles aux plus exploités du monde ouvrier à cause de l'Évangile, voilà ce que nous demande notre ordination sacerdotale. Voilà ce que nous voudrions dans la fatigue, le silence et la grisaille des jours... jusqu'à la fin.

Prêtres et laïcs,

janvier 1972

[163]

**LA SECONDE ÉVANGÉLISATION.
TOME I. LES TÉMOINS.**

Première partie.
Les témoins en liberté

13

TÉMOINS DE LA MARGE

[Retour à la table des matières](#)

Nous livrons ici, en vrac, des profils de distants. Ceux-ci expriment des attentes évangéliques qu'ils ne trouvent pas dans l'Église. Ce sont des « témoins à l'envers » qui obligent les responsables de l'intérieur à sortir des sentiers battus pour ouvrir de nouvelles pistes d'évangélisation. Cette distance critique nous semble un processus normal pour passer d'un système religieux fermé à un système ouvert plus accordé à l'économie chrétienne de libération incessante. Après tant de saturations religieuses, on sent le besoin de revenir à une pédagogie de cheminement. Derrière les refus et les rejets, il y a une redécouverte lente et progressive, personnelle et communautaire, d'une vie évangélique signifiante et d'une Église correspondante. Ces témoins répercutent l'écho de cris retenus dans bien des itinéraires spirituels contemporains. D'une façon implicite, ils soulignent le formidable problème d'une Église institutionnelle plus ou moins perméable à la rétroaction

des chrétiens devant les attitudes et les politiques officielles. Ce sont peut-être des « réactions vitales » de l'Esprit devant le coefficient de pharisaïsme qui accompagne souvent l'exercice humain du pouvoir religieux, même de droit divin.

[164]

[165]

Profils de distants ¹

[Retour à la table des matières](#)

1. Recherche d'une authenticité

Couple marié : Monique, 20 ans, André : 21 ans, administrateur.

Non-pratiquants depuis quatre ou cinq ans, ils ont tout de même tenu, l'an dernier, à un mariage religieux pour plaire aux parents d'une part, et d'autre part par besoin de s'engager devant un groupe. Tous deux ont été élevés dans une petite ville de province par des parents fortement imprégnés de jansénisme.

« Les structures religieuses, dit Monique, m'empêchaient d'être authentique. La morale rigide de mes parents, des prêtres, des religieuses, m'apparaissait comme une barrière à mon épanouissement. La messe du dimanche n'avait aucun lien avec la vie de tous les jours. Perdus dans un groupe anonyme, spectateurs passifs, ce rite nous apparaissait dépourvu de sens. »

« Quelque temps avant notre mariage, en quête d'une certaine mystique, nous nous sommes tournés vers les sciences occultes. Mais cela nous a déçus. Actuellement, depuis cinq mois, nous cheminons avec un groupe d'une trentaine de personnes composé en majorité de non-pratiquants, à la recherche d'un sens à la vie. Jésus-Christ devient pour nous celui que nous intuitionnions, mais qu'une religion trop impersonnelle, trop légaliste nous empêchait de trouver. »

¹ Ces profils de distants sont des témoignages qui ont été reçus et consignés par l'Office national pour le Dialogue avec les Non-Croyants, Montréal, septembre 1972. Les noms sont fictifs.

2. *Humanae Vitae*

Couple : 28 ans - Monde des affaires.

Marié religieusement, ce couple a abandonné la pratique religieuse depuis la parution d'*Humanae Vitae*, considérée comme une sanction d'infailibilité sur le problème de la « pilule ». « Comme c'est ce que les pratiquants croient depuis que le pape a parlé, je ne puis me joindre à vous, confie le mari. J'ai déjà [166] deux enfants et je ne puis suivre cet enseignement. Je me sens en dehors de votre Église. C'est donc pour moi et pour ma femme une question de logique et d'honnêteté que de ne pas pratiquer tant que nous devons avoir recours à la pilule. »

Une longue discussion s'ensuit sur le sens de l'infailibilité de l'enseignement pontifical en général et sur les nuances qu'ont apportées des conférences épiscopales sur cet enseignement particulier de morale conjugale. Les deux époux s'embrassent spontanément, heureux d'apprendre qu'une place leur est faite dans l'Église et de sentir qu'ils peuvent rejoindre, dans leur condition même, la communauté priante du dimanche. Ils avouent qu'ils vont songer sérieusement à retourner à l'église. Seulement, ils ne sont pas sûrs de l'interprétation présente du prêtre rencontré soit la bonne puisque, disent-ils, la grande Église, le pape et beaucoup de curés ne semblent pas penser ainsi. Leur méfiance et leur souci -d'honnêteté sont assez forts pour qu'ils ne soient pas prêts dans les circonstances à réintégrer l'Église et à recommencer d'emblée la pratique dominicale.

3. *Déception d'un dirigeant d'Action catholique*

Maurice : 33 ans Avocat. Père de 3 enfants.

Ancien dirigeant d'Action catholique. Lieu d'origine et résidence actuelle : Montréal.

Père de trois enfants, Maurice a reçu dans son milieu familial surtout une formation religieuse exceptionnelle, ce qui l'a amené à s'engager très activement au plan religieux pendant une grande partie de sa vie de jeune adulte.

C'est ce même engagement pourtant qui lui a fait abandonner la pratique religieuse et rejeter l'Église-institution. Ayant été fortement impliqué au sein de mouvements catholiques, il a connu des difficultés sérieuses avec la hiérarchie de l'Église. Ces expériences, en particulier les crises de l'Action catholique, ont été traumatisantes pour lui. Il s'est senti rejeté et

incompris par la hiérarchie. Le dialogue fut impossible. Il en est venu à penser que les seules actions efficaces devraient dorénavant être prises en dehors des cadres formels de l'Église. En outre, le contraste entre son fort degré de participation au cours d'un passé encore récent et son isolement actuel peut sûrement aider à comprendre son insatisfaction.

Maurice reproche à l'Église de paraître insensible aux problèmes actuels du monde. Elle ne comprend pas son évolution. Elle souffre d'angélisme. « Il y a une insensibilité... une ignorance [167] crasse des problèmes du monde actuel, des courants actuels, du développement, des *aspirations de l'homme actuel à la participation*, de son désir de vivre, de son désir de justice sociale. Il y a une incompréhension, un aveuglement sur le socialisme et le marxisme. C'est pénible à voir et à entendre. » Il reproche à l'Église ses tergiversations et sa prudence excessive, en particulier, il trouve qu'elle ne prend pas suffisamment position face aux problèmes de la collectivité. Il estime qu'elle se confine, par exemple, à essayer de régler des problèmes individuels de pauvreté sans agir au niveau collectif. De plus, on ne la voit jamais participer officiellement à des démonstrations de masse, si fréquentes de nos jours.

Selon Maurice, l'espoir qu'avaient suscité Vatican II et l'avènement de Jean XXIII s'est transformé en attitude de désespoir ou d'indifférence chez un grand nombre. « L'Église a déjà fait des pas en avant, avec le Concile et Jean XXIII, maintenant, j'ai l'impression qu'elle fait quelques pas en arrière. Elle recule de plus en plus. Elle perd du terrain et elle n'en gagnera pas. C'est foutu, son affaire est finie, trop connue. » Pour lui, si des changements surviennent, ils ne seront pas dus à l'initiative de l'Église officielle et de ses conseils de laïcat, mais plutôt à celle des communautés diffuses, des laïcs et peut-être de quelques jeunes prêtres. De plus, certains pensent que les changements dans le monde ne seront plus déterminés par les facteurs religieux, mais par des forces d'un autre ordre comme les syndicats ou des idéologies politiques. Il s'ensuit que beaucoup de gens ne sont plus intéressés à travailler de près ou de loin en collaboration avec l'Église. Malgré son scepticisme face à l'Église officielle, Maurice n'en continue pas moins de rêver à un type d'Église tout à fait différent. « Les gens ne souhaitent pas que l'Église se restructure, mais qu'elle devienne une véritable communauté chrétienne dans les faits... L'Église ne doit pas être une chaîne de plus pour les gens, ça doit être un instrument de libération. » Le caractère essentiel de cette communauté serait sa disponibilité et son rôle en serait un de ressourcement.

4. *Émancipation pour mieux « Vivre »*

Femme célibataire. 35 ans. Psychologue. Montréal.

Louise a reçu avec ses frères et sœurs une éducation très chrétienne. À dix-huit ans, elle était congréganiste. À vingt ans, elle entrait au couvent. Elle en sortait un an et demi plus tard et se dirigeait vers les sciences religieuses, à l'université.

« Quatre années de sciences religieuses (1959-63) m'ont amenée à couper avec l'Église. J'ai compris que jamais je ne pourrais [168] enseigner de telles choses. C'était un véritable ghetto dogmatique. Je m'en voulais d'avoir cru tout cela et je « leur » en voulais de m'avoir fait marcher. Ce que j'éprouvais vis-à-vis de l'Église, c'était non seulement de l'agressivité mais de l'hostilité. Les sermons me rendaient furieuse. L'abandon de la pratique est venu de pair avec une émancipation dans tous les sens : quitter la maison familiale, vivre en appartement, J'étais entrée en Psycho. Mon nouveau style de vie était favorable aux rencontres d'étudiants où on discute librement sur tous les sujets. J'aimais cette liberté. Je ne pouvais non plus accepter l'intransigeance de l'Église en matière de morale. Dans mon groupe, la plupart allaient à la messe. Mais graduellement, plusieurs ne pouvant s'approcher des sacrements se sont éloignés de l'Église.

Aujourd'hui, bien que non-pratiquante, je ne suis pas non-croyante, d'autant que je suis encore interrogée par trois de mes frères et sœurs qui demeurent pratiquants. Pour moi, comme pour bien d'autres, la non-pratique religieuse n'est pas le refus de croire à Dieu, mais le refus de ce qu'on nous a enseigné d'excessivement rigide, légaliste. Je n'ai pas d'objection à retourner à l'Église dans ces occasions mi-religieuses, mi-sociales que sont les baptêmes, mariages, professions de foi. Je me sens de la fête. Et je suis avec intérêt l'évolution de l'Église par les journaux, la T.V., etc. Les mass média me paraissent un moyen important pour l'Église de se faire connaître. Dans mes nombreux contacts avec de jeunes parents, je constate que la question religieuse est une question qui tourmente un grand nombre. Ceux qui ont abandonné à regret (beaucoup de femmes surtout) demeurent à l'affût de tout ce qui peut les tenir au courant des choses religieuses. Personnellement, et pour l'instant, je ne me sens pas attirée à aller plus loin dans ma recherche religieuse. L'Église, telle que je la vois, ne présente pas d'attrait pour moi. Son langage demeure abstrait, coupé de la vie. Elle ne présente pas un message qui puisse faire vivre. »

5. *Préjugés sur l'Église*

Claude : 24 ans. Ouvrier de la construction.

Claude a dû se marier à l'âge de 18 ans, obligé de le faire devant la venue d'un enfant. Il est heureux en mariage, croit en Dieu et en Jésus-Christ. Mais il ne croit pas en l'Église, « qui est une affaire de curés ». Il s'est laissé raconter une foule d'histoires sur la grande Église, par son père notamment qui a trouvé refuge dans l'alcool et se fait très agressif à l'égard des « curés » pour divers griefs et surtout parce qu'ils l'ont encouragé à élever une famille de 15 enfants.

[169]

Rencontrant un prêtre « moins distant et plus amical que les autres » Claude livre volontiers les questions qui tiennent aux *préjugés reçus* : la richesse de l'Église, la banque et les intérêts financiers du Vatican, l'autoritarisme des curés, leur grosse voiture et leur grand presbytère, leur ingérence dans la vie intime des gens, le sacrement de pénitence, les « patentes », de l'Église... Tout cela est irrecevable pour un ouvrier qui gagne au jour le jour, qui est en mal d'émancipation et jaloux de sa liberté.

Un dialogue s'amorce où l'on tente de replacer les choses, de considérer que l'Église est incarnée et qu'elle a sans cesse besoin de se convertir, elle qui est là pour le service des hommes afin qu'ils puissent réaliser leur vocation d'hommes selon le plan de Dieu. Il est heureux de reconnaître l'autre côté des choses de la part de quelqu'un qui sait avouer pourtant certaines fautes historiques de l'Église. Il se propose de revenir avec son épouse pour continuer le dialogue. Mais les préjugés sont tenaces. L'Église *n'a pas de sens pour lui* : On se sauve *individuellement* en relation avec Dieu *sans et malgré l'Église*. Il ne comprend pas grand-chose à l'Église en tant que communauté des croyants : elle reste pour lui la superstructure arbitraire et autoritaire qu'on lui a enseigné, et qu'on ne cesse de discréditer. Mais il voudrait bien en découvrir autre chose, « si c'est vrai », car ses enfants grandissent...

6. *Recherche de sens*

Femme célibataire. 24 ans. Vivant en province.

« Jusqu'à l'âge de 18 ans, écrit-elle, j'étais fervente. Mais je me suis mise à réfléchir sur les motifs véritables de ma pratique religieuse. Je voulais une religion qui passe dans ma vie, qui la transforme. Mais je n'y réussissais pas, je ne pouvais pas établir le lien. Je me suis rendu compte que je m'obligeais sans plus, à communier, à aller à la messe et à me confesser régulièrement. C'est pourquoi j'ai tout cessé jusqu'à ce que j'aie trouvé une solution, quelque chose d'authentique, qui corresponde à une valeur pour moi, i.e. qui aurait une signification, un sens qui soit vivant. »

« L'Église n'a pour moi aucune signification, je ne peux pas voir sa raison d'être. Son enseignement ou ses déclarations me rendent souvent agressive parce que je trouve qu'elle veut imposer des solutions toutes faites ou prendre, souvent, des décisions à la place de ceux qui doivent les prendre. Sa hiérarchie, je la trouve trop lourde : à quoi sert-elle ? »

« Une Église qui répondrait à mes attentes serait faite d'un regroupement à dimension horizontale : se rencontrer entre gens [170] du même milieu dans des groupes réduits, favoriser beaucoup le dialogue, partager des tâches communes pour améliorer le milieu mais l'Église est-elle prête ? »

7. *Divorcé - Remarié*

Homme : 52 ans. Agent d'assurances.

Soldat pendant la dernière guerre, Jean s'est marié devant l'Église en 1940, quelques semaines avant de traverser outre-mer.

« Au début, mon épouse et moi, nous nous sommes écrit. Puis, après une couple de mois, plus aucune nouvelle. Un ami à qui je demandai de voir un peu si quelque catastrophe n'était pas arrivée à mon épouse me signala qu'elle avait pris logis avec un autre homme. J'en fus dépité et profondément blessé dans mon orgueil ; mais, jeune, je me tournai vers d'autres femmes.

De retour de la guerre en 1944, je rencontrai la femme de mes rêves et l'épousai devant le juge de paix sans me poser de problèmes religieux. J'étais jeune et plutôt irréfléchi. J'en ai eu quatre enfants, et je me retrouve aujourd'hui coupé des sacrements de mon Église. Et je le déplore de plus

en plus à mesure que les années passent. Ma femme partage les mêmes sentiments.

J'étais jeune et irresponsable lors de ce premier mariage qui n'a finalement été qu'un malheureux épisode dans ma vie. J'ai essayé mais en vain, il y a quelques années, d'obtenir une annulation religieuse. Dommage que je ne puisse participer à part entière avec mon épouse à l'intérieur de la communauté des croyants de l'Église actuelle. »

8. *Rejet d'un enseignement autoritaire et infantile*

Marielle : 48 ans. Célibataire. Secrétaire exécutif.

« J'appartiens à un milieu de professionnels et d'artistes. J'ai abandonné la pratique depuis cinq ans. Jusqu'à la mort de mes parents, je me suis astreinte à aller à l'Église pour ne pas les troubler. Mais je faisais en sorte d'arriver après le sermon. Je ne pouvais supporter que les prêtres parlent à des adultes comme à des enfants, d'autant que dans notre famille régnait une grande liberté d'expression. Leur ton autoritaire, moralisant, intransigeant, comme s'ils possédaient à eux seuls la vérité tout entière, souvent même leur manque d'éducation, me heurtaient profondément. Non seulement la messe du dimanche n'apportait rien à ma foi, mais cela me rendait tellement furieuse que j'ai préféré abandonner.

[171]

Aujourd'hui, je trouve mon épanouissement en dehors de la pratique, mais en fidélité à Jésus-Christ et à l'Évangile. Pour moi, découvrir ce qu'il y a de beau dans le monde, aimer, être attentif aux besoins des autres, pratiquer la justice, être compétente dans mon travail : voilà ce qui me fait vivre. La pratique religieuse ? C'est vraiment une histoire d'un autre âge. Je trouve la grande majorité des pratiquants infantiles et j'ai du mal à concevoir que des personnes intelligentes et autonomes puissent demeurer dans le sacerdoce ou la vie religieuse. »

9. *Déracinement de ruraux dans la grande ville*

Henri : 38 ans. Ouvrier.

Henri est père de cinq enfants. Comme beaucoup d'ouvriers de son quartier, Henri est un migrant. Originaire d'un petit village de la Gaspésie, il est venu s'installer à Montréal il y a cinq ans. Depuis trois ans, il travaille dans une manufacture de chaussures. L'adaptation à la grande ville est pénible. Lui et sa femme n'arrivent pas à se faire des amis.

Du côté de la paroisse et du curé, Henri et sa femme ont été déçus. L'Église n'a plus le visage qu'il avait connu, et le curé n'est plus le personnage « consacré à la religion ». Henri a été scandalisé notamment de voir le curé passer du temps à s'occuper des assistés sociaux, alors qu'il devrait rester dans son église et son presbytère pour répondre aux urgences, recevoir les gens, préparer son homélie, « faire des choses de prêtres ». « Un curé, c'est fait pour l'Église : qu'il s'occupe donc de ses affaires ! » Il a perdu confiance dans ce prêtre et ne va plus à l'église depuis trois ans.

Sa femme a continué pendant quelque temps. Mais elle n'était pas à l'aise dans cette église de plus en plus désertée et dans cette paroisse où elle ne connaissait personne. Les changements liturgiques adoptés plus rapidement en ville l'ont complètement déroutée. « Plus de statues, plus d'eau bénite... on ne s'y reconnaît plus. Ils nous ont changé la religion. On ne comprend rien à ce qu'ils nous disent. Chez nous, au moins, nous étions contents de nous retrouver tous ensemble le dimanche. »

10. *Rejet de la religion des aînés*

Jeanne : 16 ans. Étudiante au niveau secondaire. Montréal.

Jeanne nous livre ce témoignage : « Je suis saturée de religion. Je ne veux plus rien savoir, parce que je sais déjà tout sur la [172] religion : on en a tant parlé. je ne vois pas comment le christianisme peut m'amener à mieux vivre. J'ai cessé de pratiquer et il n'est pas question de m'y remettre puisque ça ne me donne rien de pratiquer. C'est bon pour mes parents ! » Dans la suite du récit, des éléments se recoupent où l'on saisit ceci : le fait que les parents pratiquent est une raison de plus pour elle de ne pas pratiquer, et donc de s'opposer aux valeurs de ses parents. Ce sont des valeurs reçues et rien ne compte pour elle que l'expérimentation personnelle. Elle dit cependant avoir été intéressée au film *Golgotha* sur Jésus-Christ, passé à la télévision, le vendredi saint. Elle veut faire ses propres choix et, pour l'instant, elle n'entend absolument pas imiter la pratique religieuse de ses parents.

Dans une rencontre avec les parents concernés, ceux-ci reprochent au catéchète de ne pas enseigner aux enfants à pratiquer et de ne se rabattre que sur l'enseignement de la morale naturelle.

Outre ce cas où les parents sont les témoins fidèles de ce qu'ils veulent voir partager par leurs enfants, on rencontre aussi d'autres parents, déçus que « la religion ne soit pas bien enseignée » et « insécures » devant la non-pratique de leurs enfants. Car la religion est pour eux la gardienne de la morale, de la discipline de vie et des valeurs sûres. Mais au terme de la conversation, ces parents avouent qu'ils ne pratiquent pas eux-mêmes. Ils

se déchargent sur l'école qui, il faut bien le dire, est plus « confessionnelle » dans ses murs que dans son milieu humain puisque plusieurs professeurs paraissent indifférents eux-mêmes. Que faut-il penser, dans ces circonstances, des parents qui trichent en imposant à leurs enfants un cours optionnel de religion ? Cette option des parents non seulement n'est pas désirée par l'enfant mais elle lui paraît à tout le moins suspecte.

On rencontre donc dans cette école secondaire deux formes de rejet de la religion des parents : rejet d'une valeur respectable des « anciens » et rejet d'une façade qui n'est qu'une conformité à l'ordre établi.

11. Recherche de « mystique » et de fraternité

Hélène : 25 ans. Coiffeuse.

Hélène cherche une expérience religieuse et une vraie fraternité. Ça lui manque, confie-t-elle, et elle ne peut les retrouver dans *l'Église, identifiée au rassemblement dominical anonyme*. Elle cherche ailleurs. Sympathique aux sciences occultes, à l'astrologie, aux pouvoirs de l'inconscient, elle demeure toutefois très critique.

[173]

Elle a rejoint depuis trois mois un club d'« Initiés » religieux où on lui enseigne, ainsi qu'à deux cents autres, une « religion » syncrétiste (au jugement du prêtre-consulteur qui en a le cahier) faite d'éléments chrétiens, de constructions mythologiques antiques, de techniques de méditations orientales, de techniques d'hypnose et de psychanalyse. Le jugement d'Hélène est sévère : l'emprise des « maîtres » est toute-puissante et les gens y perdent leur identité personnelle et jusqu'à leur équilibre humain, même si ces gens paraissent fraternels comme nulle part ailleurs. Elle estime ces expériences plus dangereuses que la drogue pour les nombreux jeunes qui s'y adonnent. Elle vient voir un prêtre au sujet de ce phénomène assez répandu à Montréal. Elle a besoin d'expérience « mystique » et d'échange fraternel. Où trouvera-t-elle un milieu humain qui les réalise ? Qui lui permettra de s'épanouir religieusement, elle et ses semblables ? Qu'est-ce que l'Église a à lui offrir en ce sens ? Voilà les questions qu'elle pose à l'Église en exposant ainsi son cas au prêtre-consulteur.

12. *Prêtre marié*

Pierre : 40 ans. Ancien prêtre-religieux.

Après avoir cru à son travail professionnel comme prêtre, Pierre est aux prises avec les développements brusques de notre société au Québec. À la suite d'essais plutôt infructueux de renouvellement de la vie religieuse en petite fraternité, il est déçu du peu de réponse du milieu : la vie religieuse se meurt faute d'ouverture sur autre chose qu'elle-même et faute de projets collectifs de service au monde. Son statut de prêtre fait aussi difficulté : le prêtre n'est plus reconnu pour ce qu'il est, ne semble plus répondre à des besoins qui sollicitent sa présence, et n'est plus lui-même « dans le coup » des enjeux qui préoccupent les Québécois. Il quitte tout par désenchantement, se sentant plus seul que jamais. Derrière les justifications qu'il apporte, on reconnaît qu'il veut surtout combler ses besoins affectifs auprès d'une compagne dans le mariage pour enfin vivre comme tout le monde et avec tout le monde.

Depuis lors, il remplit des travaux à gauche et à droite, qui ne le prennent pas vraiment. Il a cessé la pratique religieuse parce qu'il se sent marginal et mal à l'aise dans une Église où il n'est pas engagé à part entière mais qu'il aime toujours. Il souhaiterait exercer à nouveau un certain ministère dans des structures réaménagées, particulièrement avec des croyants, non-adhérents ou marginaux. Il avait espéré beaucoup du synode sur le sacerdoce. Il reste en attente mais avec de moins en moins d'espoir.

[174]

[175]

**LA SECONDE ÉVANGÉLISATION.
TOME I. LES TÉMOINS.**

Deuxième partie

LE TÉMOIGNAGE STRUCTURÉ

[Retour à la table des matières](#)

[176]

[177]

**LA SECONDE ÉVANGÉLISATION.
TOME I. LES TÉMOINS.**

Deuxième partie.
Le témoignage structuré

1

**UN CAS-TYPE :
L'ACTION CATHOLIQUE
OUVRIÈRE**

Introduction
Sa dynamique historique
Son réalisme biblique
Son réalisme socio-politique
Le milieu de vie
La révision de vie
Trois démarches évangéliques
1. Le mouillage
2. Le forage
3. Le marcottage
Un avertissement prophétique :... une espérance

[Retour à la table des matières](#)

[178]

[179]

Introduction

Dans une première étape, nous avons joué la carte de la liberté ; et ce n'est pas sans raison. L'Esprit sait être anarchique, pour mieux faire éclater la gratuité de ses dons. Il emprunte souvent les chemins imprévus et déconcertants d'une aventure humaine souvent chaotique. Il nous force ainsi à chercher des cohérences plus profondes. C'est par les témoins en liberté qu'Il nous fait découvrir la Bonne Nouvelle, les chemins de l'avenir comme les trésors enfouis sous les vieilles habitudes. Le premier réflexe de l'Esprit est rarement d'ordre institutionnel.

Nous ne voulons pas négliger les structurations nécessaires pour donner cohérence et dynamisme aux poussées de l'Esprit. Mais même à ce niveau, nous maintenons le primat du témoignage sur les médiations institutionnelles ; jamais ne nous est apparue, aussi clairement, la nécessité de passer du système clérical à la communauté de témoins. Les deux prochains chapitres veulent en tracer la voie.

Sa dynamique historique

En ces temps de rupture, on tourne rapidement les pages de l'histoire. On reproche à l'Église, non pas sans raison, d'avoir trop pratiqué le culte de la mémoire sur le dos des requêtes du présent et des appels de l'avenir. Une conception plus juste de la tradition nous oblige à une *re-vision* des choses, qui ne sépare pas ces trois dimensions. L'arbre ne peut faire l'économie ni de ses racines, ni de son tronc, ni de ses branches. Sa sève prend sa source tout autant dans le suc de la terre que dans la respiration du feuillage. C'est ce continuum de vie qui nous intéresse ici. Dans l'Église du XXe siècle, il y a une expérience privilégiée d'évangélisation qu'on ne saurait considérer comme révo-

lue. Du moins, pas avant un examen sérieux. Si certains ont la tentation [180] d'ériger l'Action catholique en institution divine, d'autres ont tôt fait d'en décréter la liquidation définitive avec une légèreté d'esprit irresponsable. Bien sûr, l'Action catholique a été tributaire d'une forme historique de chrétienté maintenant dépassée. On peut lui monter bien des procès. Mais une conscience historique plus attentive permet d'y découvrir une sève qui n'est pas prête à mourir. Elle a connu bien des temps de sécheresse. De l'intérieur comme de l'extérieur on désespérait d'elle. Et pourtant, elle retrouvait sans cesse une nouvelle fécondité sous d'autres formes. L'Action catholique ouvrière d'hier et d'aujourd'hui en témoigne. D'une part, nous ne voulons pas céder à l'apologie facile ; d'autre part, nous n'avons pas encore rencontré de motifs valables pour laisser mourir ce germe de vie. D'ailleurs, si l'Esprit veut poursuivre cet ensemencement, personne ne l'arrêtera. Quant à nous, après vingt ans d'expérience en ce domaine, nous y voyons une des cellules génératrices de l'avenir. Ce qui va demeurer, nous semble-t-il, c'est le premier noyau vital d'intuitions, d'expériences et de visées évangéliques ; peu importe la disparition du nom, des structures et des autres modalités historiques. Nous retrouvons ce noyau dans des expériences récentes très prometteuses. Voilà pourquoi nous serions déçus, si les artisans de celles-ci négligeaient aveuglément le continuum historique particulier qui les a précédées, les accompagne et va les dépasser. Voyons donc de plus près ce mouvement historique qui a marqué l'Église d'aujourd'hui dans ce qu'elle a de meilleur peut-être. Formulons d'abord certaines grandes constatations qui frappent au premier abord :

— Si le syndicalisme a donné un statut au travailleur et la démocratie un statut au citoyen, l'A.C., entre autres, a conféré un *premier statut décisif* au laïc avant de provoquer une nouvelle conscience ecclésiologique.

— On ne dira jamais assez ce que *les renouveaux* bibliques, liturgiques et catéchétiques, les théologies des réalités terrestres, de l'existence, de l'expérience chrétienne et du laïcat, doivent aux expériences spirituelles d'humbles militants et de leurs requêtes. Un vaste dossier pourrait le prouver. le Père Congar en a témoigné plus d'une fois.

[181]

— L'Action catholique ouvrière, particulièrement, a forcé l'Église de chrétienté à se situer dans le *pays réel* d'une vie qui se déroulait désormais en dehors de l'univers religieux institutionnel. Du coup, elle révélait le primat de la mission et du salut du monde. Elle dénonçait l'aliénation des objectifs d'évangélisation dans les médiations institutionnelles même de droit divin. Pays réel et évangélisation, deux coordonnées fondamentales de la mission mise en veilleuse par une Église centrée sur l'autodéfense de ses pouvoirs et de ses droits, de ses oeuvres, de ses agents et de ses institutions.

— Le croyant en situation devenait le centre vital de l'Église. Désormais, clercs et religieux devaient se définir en fonction de lui. Évidemment, la pastorale de chrétienté a lutté sans cesse pour empêcher ce renversement de perspective. Et qui sait si la conversion n'en est qu'à son premier ébranlement ?

Voilà quelques affirmations générales qui commandent déjà un examen beaucoup plus approfondi. Nous retenons ici les éléments les plus significatifs de cette expérience spirituelle dans le monde ouvrier et les couches populaires.

Son réalisme biblique

M.D. Chenu, tout grand clerc et théologien qu'il fût, se trouva bouche bée au cours de sa première rencontre avec des militants ouvriers qui réfléchissaient sur leur travail. Quand il leur servit un peu plus tard son premier plat pastoral, ils lui firent cette réponse significative : « c'est bien beau votre théologie de la création. Mais nous, on vit le contraire de la création. Nous sommes démolis par notre travail. Nous en cherchons vainement le sens et les fruits. C'est comme si vous expliquiez le grand amour à une prostituée. »

Cet exemple pourrait être facilement généralisé. Ce n'est pas que l'Église de jadis n'a pas trouvé des formes de pastorale populaire. Mais avec la révolution urbaine et industrielle, elle a continué de miser sur les ressources institutionnelles de la culture passée pour rejoindre des hommes dont la vie avait subi des transformations profondes. Elle n'était pas équipée pour discerner [182] la Bonne Nouvelle dans cette nouveauté de vie. Ne fallait-il pas d'abord retourner à la vie des chrétiens eux-mêmes pour retrouver la trace de l'Esprit ? Conversion de toute une pastorale et même d'une théologie. Inversion d'une pédagogie par un retour à la démarche biblique. En effet, l'Esprit dans notre tradition a emprunté les chemins souterrains de la vie pour « animer » les croyants et rénover le système religieux. C'est souvent l'événement profane, visible, dur et provocateur, qui servait de catalyseur à cette pédagogie divine assumée par les témoins. Les fouets égyptiens, le sable stérile du désert, les ennemis de Canaan ont forcé une vision beaucoup plus vitale et réaliste de la création, du salut, bref de l'économie divine. Rien d'une déduction scolastique ou même mythologique. La glaise qui a servi à la création de l'homme marque bien le véritable terreau de la foi. L'espérance de la Terre promise s'enracinait dans une histoire d'hommes, dans un peuple en marche, dans la patrie comme dans l'exil politique. On spiritualise faussement l'Incarnation sans ces enracinements. Pastorale et théologie formelles resteront toujours secondes par rapport à l'expérience chrétienne en situation vécue, assumée et réfléchie. Le réalisme biblique est inductif. C'est à travers sa vie la plus concrète que le croyant découvre la démarche première de l'Esprit et le Royaume d'en haut. L'homme expérimente d'abord l'amour. Ensuite, il en découvre la source et le sommet divins. L'infidélité d'une épouse amène Osée à revoir l'alliance de Yahvé avec son peuple, l'épousaille de Dieu avec sa terre. *Dans la Bible, rien n'est plus concret et plus circonstancié que le péché, le salut, la foi, la présence agissante de Dieu.* On n'y sépare pas la tête, le cœur et les mains, le projet de salut et les projets de vie. On relie Royaume et salut des nations. Même l'Eschatologie parle de terre nouvelle. Sont-ce là seulement des images ? L'homme de chair serait-il un pur symbole de l'être spirituel ? Pourtant, une simple lecture de l'Évangile devrait nous convaincre du contraire. L'Événement du salut en Jésus de Nazareth est localisé et circonstancié au creux de l'histoire profane, de la vie d'un peuple. Tout cela semble si évident ! Et pourtant, à quelle lointaine altitude projette-t-on la Parole de vie, les chemins de l'Esprit,

la Vérité de la crèche et de la croix ! Au point d'en faire un univers hermétique et ésotérique, comme si on avait [183] peur que la vie réelle vienne contaminer la pureté du message. Les témoins de la Bible ont les Mains sales. Ils sortent l'âne du puits avant de célébrer le sabbat. C'est par la vie en instance de libération et de promotion qu'ils vont à la rencontre du Dieu créateur et sauveur. La première catéchèse du croyant c'est sa propre vie illuminée par l'Esprit. L'école fondamentale de la spiritualité demeurera toujours l'expérience spirituelle d'une vie d'amour et de péché. Dieu éduque l'homme par la vie d'abord. Voilà la pédagogie biblique essentielle, voilà le fondement premier de l'expérience chrétienne. La transmission de celle-ci passe en premier lieu par le réseau de relations qui façonne l'homme et son milieu. Tout le reste de l'Église tient d'un apport second, ce qui n'enlève aucunement l'importance des médiations institutionnelles. Mais, on ne le dira jamais assez, la pastorale institutionnelle noie constamment les lieux naturels de l'expérience chrétienne. Elle les fait passer au second plan, contrairement aux exigences de la démarche habituelle de Dieu dans le façonnement de la révélation.

Voilà ce que des militants, à partir de leur expérience et de leur témoignage spirituels, rappelaient à une Église qui avait perdu la trace de la pédagogie biblique. Ils montraient aux pasteurs comme aux théologiens qu'on n'a pas encore évangélisé quand on a répété et expliqué l'Écriture. Celle-ci ne devient vivante et significative que par la libération d'un discours de foi accordé à la communication des hommes d'un milieu. L'acculturation est une condition *sine qua non* du témoignage. N'y voyons pas une simple exigence d'adaptation, puisque c'est le terreau humain qui est le matériau et l'objet du salut, puisque le croyant, par son histoire, par son travail, par ses solidarités, par son engagement d'abord, devient « coopérateur de Dieu ». La conjonction est vitale. Elle fonde le réalisme de la Parole et du sacrement. Dieu et l'homme se rencontrent dans la transformation de la glaise en humanisation, en gloire de Dieu. Par le Royaume, le pain matériel est spirituel. Ah ! ce réalisme biblique de l'Eucharistie !

Des ouvriers acculés au réalisme du pain allaient donc forcer le saint des saints jusqu'au cœur de la liturgie. Ils étaient en [184] situation prophétique pour retrouver la véritable démarche biblique et mettre en cause le faux ritualisme du sacrement et de la Parole, le rationalisme de la théologie, l'institutionnalisme d'une Église déracinée de la

vie réelle, comme un levain à côté de la pâte. Chez les gens du peuple, on ne se paie pas de mots. Il n'y a pas d'intelligence sans tripes. D'où le refus d'une théologie platonicienne de « vérités séparées ». Seule une démarche biblique réassumée par leur expérience concrète, permettait aux militants ouvriers de renouer avec le Dieu d'Abraham et de Jésus-Christ. D'ailleurs, quelle saveur n'ont-ils pas trouvée dans un contact direct avec l'Évangile qu'ils relisaient avec leur propre expérience. Ils donnaient aux renouveaux bibliques, liturgiques, catéchétiques et théologiques leur véritable perspective. Les avons-nous suivis ? La rareté actuelle des témoins à même les travaux du monde nous oblige à reconnaître que l'Église réformée des dernières décennies n'a pas compris pratiquement cette leçon. On en est encore, dans la plupart des cas, à la consommation de produits tout faits mis en marché par le monde des affaires ecclésiastiques. Voici qu'arrive tel décret romain, applicable à tous les terreaux de la planète, on s'y reconnaît dans la mesure où l'on est un « être institutionnel » familier de la culture ecclésiastique. C'est à se demander si le contexte de chrétienté n'est pas resté le même. Pourtant, ces militants ouvriers, il y a plus de cinquante ans, avaient sonné l'alarme. Dès leurs premières expériences, ils avaient dégagé les coordonnées essentielles de l'évangélisation. Ce réalisme biblique que nous signalons comme première composante, n'est pas plus respecté aujourd'hui dans les démarches pastorales concrètes, en dépit d'une pensée plus ouverte sur l'évangélisation. Il n'y a pas de praxis pastorale en ce domaine, et l'on voudrait liquider, comme chose du passé, une des réalisations les plus pertinentes de l'Église du XXe siècle. Cette richesse risque de se perdre à vau-l'eau, dans les nouvelles vagues d'une pastorale qui se ballotte entre la grande mystique ou la grande politique. Or, c'est précisément le rôle de l'évangélisation que d'établir des liens vitaux entre ces forces spirituelles centrifuges et centripètes, entre la vie intérieure et l'action militante. L'évangélisation donne des mains et une tête à un cœur évangélique. Elle rend l'existence signifiante du Royaume [185] comme elle plante celui-ci dans le réel des situations. C'est là, l'œuvre conjuguée de l'Esprit et des témoins. Le « réel » biblique se façonne inséparablement par la double vérité du vécu et de la foi.

Évidemment, il y a eu de bénéfiques prises de conscience. On s'est rendu compte, par exemple, de l'absence des réalités humaines les plus vitales dans les manuels, les vocabulaires et les codes de l'institution. Il n'y avait rien sur le travail, l'argent, la politique, le conflit social, dans les vocabulaires bibliques ou théologiques. Un signe, entre plusieurs, d'une lecture ecclésiastique du Message. Mais l'enjeu va plus loin. On ne bâtit pas une idéologie du travail industriel avec les matériaux plutôt « ruraux » de la Bible. Il faut de profondes transmutations où les orientations foncières de la Bible sont nouvellement confrontées aux modalités inédites du travail dans la « technopolis ». Ce qui appelle un recours à ceux qui vivent vraiment cette expérience. Faut-il le répéter, *l'Église depuis le concile de Trente n'a pas appris à se penser et à se construire d'abord par ses témoins, par ceux qui dans leur champ d'expérience saisissent mieux les inspirations et les connivences particulières de l'Esprit. Qu'il s'agisse du mariage, de l'activité économique, de la lutte politique, etc.* Or, le monde populaire, aliéné des circuits de la culture, des structures et des pouvoirs officiels, aliéné aussi de la culture ecclésiastique, devenait une sorte de test de vérité. Avec les ouvriers, on ne pouvait pas se payer d'illusion. Ils se situaient carrément à côté du trafic de ces deux cultures. Il ne leur restait que leur propre vie pour accéder à la foi et au Royaume. Ils ne pouvaient emprunter des langages officiels qu'ils ne comprenaient pas, des moyens officiels qu'ils n'avaient pas. Leur pauvreté ecclésiale et politique les renvoyait à leur propre richesse spirituelle. Il leur fallait miser uniquement sur leur expérience humaine et chrétienne immédiate ; sans possibilité de diversion, de compromis ou de fuite. La responsabilité du pain traversait de bout en bout leur existence et leur itinéraire spirituel. Ils n'auraient pas pu entrer dans l'univers de la foi sans les lourdes échéances d'une existence sans cesse menacée. Non, il n'y avait pas de place pour les fuites de la bonne conscience [186] ou le repli sur les sécurités religieuses, s'ils voulaient une foi capable de changer la vie.

Ceux qui connaissent vraiment l'histoire de l'Action catholique ouvrière, savent apprécier les ressources extraordinaires qui ont été accumulées par cette expérience. On ne saurait s'en priver pour réinventer des praxis d'évangélisation. Limitons-nous à un seul exemple. Voici un groupe de travailleurs chrétiens qui préparent la liturgie dominicale qu'ils vont célébrer. Aucun ne se reconnaît dans ces textes.

Ce n'est qu'après une longue et patiente retraduction dans leur langage et leur expérience qu'ils parviennent à rencontrer la Parole de Dieu. Combien de militants et d'aumôniers ont connu cette démarche pénible qui démasque bien des illusions sur la pertinence des réformes récentes. Précisons bien la leçon ! Le monde populaire ne peut avoir deux cultures. Il est fait d'un bloc. Il est incapable d'opérer sur deux longueurs d'onde, une profane et l'autre religieuse. Il croit avec ses mains ; il agit avec sa foi. Il n'a pas de vie ou de culture de rechange. C'est un luxe que peuvent se payer des instruits et des nantis, en faisant des distinctions accommodantes, en s'aménageant des secteurs autonomes. Ici l'unité du réel est aussi radicale que simple. L'appartenance est globale ou elle n'existe pas. Elle assume toute la vie où elle est rejetée comme sans signification. N'est-ce pas ce type d'appartenance qu'on trouve chez les témoins authentiques de la tradition juéo-chrétienne ? Il n'y avait pas d'un côté un mode sécularisé, et de l'autre, un mode religieux, quand il s'agissait de l'engagement vital du cœur. *La foi décisive ne pouvait être qu'au centre de leur vie.* Or, nous découvrons précisément cette perspective d'évangélisation chez les militants ouvriers. Leur foi agissante animait leur existence entière, toutes leurs responsabilités, toutes les dimensions de leur être, de leur agir et de leur pensée. Les expressions-clefs, comme nous le verrons, en disent déjà long : milieu de vie, révision de vie, foi dans la vie et vie dans la foi. N'y voyons pas une autre tentation de chrétienté, de théocratie ou de fausse sacralisation ! Ils savaient distinguer le conseil municipal de la chaire de vérité... peut-être beaucoup plus que bien des pasteurs. Mais, comme dans la Bible, ils ont su exprimer cette unité foncière de leur foi et de leur [187] aventure humaine dans une même expérience partagée entre eux avec l'Esprit. Et cela malgré les avatars idéologiques et cléricaux de la chrétienté, malgré l'écartellement du profane et du sacré dans l'univers urbain et industriel, malgré les formes ambiguës de religiosité dans leur propre milieu. Leur visée évangélique est apparue de plus en plus juste si on sait la reconnaître avec discernement spirituel. Nous n'avons qu'à référer le lecteur aux témoignages que nous avons présentés dans la première partie de l'ouvrage. Il serait tragique de ne pas croire à la fécondité de ce petit reste qui avec des moyens pauvres a réalisé des choses extraordinaires et suscité des engagements d'une qualité évangélique exceptionnelle.

Son réalisme socio-politique

On a tellement reproché à l'Église et à ses membres d'avoir aliéné les responsabilités de l'homme et les tâches de construction de la cité ! L'Action catholique ouvrière vient nuancer ce procès injuste dans son accusation globale. Jamais foi n'a eu autant de souci de se donner des mains, de ne pas quitter le terrain, les vrais problèmes, les enjeux cruciaux, le sort des personnes. La crudité des défis appelait la vérité des gestes. Une sensibilité bien populaire amenait les uns et les autres à ne jamais sacrifier les hommes à des idées ou à des théories. Sans argent, sans pouvoir, sans appuis institutionnels, les militants étaient obligés d'utiliser au maximum leurs ressources limitées. Toute erreur pédagogique compromettait la moindre initiative parce que les appartenances et les participations ne tenaient qu'à la qualité de l'intérêt des membres. Il y a tout un monde entre des engagements volontaires et des responsabilités obligées et rémunérées. Si les participants n'avaient pas trouvé dans les équipes de réflexion et d'action leur vie réelle et les moyens de la transformer efficacement, ils auraient vite délaissé le mouvement. La qualité de l'action rivalisait avec la qualité du regard. Le primat de l'agir exprimait cette volonté de ne pas se leurrer sur les véritables intentions, sur le réalisme des objectifs, sur la portée réelle des solidarités. On voulait créer tout autant des signes efficaces que des libérations effectives. On avait la conviction qu'en allant au bout des problèmes rencontrés on accrochait toutes les dimensions de la vie [188] au passage. Certains mouvements sociaux et politiques récents auraient évité des fausses politisations et - idéologisations », s'ils avaient respecté cette praxis fondamentale. Jamais a-t-on confondu autant les slogans idéologiques et les pratiques politiques, comme si les premiers pouvaient se substituer aux seconds. On est passé d'un catéchisme religieux à un catéchisme politique de gauche ou de droite. Les manifestations remplaçaient les processions et les pancartes prenaient le relais de l'imagerie religieuse. L'action catholique ouvrière a résisté à ces ritualismes. Même en pleine chrétienté avec son idéologie conservatrice et ses mobilisations commandées, les militants savaient prendre leur distance pour ne pas se laisser enfermer dans les programmes pastoraux des hauts lieux ecclésiastiques. D'ailleurs, la situa-

tion réelle des militants ouvriers rendait bien factices les définitions officielles. Ils ne voyaient pas comment ils auraient pu prolonger unilatéralement l'action de la hiérarchie. Ce genre de schizophrénie n'a pas de prise sur la psychologie ouvrière. Dans l'activité concrète du mouvement, on devait inventer une pédagogie bien différente de celles des sermons du dimanche, des lettres pastorales ou même des encycliques. Évidemment, les documents officiels des mouvements faisaient état de la « grande doctrine » et des poncifs ecclésiastiques. Mais les pratiques véhiculaient bien d'autres contenus et objectifs. L'Action catholique ouvrière, parfois au détriment de la qualité de pensée, n'a jamais mordu aux hameçons idéologiques de l'intérieur et de l'extérieur. Elle devait sa plasticité à une sorte d'empirisme qui n'était pas étranger à celui de la Bible. Un empirisme soucieux de la qualité de la vie et des hommes. Un empirisme basé sur le « fait », le comportement, la tâche concrète, l'action poursuivie. Un empirisme qui se donnait progressivement un cadre de cohérence bien accordé à l'évolution réelle des personnes et du milieu, bien articulé aux prises qu'on avait sur les vrais problèmes. Un empirisme qui élargissait et radicalisait les objectifs sans escamoter les étapes nécessaires de compréhension par les uns et par les autres. Chacun avait des responsabilités à sa mesure. La révision évangélique donnait aux engagements et aux solidarités une dynamique de dépassement et un souci de désintéressement au service de la promotion et de la libération collectives. Cette obsession d'assumer la vie [189] réelle forçait l'attention du regard et l'incitation à l'action. Et ce n'est pas sans retentir sur le réalisme de la foi, de l'altérité chrétienne et de l'agir ecclésial.

Une lecture en creux nous montrerait comment ces militants possaient les jalons d'une culture et d'une praxis sociales et politiques de base. Au moment où certains hommes d'Église tentaient de faire dévier des luttes nécessaires vers des objectifs plus ou moins inoffensifs de formation intra-institutionnelle, les militants d'action catholique ouvrière maintenaient le primat de l'action et préparaient ainsi un capital humain pour des luttes sociales et politiques qu'un certain monde clérical avait retardées indûment.

Au cours des derniers temps, on a oublié que tout mouvement de promotion collective au plan politique doit renouveler constamment ses tissus sociaux de base, ses méthodes d'implication et ses formes d'enracinement dans la « quotidienneté ». On s'est trop peu préoccupé

de bâtir des militants capables d'agir à même les multiples occasions qu'offre la vie de tous les jours. Pendant que les syndicats s'enfermaient dans leurs structures, que les partis politiques s'aliénaient dans leurs luttes partisans et élitistes, que l'Église se désintéressait de ses cellules de militants pour céder à l'inflation conciliaire, que toutes les administrations se bureaucratisaient, les hommes de la base revenaient à la démarche fondamentale : celle de repartir des remontées de vie, et de chercher des cohérences correspondantes. Or, c'est précisément ce que les militants ouvriers ont fait, face à l'Église de chrétienté. Aujourd'hui, ils continuent de résister à un nouveau globalisme idéologique, profane ou religieux, qui télescope le cheminement des personnes et des groupes, l'action militante quotidienne et la difficile tâche de donner cohérence aux dynamismes de la vie.

La société, comme l'Église doit refaire ses unités de base. On ne retrouvera pas la pédagogie adéquate dans les grands bureaux d'étude. C'est un domaine où les hommes n'accepteront jamais d'aliéner leurs responsabilités. McLuhan disait récemment que les hommes occidentaux tendent à délaissier les gros appareils pour reconstituer des milieux humains où ils peuvent maîtriser [190] leur vie et connaître de vrais rapports sociaux. Tout se passe comme si on avait à réapprendre à construire des cités, des communautés, des tissus quotidiens vraiment humains. On redécouvre des processus fondamentaux qui ont été déjà imaginés et vécus par ces militants ouvriers avant leur temps. À la lumière de ce qui se passe aujourd'hui dans la politique, dans le syndicalisme, dans l'organisation sociale, on ne saurait manquer d'apprécier la justesse des intuitions et des expériences de l'Action catholique ouvrière. Poussons plus loin cette constatation.

L'Action catholique ouvrière ne s'est pas contentée de redonner cohérence et dynamisme à une « quotidienneté » aliénée, émietlée, sans axe et sans cadre, grâce à une pédagogie réaliste de l'action de base. Elle s'est équipée, tout au long de son histoire, d'instruments très souples de réflexion et d'action pour rejoindre les vrais besoins, réajuster régulièrement ses méthodes et réaligner les structures sur les objectifs essentiels. Elle a résisté aux tentatives cléricales d'établir des noyaux de formation encadrés par la structure ecclésiastique. Elle a plutôt misé sur les noyaux naturels avec leur riche diversité pour repérer les vrais dynamismes et solidarités.

Par exemple, la J.O.C. a imaginé des équipes spécialisées selon les centres d'intérêt, les styles de vie, les genres de travail, de loisir, de compagnonnage. Les jocistes sont allés jusqu'au bout des actions communes qu'ils ont entreprises. L'action chômage les a amenés progressivement à sonder tout le système économique, politique et éducationnel. Dans les années 50, ils précédaient bien des critiques sur nos structures vieillottes d'éducation, sur le libéralisme générateur d'inégalités scandaleuses et de chômage, sur l'absence de politiques sociales et son pendant de pauvreté chronique. Ils ont amené les gouvernements à des expériences pilotes en matière de recyclage et de reclassement. Certains observateurs actuels ont la mémoire courte. Derrière bien des structures et des politiques sociales actuelles, il y a des luttes et des initiatives courageuses et lucides qui ont été poursuivies Pendant des années. Il y a 30 ou 40 ans, la J.O.C. mettait sur pied des centres de placement, de réhabilitation, de formation professionnelle, [191] de préparation ouvrière. Elle mettait sur pied des caisses d'épargne, des coopératives. Elle regroupait des gens, un peu à la manière des « comités de citoyens » d'aujourd'hui. On devrait dire la même chose de l'Action ouvrière adulte. Nous avons retracé au moins une vingtaine de services qui ont débouché sur l'instauration de nouvelles structures publiques de sécurité sociale et de promotion collective des démunis. Les grandes enquêtes menées par les militants ont constitué une instance critique et démocratique d'une force insoupçonnée.

Évidemment, les militants ouvriers de l'Action catholique n'ont pu participer à certains débats idéologiques et politiques qui tentent de situer aujourd'hui, dans un cadre plus large, les enjeux de la libération. Faut-il leur en faire reproche quand on sait que les pouvoirs civils et religieux du temps bloquaient systématiquement ce genre de politisation. Le pouvoir clérico-politique occupait tout le camp idéologique et laissait bien peu de distance critique. Il se réservait la sphère politique comme telle, quitte à composer avec les pouvoirs économiques étrangers d'inspiration capitaliste. La tentative timide et stérile de substitution par le corporatisme a diffusé ses velléités sans lendemains chez certaines élites bien loin du monde populaire qui vivait déjà dans un univers quotidien de type nord-américain et capitaliste. Les militants n'ont pu s'appuyer que sur leur vie ouvrière. Mais ce faisant, il traçaient des chemins d'avenir pour une praxis sociale et politique dont nous redécouvrons le réalisme. Malheureusement, la plupart des mi-

lieux pastoraux aujourd'hui comme hier, n'arrivent pas à discerner l'importance de cette semence de l'Esprit, de ce germe prophétique dans une Église qui se veut missionnaire, aux avant-postes de l'histoire profane. Une fois de plus, on décrète superficiellement la mort prochaine de ces mouvements après un coup de chapeau à leurs réalisations passées. Mais personne, jusqu'ici, n'a réussi à déraciner le chien-dent de la J.O.C. Il faut croire que l'Esprit y tient. Y aurait-il infidélité de notre part ? Bien sûr, il n'y a ici rien d'éternel. L'Action catholique ne tient ni du dogme, ni de la structure sacramentelle. Elle ne se prétend pas d'institution divine. Sa vérité est ailleurs... peut-être dans les béatitudes, peut-être dans le petit reste [192] de la diaspora. Elle a toujours vécu dans des conditions d'« underdog ». Sa situation de parent pauvre, coincée entre les séductions profanes et le néo-mysticisme religieux, révèle en creux le difficile cheminement d'une évangélisation qui se refuse à séparer la conversion à Jésus-Christ et l'assumption des enjeux séculiers les plus vitaux. Bien peu de pasteurs et de chrétiens ont appris à conjuguer « le biblique concret et le social précis ». Ils y gagneraient à renouer avec cette praxis d'évangélisation que des militants ouvriers ignares et impuissants ne cessent d'enrichir par leurs humbles expériences de croyants solidaires engagés. Ces témoins peu nombreux ont compris que l'évangélisation précède, accompagne et dépasse toutes les tâches de l'Église. Sans elle, la pastorale mystique et la pastorale sociale font subir à l'Église un écartèlement tragique. Rien n'est moins biblique que le partage du sacré et du profane en deux univers étrangers ou autosuffisants. C'est dans la vie elle-même du croyant que doit se réaliser l'unité des diverses dimensions de l'existence chrétienne et de la vie ecclésiale. Ce retour constant du projet à la vie veut affirmer l'admirable convergence christologique du projet de Dieu et des projets des hommes, du salut divin et de la libération humaine à l'intérieur d'une seule et même histoire, d'une seule et même économie de grâce... au creux d'une seule et même existence de croyant.

La vie n'existe que dans la synthèse de toutes ses dimensions. Il s'agit d'une synthèse une, indivisible et complète. Il n'y a pas de moitié de vie. L'enjeu « vital » est global. Le projet de vie doit tout embrasser. Voilà l'intuition pédagogique qui a guidé ces militants pour trouver en chaque temps, en chaque lieu, en chaque groupe ou individu, le véritable terrain de cohérence et de dynamisme. Un terrain où bon gré

mal gré, il faut tenir compte de tous les éléments du réel propre à un ensemble humain. On dit que le sens politique apparaît quand le citoyen sait se situer par rapport à la société globale. Eh bien, cela commence dans cette façon lucide et courageuse de regarder et d'assumer l'ensemble de la vie à portée de la main... celle de tous les jours. Voyons comment les militants ont traduit ce que nous avons identifié ici sous le signe du réalisme biblique et politique.

[193]

Le « milieu de vie »

Pour les militants, il ne suffisait pas de donner un poisson ou même de montrer à pêcher. Ils avaient compris bien avant les révolutions culturelles présentes, qu'il fallait « changer l'eau », « transformer le milieu vital », rejoindre les styles et les objectifs de vie particuliers à un ensemble humain. Ils ne s'enfermaient pas dans le dilemme : d'abord changement de structures ou d'abord conversion de mentalité ? Pour eux le milieu de vie était en quelque sorte la première synthèse vivante de toutes ces composantes et le premier lieu de vérité des attitudes, des problèmes, des enjeux et des solutions, des structures et des personnes, etc.

Au moment où nous nous rendons compte aujourd'hui que la construction de nos vastes systèmes modernes s'est accompagnée de la destruction des milieux de vie, il n'est pas inutile de revenir à cette intuition que les sociologues contemporains ont ignorée ou boudée bien avant les technocrates ou les bureaucrates. Voici qu'en urbanisme, en éducation, en économie, en écologie et même en psychiatrie sociale on découvre l'importance du « milieu de vie » dans des termes semblables à ceux des militants ouvriers. Même les stratèges avouent l'impossibilité de grands bouleversements politiques sans l'appui de ces tissus de base assumés par des militants. C'est au cœur du milieu de vie que se tissent des réseaux plus ou moins invisibles de relations. Ces réseaux joueraient l'influence déterminante dans le comportement des individus. Ils existent même dans des secteurs sociaux disloqués comme les zones résidentielles de passage dans le centre-ville, (dans les « tourist rooms », par exemple). J'ai devant moi un texte scientifi-

que qui circule dans les milieux psychiatriques de pointe : « *Supports Systems* » de G. Caplan, professeur à Harvard Medical School. Il soutient que l'intervention psychiatrique est en définitive impuissante si elle ne rejoint pas, ou ne connaît pas ce réseau quotidien de relations de l'individu. Il le démontre à la suite d'une longue recherche et d'une patiente élaboration scientifique.

Il y a vingt ans, des jocistes me montraient comment ils avaient bâti leur section de militants par la « carte de relations ». [194] Chacun d'entre eux apprenait à suivre l'évolution de leur réseau de relations, à lui donner cohérence et dynamisme. Ils avaient même réussi à établir une sorte de géographie humaine de ces divers réseaux de relations, des lieux où ils se nouaient, des diverses formes qu'ils prenaient, des centres d'intérêt qui les coalisaient, etc. Pourtant, ces militants ne connaissaient pas grand-chose des structures sociales. Ils ne savaient pas parler en termes de culture, de socialisation, d'idéologie ou de système. Ils avaient tout simplement observé attentivement la vie sans s'aliéner dans de lourds appareils mentaux. Plus tard, je voyais un phénomène semblable en Allemagne de l'Est où l'Église ne peut emprunter aucun canal institutionnel. Avec une ingéniosité et une créativité extraordinaires, de jeunes militants jocistes avaient prospecté des filons de relations quotidiennes pour constituer divers faisceaux de solidarité chrétienne. Leur action épousait en quelque sorte les dynamiques de la vie elle-même. Malgré l'absence de soutiens structuraux, ils réussissaient avec des moyens pauvres à créer des communautés d'appartenance, des cellules de « militance ». Les moindres occasions de rencontre spontanée servaient de lieu de communication. Anniversaire de l'un, maladie de l'autre, etc. Ils prouvaient ainsi que la vie a un fort coefficient d'autonomie vis-à-vis des structures, quand elle est vraiment assumée et fécondée. Ses lieux naturels ne sont jamais totalement conditionnés par les encadrements du système social, par les « enfermements » des idéologies officielles, ou même par les contrôles rigides de pouvoirs dominateurs.

Là comme ici, des jeunes travailleurs découvraient ces réalités vitales sous-jacentes à une société ouverte ou fermée, à un système social simple ou complexe. L'industrialisation, l'urbanisation et les phénomènes post-industriels récents nous ont trop facilement fait croire que ces dynamiques de la « quotidienneté » étaient tout a fait disparues. Voici qu'après un long itinéraire, les sciences humaines comme

les techniques sociales débouchent sur des conclusions qui ressemblent étrangement aux praxis et aux visées de ces militants. Il est intéressant ici de noter qu'à l'origine des sciences modernes, de la biologie à la philosophie, en passant par les sciences sociales, il y avait eu une première attention au [195] milieu. Il suffit de mentionner ici le modèle darwinien qui a eu une influence énorme sur la plupart des démarches scientifiques au tournant du siècle. En cours de route, la préoccupation de bâtir des « systèmes » a fait perdre cette intuition de départ. Erreur que des militants réduits à miser d'abord sur la vie ne pouvaient commettre. Disons, à tout le moins, que ceux-ci, sans le savoir, trouvaient une première corroboration scientifique. Même au plan religieux, dans les laboratoires ecclésiastiques, des exégètes découvraient les genres littéraires comme une émanation de traditions particulières élaborées dans des milieux de vie donnés. La visée des militants était donc juste, même si les agents institutionnels de tout horizon n'y comprenaient rien ! Ces non-instruits trouvaient dans leur humble expérience une pédagogie qui remonte maintenant en surface après les longs détours des technologies et des philosophies. Après la philosophie de l'être-au-monde, c'est maintenant l'écologie scientifique qui attire l'attention sur le milieu de vie. Vont-elles s'empêtrer encore dans l'esprit de système ? La mode récente des « modèles » nous le laisse croire. Quant à nous, nous voulons garder bien en vue cette plasticité pédagogique qui a permis à des militants de ne jamais quitter le pays réel de leurs milieux de vie. Jamais, on ne fera l'économie de cette démarche fondamentale. Les politiques sociales sectorielles et leur échec dans la guerre contre la pauvreté sont les principaux témoins de l'ignorance des experts dès qu'il s'agit de redonner consistance à un milieu de vie. On règle un problème d'habitation et on crée dix nouveaux problèmes à côté. Nous nous sommes longuement expliqué là-dessus dans nos ouvrages récents. Rien ne remplacera cette nécessaire implication des gens « entre eux, par eux et pour eux », et cela dans un contexte vital qui embrasse les diverses dimensions de leur existence. Il y va beaucoup plus qu'une idéologie ou une technique de participation. Le milieu de vie, c'est aussi une manière particulière d'être, de vivre, de penser et d'agir ensemble. Il constitue une sorte d'entité globale et vivante avec son histoire propre. Qu'on ne voie pas ici un retour aux communautés archaïques. Ce serait faire la même erreur commise par ceux qui ont voulu bâtir la « technopolis » en faisant fi des milieux de vie. Ils croyaient que ceux-ci s'identifiaient au

monde rural pré-industriel [196] ou à la société primitive. Nous avons payé trop cher ces fautes de la science, de la politique et de l'économie. Le procès des structures modernes ne repose pas uniquement sur des utopies ou des refus aveugles. Il a un fondement dans cette prise de conscience de la déchirure des tissus quotidiens de l'existence individuelle et collective.

Les milieux de vie offrent le premier cadre d'une « quotidienneté » intégrée et humaine, d'une vie collective plus cohérente, d'un ensemble de rapports sociaux plus personnels et plus communautaires, Le milieu de vie, c'est le premier contexte essentiel à une communication où l'on connaît les attentes, où l'on parle un langage commun, où l'on partage un vécu semblable. Le milieu de vie, c'est aussi le lieu génétique d'une mentalité particulière, d'une solidarité plus stable et profonde, d'une dynamique de groupe naturel (pas l'antré des laboratoires), enfin d'une certaine lecture de la société. C'est dans les milieux de vie que la personnalité de base se constitue, que la classe sociale devient réalité vitale, que l'identification a des visages et des noms précis, que les appartenances réelles se façonnent.

Évidemment, le scientifique ou le planificateur y voient un concept trop vague. Un concept non qualifiable, non opératoire. Preuve de plus des limites de nos sciences et techniques sociales dont nous avons fait des panacées mythiques pour régler tous les problèmes humains. Ceux-ci débordent tout ce progrès de la civilisation que nous avons conçue comme un suprême achèvement ou comme un continuum indéfini de réalisations toujours plus poussées. L'humain y a de moins en moins son compte, surtout au plan d'une « quotidienneté » vivable et épanouissante. Violence, stress, drogue, pollution, marginalisation, déclassement, psychose, etc. autant de déchets humains qui remettent en cause la qualité de vie, le savoir-vivre de nos existences modernes. Il faut un second regard pour découvrir la vraie vie sous les écrans de tant de media et de structures. Le plaidoyer McLuhanien sur les media comme extension de nos sens véhiculait une vision unilatérale et simpliste de notre réalité contemporaine. Il lui manquait, comme à bien d'autres, une vision par l'intérieur de l'humain quotidien, une perception de la vie courante à l'état brut. La vie simple des hom-

mes dans leurs rapports familiaux [197] a sa logique, sa dynamique, sa visée propre. Science et technique ne suffisent pas pour saisir ce niveau de profondeur. Il faut une *gestalt* de démarches que nous appelons une *praxis*. Nous en avons décrit le contenu plus haut. Contention-nous de dire ici que les *militants ouvriers ont progressivement découvert et expérimenté cet ensemble de processus où s'articulent le vécu, la libération de la parole, la lecture interprétative de la situation, les solidarités et la communauté de destin, et enfin et surtout, l'action organisée et finalisée à même la dynamique du milieu de vie*. Les succès récents de Paulo Freire au Brésil confirment les intuitions des militants ouvriers d'hier et d'aujourd'hui. D'ailleurs il avoue s'en être inspiré. Tout son projet d'éducation permanente avec sa visée de conscientisation, de politisation et de développement intégral s'inscrivait dans la dynamique du milieu de vie et dans cette *praxis* précitée. Par exemple, il alphabétisait à partir du vocabulaire utilisé dans les lieux quotidiens où la parole était vraiment spontanée et libérée. Processus à la fois simple et très efficace.

Et dire que tant de jugements superficiels écartent d'un trait facile cette expérience historique de l'Action catholique ouvrière, comme si elle ne pouvait servir à l'inédit culturel et spirituel de l'Église et de la société contemporaine. On ne se débarrasse pas d'un germe qui a porté fruit dans des contextes historiques, culturels, sociaux et ecclésiaux aussi diversifiés. Pensons aux réalisations de la J.O.C. dans la plupart des pays de la planète, En contexte de chrétienté comme en situation missionnaire, en milieu sécularisé comme en milieu religieux. Le mouvement a poursuivi sa marche à travers les crises, les transitions, les nouvelles formes d'existence, les changements sociaux. N'est-ce pas un signe de l'Esprit ? Essayons de le cerner davantage.

La révision de vie

Nous plaçons sous ce signe une démarche plus complexe que ne le laisse entendre l'expression elle-même. D'abord il faut bien garder à l'horizon de notre regard ce que nous avons dit dans les étapes précédentes. On ne sépare pas expérience, solidarité, interprétation, dynamique et finalité internes au milieu vital d'une « quotidienneté ». Ici, la « quotidienneté », c'est autant le [198] public que le privé, mais

dans le sens d'un vécu pense, agi, révisé et finalisé de l'intérieur. Nous avons donc insisté sur la fidélité au « pays réel » comme test de vérité des intentions effectives, comme révélateur des comportements authentiques et des valeurs signifiantes et engageantes, enfin comme carrefour du vrai de la vie et du vrai de la foi. La démarche consiste donc à prospecter la dynamique propre de ce noyau vital d'expériences et d'attitudes. On ne saisit vraiment que de l'intérieur les besoins et les aspirations d'un groupe ou d'un milieu. Ce qui commande une pédagogie d'implication très exigeante. Il n'y a pas de place ici pour le parachutage, le prosélytisme, ou même la délégation ou la procuration. Ce n'est pas un lieu d'intervention pour les experts extérieurs ou des autorités représentées ou déléguées. Nous sous-estimons si facilement cette dynamique propre qui existe en tout milieu de vie. Loin de nous la tentation de réduire toute la praxis sociale à cette perspective. Mais a-t-on vraiment compris le poids, le prix, l'enjeu ou la portée de cette pédagogie que nous analysons ? Combien savent mettre à profit ce qui pourrait s'appeler *la stratégie des remontées de vie* dans un groupe et un milieu donnés ? Après avoir évalué récemment les échecs de tant de travaux artificiels dans les systèmes et les laboratoires sociaux, dans les bureaux d'études et les offices bureaucratiques, accorderons-nous plus d'attention à une pédagogie plus réaliste pour aménager le quotidien ? On n'organise pas un « milieu humain » comme un parc industriel ou une infrastructure routière, comme un marketing ou une programmation d'ordinateur. La modalité « humaine » de l'organisation sociale a des exigences qui dépassent les techniques et les modèles scientifiques, tout nécessaires soient-ils. Les révoltes sociales des derniers temps en témoignent tout autant que les nouvelles expériences de base. Voyons comment les militants ouvriers sont parvenus à roder une démarche pédagogique sociale et ecclésiale d'un réalisme indéniable.

Les militants ouvriers ont toujours été réticents devant les programmes idéologiques et doctrinaux tout faits. La plupart du temps ces modèles d'interprétation et d'action véhiculaient un langage inaccessible et des contenus « indigestibles ». On ne s'y [199] reconnaissait pas. Et surtout on se sentait frustré de sa propre expérience. On n'arrivait pas à libérer sa propre lecture de la situation. D'où une pensée et une action d'emprunt, une démarche par procuration. C'était réduire le rôle des militants à répéter la pensée des élites et la parole

lointaine des clercs enseignants. Une simple courroie de transmission, quoi ! Pendant ce temps la vie ouvrière n'était pas dédouanée. Elle restait soumise aux définitions idéologiques et abstraites des grands systèmes, des catéchismes catholiques, marxistes ou autres. Certains idéologues parlaient de la classe ouvrière sans référence réelle à la vie ouvrière concrète, aux milieux de vie correspondants. Sur ce chapitre, les temps n'ont pas tellement changé. Les débats actuels sont passablement éloignés de l'expérience ouvrière réelle, de sa situation plus complexe. Tout semble se dérouler dans les superstructures idéologiques et politiques. En un certain sens, Bernanos a raison quand il dit « Il y a une bourgeoisie de gauche et une bourgeoisie de droite il n'y a pas de peuple de gauche ou de peuple de droite ; il n'y a qu'un peuple. Tous les efforts que vous ferez pour lui imposer du dehors une classification conçue par des doctrinaires politiques, n'aboutiront qu'à créer dans sa masse des courants et contre-courants dont profitent les aventuriers ». (*Les grands cimetières sous la lune*, p. 49.) C'est le monde populaire lui-même qui confirme cette remarque. On ne créera pas de transformations sociales profondes au bénéfice du peuple, si on ne libère pas ses « vécus », ses discours, ses significations et ses dynamismes propres. Trop d'embardees politiques d'hier et d'aujourd'hui ont escamoté cette gestation de l'intérieur, cette « militance » dans le quotidien. Voilà le premier fond de scène de la pédagogie de re-vision de vie.

Au plan religieux, il existe un autre fond de scène. Nos traditions spirituelles ont été des manières de vivre dans un contexte donné, beaucoup plus que des systèmes doctrinaux, moraux ou rituels. La Révélation s'est déployée d'abord et avant tout dans des milieux de vie de croyants. La Bible a suivi l'itinéraire quotidien d'un peuple, de témoins et de communautés, et non les dédales d'une programmation planifiée par une Providence ordinatrice de tous les destins. Redisons-le, le Dieu d'Abraham a [200] privilégié les gratuités de la liberté et de l'histoire, les obstacles et dynamismes imprévus des expériences de vie, des milieux et des situations inédites. Tout y est circonstancié. Même les symboliques, les mythes et les rites utilisés ne se séparaient pas d'une lecture de l'actualité historique et des événements de salut. Le projet messianique apparaît plus clairement dans l'instauration de la royauté, de même la Terre promise et le Royaume au creux d'un exil politique. Le dialogue et l'Alliance de Dieu avec les hommes se

poursuivaient toujours dans le milieu vital d'une « quotidienneté », celle du désert ou de la ville, celle du temple ou de la rue. Yahvé comme Jésus ont passé par la vie concrète des hommes pour se révéler. La Bible ne quittait jamais le terreau de l'existence du peuple.

Il y a d'autres fondements bibliques à la révision de vie. En effet, notre foi demeure toujours une seconde instance, une re-vision de la vie. Ce dont nous sommes conscients d'abord, c'est notre propre expérience de vie dans toute sa « concrétude » et son immédiateté. Cela précède toutes les distinctions du profane et du sacré. Quand l'homme parle de sa vie, il la considère comme un tout indivisible. La vie n'est jamais spécialisée... pas plus que l'expérience « humaine » comme telle. La première conscience qu'on en a est donc immédiate et globale : « je suis ma vie,... c'est tout moi avec ce qui l'entoure, particulièrement les liens avec les proches ». Voilà le premier lieu de la rencontre avec Dieu. Les autres lieux ne sont que des relations d'aide. Par exemple, le croyant découvre l'amour de Dieu dans son expérience d'amour ou dans son élan vers l'amour. Si l'initiative de Dieu est première, elle n'apparaît que secondairement dans la foi. Il faut une re-vision de son expérience humaine d'amour. Il en va de même de la conscience du péché et du salut. Ce qui est donné d'abord, c'est notre vie concrète et sa vision immédiate. La première démarche de la foi se fait par un retour sur la vie, par une façon autre de voir, de penser et d'agir. On aime comme le Christ a aimé. Alors on découvre que son Amour crée, sauve, ressuscite le nôtre et lui donne des dimensions divines inaccessibles.

Il s'agit bien d'une re-vision dynamique de la vie et non pas seulement d'une signification nouvelle et d'un horizon inédit. [201] C'est une vision libératrice et créatrice Comme la vérité biblique. Encore ici, on peut repérer un autre signe de discernement spirituel. En effet, une des spécificités judéo-chrétienne se trouve précisément dans le mouvement de la « beraka » ² prolongé par l'Eucharistie. Saint Thomas a bien vu dans l'Incarnation, cette assomption de la vie humaine dans la vie de Dieu, en Jésus-Christ. Le Dieu révélé de l'histoire, agit par en bas. La Tige de Jessé pousse du sol humain. Le Christ descend aux enfers. Il reprend tout à partir du sous-sol de nos vies. Il assume la

² Beraka, bénédiction qui exprime l'action de grâce du croyant qui fait monter sa vie vers Dieu après l'avoir reçue de Lui comme un don gratuit.

condition la plus nue de l'homme. C'est peut-être la première signification de son insistance sur les pauvres, les petits. Il veut parler du plus petit germe de vie, comme nous le suggère une parabole du Royaume. Jésus a privilégié des images et des démarches indiquant cet élan vers la vie qui passe par le terrible creux du dénuement et de la mort. Mais, il s'agit toujours d'une Pâque où éclate la vie comme dans le cas de la semence. La stratégie *des remontées de vie* a donc une forte connotation biblique et évangélique. La *beraka* de l'A.T. c'est le mouvement spirituel où l'on va vers Dieu avec sa vie en creux ou en bosse ; job désespéré, Jacob amoureux, Jonas fuyard, David infidèle... tous ces témoins vont à Dieu à partir de leur expérience bien concrète, à partir de la situation ou de l'événement vécus. L'œuvre de salut passe par cette brèche d'une existence revue, re-assumée, re-orientée avec courage et lucidité. L'expression con-version dit déjà cet élan vers, de Dieu à l'homme et vice-versa, et cela par le réel de la vie. Voilà le sacrement fondamental. L'Évangile ne changera pas cette orientation décisive, au contraire, il l'accentuera. Paul nous montre comment l'Eucharistie est le culte de toute la vie en Jésus-Christ. La Pâque chrétienne est aussi circonstanciée, « historicisée » et actualisée que l'était la Pâque juive. Les médiations institutionnelles ont changé, et même ont perdu de leur importance chez les adorateurs en esprit et en vérité. Mais ceux-ci continuent d'aller à Dieu par leur vie, surtout par ce qui monte d'elle. L'Évangile invite à une reprise radicale et souvent à une re-orientation profonde, à un retournement, et [202] cela à l'intérieur d'une Pâque re-créatrice. Comprendons bien tout le réalisme de la greffe dont nous parle l'Évangile. Ce n'est pas une pure opération extérieure. La greffe apporte une nouvelle qualité à la sève dans son dynamisme de remontée. Elle qualifie et parfois corrige le premier élan vital, tout en le portant à un niveau supérieur d'existence, au-delà d'un seuil qui était infranchissable.

Les militants ont bien compris ce mouvement ascendant de leur vie dans la Pâque du Christ, malgré les retombées du péché, malgré les reculs et les refus. La grâce, envers et contre tout, soulève la vie dans le Royaume. Elle assume le premier élan libérateur et créateur. Elle maintient la tension vers le plus-être, vers la plénitude mystérieuse à laquelle aspire le cœur humain. Le don de Dieu façonne en même temps cet élan de toute la vie. Mais, c'est à l'intérieur d'une re-vision de la vie qu'on en saisit la mouvance sous l'action de l'Esprit. Comme

disait Ricoeur, on ne croit qu'en re-interprétant ; il faudrait ajouter en re-assumant son existence avec les dynamismes et les lumières de l'Esprit tout comme avec l'intelligence d'un cœur aimant et agissant. Voilà ce que des chrétiens ordinaires tentent de faire à partir des événements les plus humbles de leur vie. L'examen du réel est de première importance pour eux. C'est une façon de ne pas perdre pied et de résister aux formes subtiles d'aliénation religieuse, que les athéismes contemporains ont tant reprochées aux Églises et aux croyants. Cette fidélité au réel de l'homme et de la vie ne relève pas uniquement d'une volonté de pleine liberté et d'entière responsabilité humaines ; elle tient aussi à la démarche même de Dieu dans l'histoire jusqu'à Jésus de Nazareth, pleinement homme, pleinement responsable et libre devant son Père et devant ses frères ; Jésus, être historique, immergé dans la vie de son temps, bien situé dans une époque ; Jésus citoyen d'une cité, membre d'un peuple, identifié dans une culture, engagé dans une société ; Jésus, porteur d'une expérience et d'un message vécus et transmis par les canaux ordinaires de la vie familière de son peuple. C'est cette vie qui a fourni les signes et le langage pour une re-vision de l'histoire, la grande et la petite, pour une re-prise du projet humain de libération dans l'unique dessein de salut.

[203]

Voilà les cohérences fondamentales de cette pédagogie de la révision de vie. Voyons-en quelques déterminations dans trois démarches évangéliques.

Trois démarches évangéliques

1. « Le mouillage »

Il faut bien l'admettre, l'Église tridentine d'hier et d'aujourd'hui a toujours préféré une *pastorale d'arrosage* jusqu'à noyer la pensée, la parole et l'action propres des chrétiens. D'où la pauvreté du témoignage laïc et l'inflation institutionnelle de la pastorale. Celle-ci a presque toujours été ecclésiastique et cléricale jusque dans ses signes profanes et temporels. Il fallait pratiquement fonder un nouvel ordre religieux pour ouvrir une nouvelle avenue d'évangélisation, même dans des sec-

teurs profanes qui auraient commandé plutôt une stratégie laïque. Avant l'Action catholique, il n'y avait pas de laïc autonome, mais des tiers-ordres accrochés aux communautés religieuses, ou des auxiliaires du clergé. Après quarante ans d'A.C., la majorité des gens d'Église restent encore dans le schéma tridentin toujours sous-jacent à l'ecclésiologie superficiellement renouvelée. Le mal a des racines profondes. Il tient au maintien d'une certaine conception de la structure, de la mission et de l'agent pastoral. Celle-là fait tout découler d'une intervention à partir du système religieux. Pourtant le Christ lui-même avait renversé la vapeur. Il avait préféré le « mouillage » à l'arrosage. « Mouillage » de ces trente années de vie où il s'était imbibé en quelque sorte de la culture de son milieu. Même au cœur de sa vie publique, il ne révélera que bien lentement sa condition de fils de Dieu. Le long et dur itinéraire de ses plus proches disciples ne fait que renforcer cette interprétation de la pédagogie divine. Il faudrait ici relire tout l'Ancien Testament dans la même perspective. Dieu émerge de l'histoire beaucoup plus qu'il ne l'envahit par « plongées ». Les grandes traditions consignées dans l'Écriture sont avant tout l'expression d'une longue expérience spirituelle à même la vie des communautés et des témoins. L'exégèse moderne l'a montré on ne peut plus clairement. Ces traditions étaient d'abord des spiritualités, des modes de vie. L'action de l'Esprit suivait un processus semblable. Elle « inspirait », « animait » de l'intérieur.

[204]

Ces courtes considérations suffisent pour signifier la justesse de vue de la pédagogie de l'Action catholique. Celle-ci n'est pas la seule. Mais elle est essentielle et rarement respectée. Nous baptisons à tour de bras. Nous coiffons rapidement du bonnet chrétien l'agir des hommes. Le passé « baptisé » est difficilement « reconvertisable ». Le présent « baptisé » trop rapidement est plus ou moins imperméable à la conversion. Telles une catéchèse et une liturgie qui ont peu de racines parce qu'on a fait l'économie d'un patient « mouillage - » dans le vrai terreau de l'existence. Les militants savent les terribles lenteurs des cheminements spirituels qui changent vraiment la vie et façonnent une véritable mentalité évangélique. Dans le même ordre d'idée, est-on assez conscient des dangers de ces poussées récentes de néomysticisme qui suggèrent d'autres inflations pastorales ? N'a-t-on pas connu, dans le passé, des flambées de mysticisme qui ont vite tourné à

vide ou à faux, parce qu'elles se déployaient sans appui solide sur la vie ? De tels arrosages spirituels n'avaient pas tardé à dégoûter les fidèles. Il manquait le réalisme du pain, de la lutte pour la vie, des mains besogneuses, des solidarités quotidiennes, du profane dur, opaque et brutal. Voudrait-on s'épargner ce que le monachisme le plus spirituel s'est imposé au plan des tâches matérielles ?

Tout cela pour dire que l'Évangile exige d'abord un patient mouillage. Toute la vie du Christ nous en avertit : trente ans de « mouillage », trois ans de partage et trois jours de « signage ». C'est d'abord par sa personne, sa vie et ses gestes qu'Il signifiait la vérité de sa Parole et de son témoignage. Les fécondités sont venues beaucoup plus tard. Voilà le lot de ces militants qui ont accepté de suivre cette pédagogie évangélique. On leur reproche leurs nombreux échecs et la lenteur de leur travail apostolique. Rien de bien consolant. Pourtant, ce sont eux les évangélisateurs « de long terme ». Ils n'ont pas longuement labouré notre glèbe en vain. L'Église de demain, par-delà certains aveuglements d'aujourd'hui, saura bien reconnaître ce mouvement des profondeurs, qui jaillira toujours de source. Son action cachée ressemble à ces nappes d'eau souterraines et invisibles qui imbibent le sous-sol, font naître les ruisseaux et alimentent fleuves et mers. [205] L'Action catholique a vu juste. Il faudra peut-être des générations avant que sa praxis s'étende à toute l'Église, non pas comme la seule, mais comme la plus fondamentale peut-être. Les solutions de « pompiers » ne touchent que les effets. On ne fait pas pousser une fleur en tirant dessus !

2. Le forage

S'il est un réflexe évangélique important, c'est bien celui-là. Jésus nous laisse entendre que la foi creuse davantage qu'elle n'ajoute. Il nous montre d'abord que nous posons les problèmes souvent à la mauvaise place... surtout en surface. Derrière l'enjeu du pouvoir, il y a celui du service. Même celui-ci devient servilité sans la liberté plus profonde. Et qu'arrive-t-il à une liberté qui n'est pas bâtie sur le sens de la dignité de la personne humaine et de la condition de fils de Dieu ? L'Évangile radicalise les valeurs, déplace leur échelle et les ouvre à d'autres profondeurs et horizons. Il radicalise et relativise à la

fois nos réalisations de justice et de libération par un Royaume qui nous projette en avant et nous invite à aller toujours plus loin... au fond des choses et de la vie, au bout de l'engagement et l'aventure humaine. « Et moi, je vous dis : aimez vos ennemis ». C'est la rupture et le dépassement vis-à-vis de la sagesse du monde. Jésus ramène toujours son interlocuteur sur le terrain réel de sa vie, mais c'est pour le faire entrer en lui-même, revoir son existence, retrouver sa vérité au fond du cœur, recouvrer un esprit ferme, reprendre un projet de vie dans ce qu'il a de meilleur. Il le force à une exploration plus exigeante de lui-même, à une prospection plus profonde de ses vrais motifs, de ses intentions réelles. Pensons à Zachée, à Nicodème, à la Samaritaine, au jeune homme riche, à Pierre et à tant d'autres. Il faut creuser avec cœur et intelligence pour atteindre le trésor, la perle précieuse. L'Esprit nous y invite de multiples façons.

Voilà, en bref, ce qui commande ce second regard de la révision de vie. Un regard plus attentif pour discerner, dévoiler, révéler le Dieu caché, présent à toute vie, à toute situation. Avec cette conviction qu'il est toujours là, que le creusage de notre foi rencontrera le Seigneur en cours de route. Mais attention ! [206] le Christ ne se révèle pas dans le mythe, mais dans le réel du visage, du geste, du cœur de l'autre, dans la vie concrète prise à pleine main pour la libérer et l'ouvrir à l'amour. Il agit et prend par en dessous, et nous demande de faire de même. Il y a des pastorales faciles qui s'imaginent aller à l'essentiel en évitant les détours et les creusages. Telle n'est pas l'action de l'Esprit dans l'histoire des hommes. On ne « ressource » pas en arrosant ! Le sourcier, après son long examen du terrain, procède à de multiples forages avant de trouver la source. C'est aussi le lot d'une pastorale et d'un témoignage qui se veulent évangélisateurs. Tout au long de la tradition judéo-chrétienne, la Parole a toujours mis un long temps pour faire son lit dans la vie du peuple et de ses communautés. Il faut donc un sillon profond pour l'ensemencement, comme nous le suggère la parabole du semeur. L'Évangile s'accommode mal des attitudes superficielles, même les plus positives et généreuses. Jésus refrénait les enthousiasmes passagers du peuple, de ses disciples. Enthousiasme qui voulait le faire roi. Enthousiasme de Pierre qui ne pesait pas ses promesses. La vraie mystique et l'engagement authentique comportent de grandes exigences de radicalité. Mais oui, un croyant ne saurait être qu'un radical, non en parole, mais dans son cœur et dans sa vie. Plus

on en reste à la surface, plus on ramène l'Évangile à son aune, on le rend insipide, insignifiant et peu engageant.

Une fréquentation assidue du Message doit s'accompagner d'une révision de vie régulière. Parce que la foi et l'aventure humaine se rencontrent au fond du cœur, au bout de soi-même, au creux de la vie. C'est là deux radicalisations indissociables qui se renforcent mutuellement. Il n'y a jamais de foi profonde chez ceux qui ne prennent pas au sérieux leurs responsabilités humaines. Il n'y aura jamais d'évangélisation profonde dans ces milieux pastoraux où l'on fait du « catina » liturgique, où l'on s'occupe de « bébelles » pastorales. Le sérieux des enjeux profanes a toujours été un appel pour une vie évangélique virile. Combien de laïcs, parmi les meilleurs, fuient les milieux d'Église, parce qu'ils n'y trouvent pas une confrontation courageuse de l'Évangile et, des vrais défis de la vie.

[207]

C'est à cette tâche de double radicalisation que les militants travaillent dans la révision de vie et dans leur action apostolique.

3. Le marcottage

Ceux qui travaillent dans les vignobles connaissent bien les phénomènes rattachés au marcottage. Il s'agit de ces plantes qui sortent du sol, y rentrent à nouveau et se répandent à l'horizontale d'une façon prolifique. Leur tige peut devenir racine et vice-versa. On peut couper la tige, la planter et en faire une racine. Voilà, peut-être, le plus beau symbole du témoignage évangélique. Celui-ci est d'abord horizontal, à ras de sol, sur la même longueur d'onde. Le témoignage relève davantage de la longitude que de l'altitude. Le vieux Cardijn l'a exprimé dans des formules saisissantes : « l'action du semblable sur le semblable », « entre eux, par eux, avec eux et pour eux ».

Une expérience minimale en évangélisation nous alerte rapidement sur les difficultés que représente l'action chrétienne horizontale. Il est plus facile de sortir de son milieu, de témoigner en dehors de son terrain. On se sent plus à l'aise quand on se croit en position de donner plus, qu'on ne reçoit. Hypothèque du clerc qui « sait », « enseigne » et jouit d'une certaine supériorité humaine à partir de sa sphère ? Que

d'ambiguïtés dans certaines entreprises missionnaires où l'on va faire ailleurs ce qu'on n'a pas le courage de faire chez soi. C'est vrai, le témoignage entre pairs, entre voisins, entre confrères de travail, de métier, de profession, est le plus difficile. Pourtant, il devrait être le premier. Le test de vérité de l'évangélisation d'un milieu restera toujours le témoignage horizontal. Le décret *Ad Gentes* soutient même que l'Église n'est pas plantée aussi longtemps que l'Évangile n'est pas vécu, partagé, témoigné par les membres d'un même milieu, dans leur langue commune, à même les vrais problèmes et les défis réels. Le milieu populaire et ouvrier, marginal par rapport aux grandes structures sociales et même religieuses, est plus sensible à cette dimension. Il n'accepte avec confiance que ceux qui sont en communauté de destin avec lui. Il n'y a pas d'évangélisation possible en ce milieu que par l'action du semblable sur le semblable. Certains s'interrogent sur le faible [208] coefficient d'évangélisation dans plusieurs milieux de chrétienté. Ce phénomène est vrai là où des clercs et des religieux, isolés du peuple, ont exercé leur mission comme de l'extérieur aux milieux de vie. Même leur qualité spirituelle ne suppléait pas à cette exigence évangélique du marcottage. On évangélise de l'intérieur. On le comprend mieux quand on resitue le témoignage à la source et au sommet de la démarche d'évangélisation. Il n'y a pas de témoignage sans communauté de culture, de vie et de destin.

Toujours est-il que des petits travailleurs chrétiens en ont fait la pierre de touche de leur expérience spirituelle et de leur engagement. Ils se sont voulus les premiers responsables de leurs frères dans leur véritable milieu, même s'il leur a fallu continuellement renvoyer les pasteurs et les aumôniers à leur propre rôle *second, ministériel*, au service des témoins, du sacerdoce fondamental des baptisés. Que le prêtre suscite des vocations militantes ou déclenche le mouvement, cela ne change rien à son rôle second par rapport aux témoins du milieu. Même la théologie récente et le Magistère n'ont pas eu le courage de signifier cette vérité évangélique au clergé. On parle bien d'une relation de service, mais on reste attaché aux statuts cléricaux de la chrétienté. On n'ose pas mettre les points sur les « i ». Le pasteur, chef de communauté sur le terrain sacramentel, devient évangélisateur en second sur le terrain profane. Il se définit en fonction des témoins. Si on poussait plus loin cette logique du témoignage, on accepterait d'envisager d'autres formes de sacerdoce qui naîtraient de solidarités réel-

les de la vie, on se débarrasserait peut-être de cette situation de caste que les jeunes reprochent aux clercs et aux religieux actuels. Le synode de '71 a fait marche arrière. Il a plutôt servi à rassurer les partisans du statu quo du modèle tridentin. Qui sait s'il n'y a pas là un grave coup de frein à la seconde évangélisation ? *Les sensibilités spirituelles sont de plus en plus désaccordées à des politiques pastorales qui n'opèrent qu'à l'intérieur des structures religieuses. Aurons-nous le courage de l'avouer ? La chute des vocations, l'absence d'un laïcat organisé, la cléricatisation interne, les décrochages massifs, la rareté des communautés réelles et des témoins, la bureaucratisation, mais quel autre signe attend-on pour une vigoureuse [209] révision de vie ecclésiale à Partir des appels pour une seconde évangélisation ? Avec l'équipement clérical actuel Peut-on faire face à ce défi de l'éloignement ecclésial des jeunes, des plus instruits, des plus urbanisés, des plus engagés sur le plan profane, des plus professionnalisés ? Se souviendra-t-on que si le monde populaire décroche, il ne reviendra peut-être jamais, comme cela a été le cas ailleurs ? Seuls des témoins à l'intérieur de ces milieux peuvent permettre à l'Église de prendre le tournant. C'est là notre tâche principale.*

Un avertissement prophétique... une espérance

Par toute son histoire, l'Action catholique ouvrière commande une autre forme historique d'Église plus accordée à la tâche d'évangélisation dans une société sécularisée. Par toute son histoire, elle condamne le modèle tridentin toujours prévalent, un modèle qui évangélise de l'extérieur, qui constitue l'Église comme une société à côté de d'autres, comme un ferment à côté de la pâte. Par toute son histoire, elle rappelle le primat des témoins et des militants dans les divers milieux de vie, et l'aménagement conséquent des structures et des pastorales. Par toute son histoire, elle nous apprend l'enjeu de cellules ecclésiales bâties à même les solidarités et les engagements de la vie réelle, l'enjeu d'un retour aux démarches évangéliques fondamentales. C'est d'abord par la vie, avec la vie que l'Esprit a convoqué, interpellé, converti et engagé. Par toute son histoire, elle suggère une pédagogie plus diversifiée et plus souple des cheminements, des appartenances et des tâches dans le peuple de Dieu. Par toute son histoire, elle dénonce une pastorale

qui oblige les hommes à venir sur son propre terrain, à emprunter des canaux institutionnels étrangers aux modes contemporains de fonctionnement, à accepter de vagues statuts consultatifs. Les militants de J.O.C. en pleine chrétienté d'hier avaient plus d'autonomie et de pouvoirs décisionnels que les membres de nos divers conseils pastoraux, même si en vertu du fameux mandat, des autorités leur disaient que « juridiction et mission, ça ne se distingue pas ». Nous n'employons pas ce langage vert pour le simple plaisir de contester. On a tellement insisté durant notre formation sur le sens de l'histoire pour comprendre l'Église. Cette histoire tragique de l'Action catholique ouvrière est pour nous une invitation à poser [210] les vrais problèmes d'évangélisation dans l'Église avec toutes leurs conséquences de transformation des pouvoirs, des politiques et même des théologies sous-jacentes. Elle est aussi un germe prophétique pour l'avenir du christianisme chez nous. Que ferons-nous de cette semence ? Elle est là sous le boisseau ecclésiastique... et répandue dans quelques ilots de diaspora. Ne décevons pas l'Esprit qui l'a fait naître et vivre jusqu'à aujourd'hui.

[211]

**LA SECONDE ÉVANGÉLISATION.
TOME I. LES TÉMOINS.**

Deuxième partie.
Le témoignage structuré

2

**LA SECONDE
ÉVANGÉLISATION**

Réapprendre à marcher
Incroyance de nombreux chrétiens
Le nouveau moralisme
Des idéologies baptisées
Le dépassement des réductions
Le christianisme, un projet ouvert
Des leçons cuisantes de l'histoire
Une Église qui vit au-dessus de ses moyens
Renversement radical des perspectives
Des signes avant-coureurs
Rôle de l'institution
Lieu privilégié du témoignage
Tâches de la seconde évangélisation

[Retour à la table des matières](#)

[212]

[213]

Réapprendre à marcher

« Vous me demandez où est-ce que j'en suis comme chrétien... j'ai l'impression qu'il me faut réapprendre à marcher. » bien des chrétiens de chez nous signeraient cet aveu d'un travailleur. Tout se passe comme si on avait perdu la trace du Christ et les points de repère pour la retrouver. Pourtant, n'y a-t-il pas eu une première évangélisation qui a fait son chemin en dépit des avatars de la chrétienté ? En effet, la très grande majorité des nôtres a été atteint d'une façon ou l'autre par l'Évangile de Jésus-Christ. On nous dira que la gangue religieuse a caché le trésor ou l'a rendu inaccessible. L'objection est trop simpliste pour expliquer l'éclipse qui plonge tant de croyants dans une nuit spirituelle désarmante. D'autres réduisent le problème aux profondes transformations culturelles qui auraient laissé la foi sans pied-à-terre, sans mains, sans horizon visible. Par exemple, on ne sait plus dire sa foi. Comment alors rencontrer la Parole avec une foi intérieure de plus en plus vague et silencieuse ? Pourtant les prophètes eux-mêmes ont ressenti une impuissance semblable ; ce qui ne les empêchait pas de porter le Dieu vivant et d'en témoigner « de diverses manières » comme nous le dit l'épître aux Hébreux.

Ces dernières remarques en amènent plusieurs à radicaliser le diagnostic jusqu'à l'instance de conversion, au cœur de toute démarche d'évangélisation. Or, la conversion n'est jamais acquise définitivement dans l'itinéraire terrestre des croyants. D'où la nécessité d'assurer la mise en oeuvre de ce processus fondamental qui précède, accompagne et dépasse toutes les autres formes d'intervention. On ne cesse jamais de se convertir et de suivre le Christ, et cela au cœur d'un cheminement marqué d'imprévus.

[214]

Incroyance de nombreux chrétiens

Les objecteurs reviennent à la charge pour rappeler le caractère inédit d'un monde post-chrétien. La première évangélisation apportait une bonne nouvelle à des gens qui ignoraient presque tout de l'Évangile, à des gens très religieux par surcroît. Aujourd'hui, les nombreux « indifférents » ont tôt fait de récuser cette « vieille histoire » écoutée aux portes du musée des religions. « On connaît ça. » « On nous a fait manger tellement de religion qu'on nous a écœurés pour toujours. » En balançant l'institution religieuse et ses pratiques, aurait-on glissé vers un aveuglement fermé à tout surgissement gratuit de l'Esprit du Seigneur ? N'y a-t-il qu'une indifférence « sociologique » « conditionnée » ou passive derrière ce que les pasteurs appellent : le décrochage ? N'est-ce pas dangereux de limiter le phénomène d'incroyance à des zones situées tout à fait en dehors de la vie ecclésiale ou même chrétienne ? Le défi majeur se situe peut-être à l'intérieur de notre propre univers spirituel. *Jésus s'est moins inquiété de l'incompréhension de Pilate que de l'incrédulité des fils d'Abraham. Il a davantage considéré l'aveuglement du cœur plutôt que la pertinence culturelle des rites et des signes.* Jean l'a bien compris. Tout commence par un retournement du cœur... par une seconde naissance qui accompagne la « connaissance » du Dieu révélé. Les croyants lucides nous semblent bien discerner l'enjeu en cherchant un second souffle que nous traduisons en termes de seconde évangélisation. Celle-ci s'inscrit dans une sorte de tension permanente qui traverse l'expérience judéo-chrétienne de part en part. En effet, la Bible a été vécue par des croyants en lutte avec leurs tentations d'incroyance. Yahvé s'est battu avec son peuple pour l'arracher à l'incrédulité.

Le nouveau moralisme à la lumière de l'ancien

La nuque raide ne tient pas surtout des refus face à la loi morale, même dans le cas de l'Ancien Testament. C'est d'abord en termes de foi que s'est traduite la fidélité. Une fidélité toujours conçue comme une « disponibilité inconditionnelle à se laisser mener par un autre », que ce soit Yahvé ou plus tard Jésus. Parce que le Père a aimé le premier (Jn 4, 19), parce qu'il a [215] livré son Fils pour le salut du monde (Gal. 2, 10), le croyant est appelé à une réponse personnelle, à une réciprocité d'amour, à une prise de position pour le Seigneur. En Christ, cette relation a nom : adoption et amitié divines. Après l'option de Dieu pour nous, nous sommes appelés à une option claire et totale jusqu'au fond du cœur, donc bien au-delà de la loi, même revue et corrigée par le Nouveau Testament. L'*abba Pater* déborde de toutes parts les exigences d'une simple vie juste, qui trop souvent « chloroforme » la bonne conscience et la rend réfractaire au scandale de la croix et au risque du Royaume. Comme on l'a déjà dit avec à propos, la volonté du Père ne se réduit pas à une solution heureuse de cas de conscience. De même la fidélité morale prend son sens chrétien véritable dans la docilité à l'Esprit.

Nous nous sommes tournés récemment vers des nouveaux pôles de sensibilité morale. Pensons à cette transition d'une éthique individualiste à une éthique plus communautaire, plus politique. Comment ne pas applaudir à cette mise en lumière d'une vie humaine plus solidaire, d'un salut collectif à l'échelle du peuple de Dieu et du monde. Après avoir inculqué aux hommes le goût farouche de la liberté et le sens de la personne, le christianisme a mis du temps avant de faire fructifier les germes de justice solidaire et de responsabilités collectives qu'il portait en lui. Ainsi beaucoup de révolutions profanes ont doublé les Églises sur ces deux terrains, tout en s'inspirant d'une façon plus ou moins avouée ou consciente des sources chrétiennes elles-mêmes. Les communautés chrétiennes récentes ont renoué avec cet héritage pour le féconder avec une certaine audace apostolique, avec une qualité et

une originalité qui font question chez les non-chrétiens. On a enfin quitté les hauteurs inoffensives de simples déclarations doctrinales abstruses qui n'engageaient personne, pour accepter des engagements difficiles en pleine glèbe humaine. Bien des chrétiens ont commencé à se salir les mains pour retourner leur terreau de vie, en coude-à-coude avec les hommes de bonne volonté. De telles démarches comportent tous les risques de la vie réelle. Elles sont souvent vécues avec un cœur évangélique. Il ne s'agit donc pas de contester un tel progrès spirituel. Il faut le poursuivre. Mais suffit-il ?

[216]

Nous nous demandons si plusieurs d'entre nous n'ont pas tout simplement déplacé le terrain du moralisme. A. Manaranche semble le croire : « La réussite éthique de l'évangélisation semble tourner parfois en obstacle à l'Évangile, c'est-à-dire à la conversion effective. Un fleuve puissant a déposé de bienfaisantes alluvions pendant deux millénaires, et voilà que le cours de ses eaux s'en trouve détourné. » ³

Des idéologies baptisées

Cette remarque nous renvoie à nos premières considérations sur le dépassement du moralisme par la foi du cœur, par la docilité à l'Esprit chez des fils de Dieu convertis, libérés, amoureusement solidaires du Christ, de leurs frères et des hommes à sauver. L'espérance fondée sur les Promesses déjà réalisées en Jésus-Christ ne saurait être une pure impulsion pour dynamiser et motiver nos partis pris terrestres, pour appuyer les certitudes que nous nous forgeons. Le Royaume ne vient pas coiffer de surcroît nos convergences politiques ou tout bonnement guérir nos divergences idéologiques. Il n'est pas non plus le modèle achevé de révolution qui mettrait *ipso facto* les chrétiens à l'avant-garde de l'histoire. La force subversive de l'Évangile va beaucoup plus loin dans nos profondeurs humaines pour creuser une capacité d'amour et de liberté aux horizons inédits, par delà les perspectives de révolutions que nous devons vivre solidairement avec les autres hommes, surtout les plus démunis.

³ A. Manaranche, *Je crois en Jésus-Christ aujourd'hui*, Paris, Seuil, 1968, p. 90.

C'est là le paradoxe du royaume qui ne se passe pas de chair et d'histoire et qui pourtant, véhicule un « don de Dieu » dont nous ne pouvons pas nous gratifier nous-mêmes. Nous avons toujours la tentation de liquider ce paradoxe évangélique avec son inévitable tension qui nous échappe (Lc 17, 20-22). Il est frappant de constater comment, par exemple, certains sont passés d'un mysticisme unilatéral à un politisme de même coulée, ou vice-versa (il y a bien des anciens disciples de Barth chez les théologiens de la mort de Dieu.)

[217]

Nous retrouvons constamment ce faux balancement qui nous promène d'un extrême à l'autre. Tantôt la vie comme pur symbole du Royaume, tantôt le Royaume réduit à nos projets de vie, tantôt le texte sacré sert de prétexte idéologique, tantôt le projet évangélique est conçu comme une sorte de programme politique ou de maquette de la cité. Ainsi on annihile à la fois le Message et la politique. Certains nient toute rationalité à la foi au nom d'un christianisme-vie. D'autres en réagissant voient dans la Révélation la super-cohérence de tous les langages et de toutes les rationalités. D'aucuns veulent faire jouer à la foi le rôle d'une idéologie, à l'Évangile le rôle du petit livre rouge, au christianisme le rôle d'un système parfait d'explication et d'organisation du monde. On va de la religion infrastructure à la religion superstructure, du grand système rassurant à l'utopie anarchique, de la théologie de la non-violence à celle de la révolution « guérilliste ».

Dans un ordre connexe d'idées, des chrétiens établissent des concurrences fausses entre vie spirituelle et tâches profanes : ce qui ressemble aux anciens débats sur le primat de la prière ou de l'action. Comme si l'amour de Dieu et l'amour du prochain se définissaient par leurs frontières ou se défendaient par des juridictions exclusives. Mettra-t-on en compétition l'humanité et la divinité du Christ ? C'est pourtant en Lui que s'opèrent les jonctions entre le Royaume et l'histoire, l'économie du salut et nos économies terrestres. Le point focal d'unité et de convergence se trouve en Jésus sauveur et Seigneur, et nulle part ailleurs (Gn 5,45). Pour bien le signifier, le Maître s'est plu à renvoyer dos à dos les pharisiens, les zélotes, les hérodiens, les sadducéens, les prêtres du temple, les esséniens et les scribes savants, qui avaient tous leur petite idéologie « rationalisée » dans une lecture biaisée et réductrice de la foi d'Abraham. Ils se faisaient une morale sur mesure, prête à porter. Ils baptisaient leur option en coulant l'eau vive sur leur mar-

bre impénétrable. Rien de cette disponibilité inconditionnelle à la pénétration du Dieu vivant au cœur d'une aventure humaine à transmuier dans le Royaume. Ils se définissaient à partir d'eux-mêmes, de leurs règles du jeu, de leurs statuts et pouvoirs, de leurs intérêts. La religion leur servait d'appoint [218] précieux. Or, seule la foi au Christ pouvait alors opérer une conversion radicale de leur démarche. À savoir, ne plus faire d'eux-mêmes la mesure, et accepter la démesure gratuite et scandaleuse de la nouvelle Pâque de Dieu pour se laisser interroger jusque dans ses derniers retranchements, là où se nouent les jeux décisifs des orientations fondamentales du cœur.

Le péché est de l'intérieur

Nous voilà bien loin des néo-moralismes idéologiques qui reprennent sous d'autres formes les diverses attitudes des familles spirituelles que Jésus de Nazareth a rencontrées sur sa route. On le comprendra, nous restons ici dans les débats internes de l'univers religieux, parce qu'ils nous apparaissent beaucoup plus vitaux pour l'avenir de la foi. Ils dépassent les enjeux pourtant graves et indéniables de la sécularisation ou même de l'athéisme, qui se déploient en dehors de toute référence aux interpellations du Dieu révélé. En effet, si le sel s'affaît, avec quoi salera-t-on ? N'est-ce pas le défi primordial de la seconde évangélisation ? On a parlé de l'athéisme pratique des chrétiens, comme s'il s'agissait d'une infidélité morale, d'une indifférence tragique, et surtout d'un refus « d'appliquer leur foi dans leur vie ». Évidemment ce reproche dépasse le diagnostic superficiel d'un manque d'adaptation de l'Église. L'une ou l'autre de ces contestations laissent dans l'ombre le vrai péché, du moins le plus grave, celui de l'incroyance et de la non-conversion des chrétiens eux-mêmes. Le Christ n'est vraiment pas dans le décor. Non pas à cause d'une sorte de régression à la religiosité païenne ou à la religion lointaine de l'Être suprême. C'est trop facile de ramener l'absence de Jésus-Christ à la paganisation des chrétiens ou à l'irréligion des athées, ou encore à la sécularisation extérieure et impersonnelle.

Le dépassement des réductions

Certaines recherches récentes ont montré que de nombreux chrétiens réduisaient leur foi de diverses façons

- un dynamisme de vie
- un sens à la vie
- une règle de vie

[219]

- une promesse de vie
- un secteur de vie
- un symbole de vie
- une parole de vie
- un engagement de vie
- un témoignage de vie, etc.

Notre aventure spirituelle avec Jésus-Christ dans le dessein de Dieu et l'histoire des hommes ne s'enferme pas dans aucune de ces médiations humaines, ni dans leur fédération. D'ailleurs, les répondants étaient très peu loquaces sur les contenus de leur schème de référence ; ils s'avouaient incapables de témoigner des raisons de leur espérance, de la lumière de l'Évangile, de leur relation à Jésus-Christ. Rarement, il était question de la présence agissante de celui-ci dans des termes qui auraient au moins évoqué un certain rapport dans la vie réelle. Évidemment, ces recherches pourraient nous renvoyer à la crise du langage. Mais nos pères qui nous ont transmis les deux Testaments, ne l'ont-ils pas fait davantage par un témoignage de vie silencieux ? Pourquoi se montrer si obsédé par les explicitations ou même les interprétations ? N'est-ce pas une préoccupation d'agent pastoral en mal de se prolonger par des témoins capables de redire à d'autres ce qu'ils ont entendu de la bouche des prédicateurs ou des catéchètes ? Nous ne voulons minimiser ici ni le témoignage de la vie ni l'importance de la parole de foi. Mais ces observations, même poursuivies jusqu'à la crise d'identité chrétienne, n'atteignent pas l'enjeu crucial de

l'évangélisation, à savoir cette rencontre de l'appel de Jésus-Christ et de la réponse de l'homme, ce retournement du cœur qu'on appelle la conversion, cette pâque du péché au salut. Les questions de langage ou d'interprétation restent secondes par rapport à une telle démarche qui débouche sur une orientation de toute l'existence. Toute construction d'un discours chrétien dépend de la relation établie ou non avec le Seigneur.

Un rapport fondamental pour l'intelligence de la foi

On ne redécouvrira donc pas l'Évangile, l'horizon chrétien de sa vie, le projet ecclésial, sans passer par un renouvellement [220] radical de l'Alliance avec son Dieu selon l'expression du psalmiste, sans une nouvelle option, plus personnelle et plus adulte pour le Christ. D'ailleurs, Paul ne cesse de le répéter dans chacune de ses épîtres. Il faut toujours se réaligner sur le Seigneur à chacun des tournants de la vie. L'Église elle-même en témoigne tout au long de l'histoire. Elle a retenu d'abord l'appel de conversion évangélique inscrit au creux et au sommet de chacune des vagues de sa traversée millénaire. Mais à chaque fois, ses témoins ont dû faire une double lecture nouvelle de l'histoire et de l'économie divine pour retrouver la source d'eau vive et féconder un terreau inédit. Nous récupérons ici la part de vérité des diagnostics insuffisants que nous avons signalés plus haut. On ne bâtit pas de nouvelles façons de vivre l'Évangile ou des nouveaux modèles ecclésiaux uniquement par un retour à l'Écriture et à la Tradition.

Les chrétiens et les pasteurs de l'Église primitive n'ont pas seulement ré-interpréter l'Ancien Testament à la lumière du Message de Jésus. Ils ont opéré ce passage obligé du cadre culturel sémitique à l'actualité historique du monde gréco-romain. Évidemment, Corneille n'a pas eu à se faire juif pour devenir chrétien. Sa conversion marque la transcendance de la foi : mais dès qu'il s'est agi d'entrer dans l'intelligence du Message, les Pères ont harnaché toutes les ressources culturelles du temps. Par exemple, le mystère trinitaire est apparu sous des éclairages aussi riches que différents dans les théologies et les spiritualités grecques ou latines. En creux, la longue suite d'hérésies et de

débats intra-ecclésiaux nous rappelle l'inévitable confrontation des diverses interprétations de l'Évangile et des différentes interprétations culturelles de la vie.

Le christianisme, un projet ouvert

Au début du renouveau biblique, on a cru enfin que les savants de l'Église dégageraient le seul sens vrai de chacune des lignes de l'Écriture. Maintenant, nous savons peut-être mieux que le Mystère de la foi ne s'enferme pas dans un sens univoque, pas plus que l'expérience humaine. Si la diversité culturelle nous fait découvrir la pluralité possible du langage, des sens, des [221] modèles, des démarches et des projets, il en est de même des traditions, des spiritualités, des théologies et des expériences historiques de l'Église qui nous préviennent des dangers d'une foi univoque et d'un « dépôt » figé dans des structures humaines éternelles. La scolastique avec son ecclésiologie tridentine nous a fait passer à côté de toutes les révolutions des derniers siècles. Cette terrible leçon nous rend très critique devant toute forme de néo-scolastique venant d'en avant comme d'en arrière. Voyons bien l'enjeu le plus crucial d'une telle attitude qui trouve tant de connivences dans les structures mentales des catholiques.

Sans un christianisme conçu et vécu comme un projet historique ouvert, il n'y a plus de place pour l'intervention gratuite de l'Esprit, pour le cheminement de conversion, pour le dialogue entre chrétiens, entre croyants et incroyants, entre l'Église, les sociétés et les cultures. Il n'y a plus de place, pour le présent, pour la tradition comme dynamisme historique vécu par des hommes libres et responsables, encore moins pour l'accompagnement de Dieu dans l'itinéraire d'une humanité en instance de salut. Dans ces conditions, le Royaume ne finalise plus l'histoire, mais il la confisque, tout en s'aliénant dans un moule éternisé en nature. Ainsi s'absolutise une forme temporelle de christianisme qui se substitue au Mystère de Dieu qui dépasse sans cesse toutes nos lignes d'horizon profanes ou théologiques.

Le Royaume de Jésus ne s'enferme pas dans nos interprétations et nos systèmes

D'une façon plus simple, nous n'avons qu'à penser aux diverses représentations de Jésus-Christ au cours de l'histoire de l'Église. Personne ne contestera l'authenticité des traits du Pantocrator ou du Sacré-Coeur. Mais qui pourrait prétendre trouver le seul vrai visage du Christ dans l'icone d'Istamboul ou dans la statue du Christ-Roi à Rio de Janeiro ? Cet Homme suprêmement libre qui se révèle à nous dans les Évangiles appelle un maximum de liberté d'option et de cheminement chez ses interlocuteurs, un maximum de liberté dans une Église aux multiples demeures. Les exigences radicales de l'Évangile ne visent plus des sécurités enfermantes, mais des libérations toujours plus larges, plus [222] ouvertes, plus profondes. La seconde évangélisation ne nous ramène pas au port, mais nous pousse à risquer l'aventure spirituelle du grand large. Elle appelle une décision initiale face à Jésus-Christ, un engagement dans une histoire ouverte, un projet messianique sans maquette définitive. Notre espérance nous assure de l'avenir. Elle nous en donne une certaine intelligence. Mais les Promesses divines qu'elle contient n'ont rien de nos planifications humaines ou de nos primes d'assurance. Le « don de Dieu » a bien ses connivences avec nos requêtes de bonheur, nos amours humaines et nos révoltes. Mais toujours, il les dépasse radicalement, tout en les assumant. Le royaume ne prolonge pas tout simplement notre aventure. Sa vérité propre transcende la nôtre.

Plus qu'une question d'engagement

Ici se logent à la fois d'autres ambiguïtés et d'autres *dérives des derniers temps*. On a parlé beaucoup d'engagement chrétien dans les défis humains de notre temps. Mais s'est-on assez préoccupé du « contenu chrétien » de ces impératifs du témoignage de l'action ? Nous ne pensons pas ici à la recherche exacerbée d'une spécificité

chrétienne chimiquement pure. Il y a des puretés qui écartent de l'histoire réelle avec ses saletés et ses opacités. Mais faut-il tant se préoccuper de la qualité de l'existence chrétienne et de son intelligence quand tant de croyants ont perdu aussi bien la signification que la parole de leur foi ? « Être chrétien, ça veut dire quoi ? » Une telle perplexité mille fois répétée dans les milieux d'Église devrait inquiéter ceux qui, à droite, croient tout résoudre en restaurant les anciennes formules, et à gauche, ceux qui ne misent que sur la participation active des chrétiens aux transformations du monde. Qu'avons-nous à dire de Jésus et de son message ? L'Évangélisation n'est pas l'éternelle répétition du même scénario à la façon de certaines mythologies grecques aux antipodes du christianisme historique. Elle n'est pas non plus une pure motivation de surcroît pour un engagement terrestre plus exigeant ou radical. Quelle est la qualité du levain que nous prélevons sur l'Évangile ?

[223]

Il fut un temps où toute la vie baignait dans une Providence omniprésente, garante de tout, des succès et des échecs, de la petite histoire comme des grands destins collectifs. On a dénoncé le caractère arbitraire et aliénant d'une telle foi, sans garder vive cette conscience théologique toujours à l'affût des signes du Seigneur présent et agissant dans les existences les plus humbles. On se retrouve aujourd'hui avec beaucoup de chrétiens incapables de croire à la moindre forme d'intervention du Christ, si ce n'est dans les sacrements et dans les rencontres sur le terrain ecclésial. Même ici, combien de pratiquants vivent une relation vraie et profonde avec le Seigneur au cœur de nos assemblées ? Le rapport entre la *lex orandi* et la *lex credendi* (loi de la prière et loi de la foi), prend une tournure inédite. En effet la crise de la prière marque quelle profondeur a atteint l'appauvrissement du contenu vital de la foi. Trop de pasteurs et de chrétiens assis se consolent en évoquant « le fond religieux des gens », « la foi accrochée aux tripes des Québécois ». Ils ne sont pas conscients de la terrible dérive spirituelle qu'ont connue bien avant nous des milieux de chrétienté après l'éclatement d'un système religieux qui servait d'écran. Une foi non exprimée, non partagée, non célébrée et non engagée se vide rapidement de son contenu un peu comme l'eau pure s'écoule subtilement d'une citerne non entretenue. Que penser d'une vie sans paroles, sans communication, sans mouvement ? Comment raisonner autrement

quand il s'agit de la foi ? On nous dira que c'est une évidence. Raison de plus pour ne pas survaloriser les sursauts de plus en plus espacés d'une foi anémique. En certains milieux post-chrétiens on ne visite le Seigneur que deux fois, à la naissance et à la mort. On entre à l'Église couché, inconscient, porté par d'autres.

Des leçons cuisantes de l'histoire

L'histoire ne nous rappelle pas vainement que les reprises d'évangélisation ont été vouées à l'échec dans les cas de décrochage d'ensembles humains. Des chrétientés ont disparu de la carte. Des classes sociales se sont fermées à la réouverture du dialogue avec l'Église. Devant la détérioration de la vie chrétienne et ecclésiale, des hommes d'Église s'en remettaient passivement [224] aux promesses de la vie éternelle, en escomptant un retour au bercail un jour ou l'autre, sous la poussée miraculeuse de l'Esprit. Ils se contentaient de freiner la descente, d'entretenir les lieux, d'assurer les services de toujours. Mais jamais, ils ne se remettaient en question fondamentalement avec un discernement spirituel et un jugement politique libres des mécanismes d'auto-défense, des statuts sécurisants, des vieilles habitudes.

Encore aujourd'hui la crise actuelle du sacerdoce suscite des réactions de ce type. En en faisant un pur problème d'infidélité, on écarte la pertinence d'une révision radicale des ministères dans l'Église en dehors des sentiers rebattus. Mais qui sait s'il n'y a pas, en filigrane, une sorte d'attachement inconditionnel à une forme historique du sacerdoce qu'on auréole des vertus évangéliques de fidélité et d'obéissance ? L'or de l'Évangile est mis au service du ciment ecclésiastique. Quelle dérive ! On accroche l'avenir du peuple de Dieu à un système clérical qui se cautionne dans une théologie réductrice du sacerdoce. L'enveloppe actuelle qu'on refuse de desceller, empêche de voir le contenu sous tous les angles et sous toutes ses formes. Voilà un test de vérité pour jauger certains aveuglements des hauts lieux ecclésiastiques. On admet les erreurs du passé, mais pas celles du présent.

Les changements brusques et massifs que nous avons connus récemment dans l'Église et la société d'ici nous font trop facilement

croire à la liquidation décisive d'un certain style de chrétienté. Aura-t-on le courage de mettre à l'épreuve des réflexes qui ressemblent étrangement à ceux d'hier ? Par exemple, dans quelle mesure la tâche première d'évangélisation ne continue pas d'être noyée dans les nouvelles structures comme elle l'était trop souvent dans le vieil appareil ecclésiastique. Les clercs et les religieux s'embourbent dans leurs réformes internes et leur crise intérieure, en dépit des sursauts apostoliques admirables à la périphérie du corps sacerdotal et des congrégations. Mais on maintient l'illusion d'une jeunesse neuve dans des organismes senescents sans vocations nouvelles. Pendant qu'on s'évertue à des respirations artificielles sur la rive, les richesses spirituelles du large sont inexploitées. Les permanents du port n'en finissent plus d'organiser des sessions pour préparer les grandes excursions [225] ou pour sauver les naufragés d'une infinité de bateaux coulés on ne sait comment. L'équipement prend toute l'attention. On n'a plus le temps de penser au marché de l'arrière-pays et aux richesses de la haute mer. On s'aliène dans les instruments comme dans toute bureaucratie qui se respecte. Pourtant, il ne s'agit pas simplement de changer de filet ou de sauver son bateau. Le syndicat des pêcheurs avec son atelier fermé en est venu à compromettre la pêche elle-même. En refusant de participer à une économie plus diversifiée, il s'est marginalisé lui-même.

L'éternel problème d'un système clérical

De même dans l'Église, on a maintenu trop longtemps des monopoles de ministères, de pouvoirs et de fonctions. Le corps clérical est devenu un atelier fermé qui n'a pas révisé fondamentalement ses conditions d'appartenance. Il se condamne au génocide en offrant un seul modèle de sacerdoce dont les traits culturels rebutent tant de jeunes. Bien plus, il maintient un réseau institutionnel ecclésial qui sert davantage à le soutenir qu'à permettre une large participation de la communauté. De riches possibilités d'évangélisation sont perdues, tout simplement parce que la structure cléricale étouffe, par-delà l'ouverture d'esprit de plusieurs clercs, la germination de charismes et d'initiatives dans le riche terreau du peuple de Dieu. Quand donc comprendra-t-on que le système catholique fortement cléricalisé depuis le

Concile de Trente ne peut pas favoriser l'émergence d'un laïcat interne fort et fécond. La merveilleuse expérience de l'A.C. et les autres mouvements historiques semblables ont toujours été périphériques par rapport à la pastorale effective de l'Église. Voilà un autre test de vérité qui devrait pourtant susciter des réformes autrement plus audacieuses que celles des derniers temps. À la limite, les participations internes attirent une minorité de laïcs, trop souvent d'esprit clérical, et par ailleurs, les chrétiens engagés dans les tâches profanes de pointe fuient une institution religieuse trop ecclésiastique. Ainsi les exigences ecclésiales pour une évangélisation externe et interne ne sont jamais rencontrées d'une façon minimale. Les laïcs impliqués dans la pastorale courante de l'Église se découragent assez vite dans leur rôle d'appoint, mal défini et souvent marginal, sauf dans les secteurs administratifs. [226] Lors du synode '71, les évêques délégués ont rarement fait le lien entre la crise du sacerdoce et la dislocation des structures de base de l'Église. Pourtant, c'est dans des communautés renouvelées que naissent le plus souvent des nouveaux styles de vie chrétienne et de ministère. La théologie dominante continue de situer le prêtre comme source de la communauté, et cela en contradiction avec les définitions officielles de l'ecclésiologie à la fois la plus traditionnelle et la plus récente. Nous ne sommes pas à une contradiction près, malgré toutes nos entourloupettes mentales pour ajouter sans jamais retrancher. Nous accumulons ainsi des schèmes de pensée et d'action qui se neutralisent dans la vie ecclésiale concrète. Nous n'insisterions pas, s'il s'agissait uniquement de réformes de structures et de mécanismes. Mais dans la mesure où la tâche d'évangélisation est compromise par ce refus de reconsidérer radicalement le contexte clérical de l'Église, nous ne pouvons pas tolérer un tel aveuglement. Attendra-t-on d'être acculés au mur avant de songer à ouvrir prophétiquement d'autres avenues que celles de réformettes actuelles : diacres mariés, conseillers des pasteurs, lecteurs d'épître, etc. ? L'Église n'aura jamais de laïcat adulte si elle n'offre à ses fidèles que des fonctions de caporaux de service.

Une Église qui vit au-dessus de ses moyens

À mesure que la pastorale se « professionnalise », que les permanents se spécialisent, on assiste à une désertion massive du laïcat. Tout se passe comme si certaines connivences du passe entre les évangélisateurs et les témoins devenaient de moins en moins possibles. En effet l'évangélisation se déploie plus facilement à même les expériences de la vie, tout en exigeant des lieux de ressourcement et de célébration, de fraternité et d'action en Église. Les laïcs ne rencontrent trop souvent que des pasteurs « professionnalisés » soit au plan religieux, soit au plan profane. Il manque à ces pasteurs la longueur d'onde d'une foi à vivre et à transmettre sous des modes bien différents de ceux des professionnels de la religion. Après avoir misé presque uniquement sur ses permanents, l'Église se trouve aujourd'hui démunie devant la dislocation de son corps professionnel, précisément au moment où une relance de l'évangélisation s'impose, au moment [227] où elle a besoin de témoins en diverses situations culturelles pour communiquer l'Évangile dans les diverses langues d'une société pluraliste, fragmentée en sous-cultures. Le monolithisme pastoral demeure sous d'apparentes et inoffensives structures de participation. C'est le moule ecclésiastique avec ses idéologies inavouées qu'il faut faire éclater, pour libérer les germes de l'Esprit diffusés dans tout le peuple de Dieu. Limitons-nous à quelques exemples. Combien de laïcs pourraient faire l'homélie le dimanche matin avec autrement plus d'à-propos évangélique que leur pasteur ? Combien de communautés seraient plus vivantes si on partageait les ministères selon les charismes des membres ! Combien de chrétiens s'éveilleraient à leurs responsabilités de témoins, s'ils ne pouvaient pas compter sur certaines sécurités institutionnelles dont on tarde à révéler les éclatements inévitables ? *L'Église de chez nous vit tragiquement au-dessus de ses moyens et retarde les échéances de nombreuses banqueroutes.* Combien de jeunes voudront prendre la relève de responsabilités institutionnelles qui seront de plus en plus intenables administrativement ou autrement. Encore ici, c'est la mission d'évangélisation qui paie la note. La difficulté s'aggrave quand on soupçonne la difficulté d'une ré-

ponse en ce domaine. Une Église qui se prête si facilement à la solution des bingos me semble bien loin du tournant à prendre pour un second souffle évangélique. Nous ne le dirons jamais assez haut. Les problèmes de fabrique prennent de plus en plus d'ampleur. Ils multiplient des soucis qui masquent les urgences apostoliques et les impératifs des béatitudes. Les pratiquants diminuent, les recettes aussi. On accroît le nombre des permanents en puisant en dehors des cadres ecclésiastiques. *Qu'arriverait-il si on optait massivement pour des responsabilités ecclésiales qui ne seraient plus, pour la plupart, reliées à des statuts de permanents payés par l'Église ? Il en résulterait peut-être une ouverture prophétique des digues qui retenaient jusqu'ici des forces spirituelles ignorées, insoupçonnées.* Qui sait ? Une conscience vive des enjeux vitaux de l'évangélisation, doublée d'une volonté de poursuivre des expériences pilotes audacieuses, pourrait commander un tel risque.

Il faut un renversement radical des perspectives

Le système clérical a prouvé amplement son insuffisance. Il [228] offre une assiette de plus en plus restreinte pour une diversification des initiatives. Dans un contexte sécularisé l'Église n'a plus de présence-va-de-soi ; elle doit se créer une place sous le soleil, rejoindre un nombre grandissant de milieux de plus en plus éloignés de l'institution religieuse comme telle. Elle n'est acceptée que dans la mesure où elle repose d'abord sur un témoignage intérieur aux circuits d'existence de ces milieux. Selon cette optique la sensibilité séculière appelle d'abord des témoins qui participent de plain-pied aux tâches et aux objectifs profanes de l'institution ou du secteur social concernés. L'intervention pastorale devient alors une instance seconde qui nécessite actuellement un surcroît de discernement spirituel, de compétence et de doigté humain. Il faut de plus en plus d'imagination et de créativité apostolique pour ouvrir de nouvelles avenues et des chantiers inédits. On ne saurait nier ici le défi de la multiplicité des formes et des contenus d'intervention pastorale dans une société aussi diversifiée. Évidemment, il ne s'agit pas de revenir aux encadrements englobants de la chrétienté, ni de viser une évangélisation qui « utilise » les hommes et

les situations pour étendre l'influence de l'Église. Ces courts-circuits cléricaux font injure à la gratuité de l'amour et du salut du Seigneur. Les institutions pas plus que les hommes ne sont de purs matériaux pour l'édification de l'Église, ou même du Royaume.

Déjà ces remarques sont lourdes de conséquences énormes. Dans la mesure où la condition normale de la foi apparaît comme une dimension de la vie réelle, la pastorale fondamentale sera basée sur des témoignages différemment exprimés à même les divers contextes d'existence et d'activité. Sans cela, la religion « institutionnalisée » projettera de plus en plus l'image d'un corps étranger ou d'une structure parallèle dont on ne percevra plus la raison d'être. La crédibilité et la légitimité de l'Église dépendent d'abord des fruits visibles d'un témoignage individuel et collectif déployé là où les hommes vivent leur vie. On comprend ensuite la signification de l'instance institutionnelle elle-même et du sacerdoce ministériel.

En poursuivant la logique de ces premiers critères évangéliques, nous replaçons la révision de nos structures cléricales dans [229] une tout autre perspective. Premièrement, nous devons déplacer le centre de gravité de l'action pastorale. Celui-ci n'est plus le terrain ecclésiastique, pas même l'instance institutionnelle. Les ministères de la mission ecclésiale auront en quelque sorte à se démultiplier dans les lieux naturels de l'existence et nécessiteront d'autres formes de sacerdoce, de regroupement et d'intervention. Or, nous continuons pratiquement à miser sur un corps sacerdotal et religieux de plus en plus démuni, vieillissant et incapable d'assumer les responsabilités qui correspondent à la poursuite de tels objectifs. Qu'il s'agisse de la complexité de l'organisation sociale actuelle, ou de la diversité des approches pédagogiques, ou de la multiplication des formes de témoignage et d'intervention, sur tous ses angles l'enjeu de la seconde évangélisation ne peut être affronté dans le cadre étroit des agents pastoraux que l'Église se donne actuellement.

Les vagues appels au peuple de Dieu, à la communauté, aux laïcs, restent du « wishful thinking », parce que les chrétiens les plus constants se sentiront toujours mal à l'aise dans un univers ecclésial de mentalité ecclésiastique. Celle-ci a perdu la prégnance qu'elle avait autrefois dans la monoculture de chrétienté. En dépit de la sécularisation de plusieurs prêtres et religieux, il subsiste dans l'Église une sorte d'atmosphère ecclésiastique de plus en plus insaisissable, étrange et

irrespirable surtout pour des laïcs bien situés dans la vie profane actuelle. Il suffit d'entendre leurs réactions devant la grande trouvaille des diacres mariés.

Et dire qu'on nous sert encore des arguments « psychologiques » pour justifier le style ecclésiastique d'évangélisation. Par exemple, certains diront que le prêtre et le religieux devraient être les témoins de la stabilité dans un monde de changement, auprès de chrétiens dé-routés et scandalisés par les réformes récentes. Mais enfin, est-ce bien là la dynamique centrale de l'Évangile et de la foi, est-ce bien la motivation la plus virile pour susciter des vocations de jeunes ? La vie sacerdotale et religieuse risque de présenter l'image globale d'une voie de garage, d'une zone de repli, d'une forteresse inutile, alors que les grands combats de l'existence se déploieront et se ressourceront ailleurs. La vraie pastorale s'est toujours inventée et animée dans le compagnonnage [230] évangélique quotidien, au cœur d'aventures spirituelles aussi ouvertes qu'enracinées. Rien d'une mentalité de « re-traités » ou d'assiégés. Le clergé actuel comme corps ressemble peut-être au groupe de disciples apeurés et terrés dans le cénacle. Les souffles d'une Pentecôte renouvelée prennent une nouvelle ampleur dans certains milieux qui sont souvent bien loin des terrains peu prophétiques de nos structures ecclésiales. Le reconnaitrons-nous avec assez de diligence pour faire éclater des fausses sécurités officielles qui servent de rationalisation plus ou moins pharisienne pour enfin nous débarrasser du style ecclésiastique de l'Église ?

Des signes avant-coureurs

Poussons plus loin notre démarche en scrutant plus profondément les signes des temps qui invitent l'Église à élargir l'assiette de participation aux principaux ministères évangéliques.

— Un intérêt nouveau pour la vie spirituelle semble poindre à l'horizon de plusieurs milieux. Il est caractérisé par la qualité des interrogations et par un certain goût de profondeur évangélique. Nous en avons fait état ailleurs.

— Plusieurs chrétiens, après avoir connu une expérience de récupération personnelle de leur foi, de prise de distance sur les automatismes de chrétienté, sont en mesure d'assumer des responsabilités ecclésiales de plain-pied d'une façon plus consistante. Ils ont connu pour la plupart une libération de la parole au plan profane. Ils n'accepteront pas d'être de simples transmetteurs d'une pensée chrétienne élaborée par des ecclésiastiques. Après tant de renouveaux autour de la Parole, il est effarant de constater notre peu d'imagination pour façonner des canaux d'expression pour la parole des chrétiens dans l'Église. C'est encore un monopole des clercs et des religieux. Que de richesses spirituelles perdues à cause de cette persistante cléricisation de la Parole. Inversement, nous savons que les meilleurs pasteurs ont d'abord appris à évangéliser dans ce coude-à-coude avec des témoins laïcs qui leur ont montré l'abc pédagogique d'une action et d'un discours chrétiens en situation. Le clerc ne peut se définir comme un serviteur et agir comme s'il était le premier maître à bord de la barque ecclésiale. C'est là une contradiction majeure [231] du système clérical. On maintiendra aussi longtemps ce réflexe de trop de fidèles : « Vous êtes payés pour ça, faites votre job, nous ce n'est pas notre compétence, enseignez-nous la vraie religion et laissez-nous tranquilles avec vos patentes pastorales ». La mission de l'Église se réduit alors à la « pastorale » avec sa connotation cléricale dans l'esprit de la plupart des « fidèles ».

— La poussée communautaire récente nous apparaît comme un signe des temps d'une extrême importance, surtout dans une Église qui se définit de plus en plus comme une communion, une fraternité en Jésus-Christ. La religion fonctionnelle de la chrétienté fait place à un christianisme relationnel de belle coulée évangélique. Déjà des expériences communautaires nombreuses et très riches s'expriment à l'intérieur comme à la périphérie de l'Église. Qui sait si de nouveaux modèles ecclésiaux ne sont pas en train de naître ? Des clercs « patentés » vivent plutôt ici des phénomènes marginaux, chaotiques, peu orthodoxes et sans avenir. Ainsi, à leurs yeux, il n'y aurait d'authenticité catholique que dans des initiatives découlant de l'intervention ecclésiastique, définies déjà par les instances supérieures (surtout romaines). Il faut respecter le contrat, même si les principaux commettants n'ont jamais pu accéder, d'une façon responsable, au contenu et au

contenant ! À la limite, les vrais marginaux de la vie ecclésiale dans sa dimension communautaire se trouveront davantage chez ceux qui défendent des structures et des canons que la vie a désertés. Forcera-t-on les « communautaristes » à trouver en dehors des structures centrales de l'Église une cohérence institutionnelle qu'ils doivent se donner à long terme ; de leur côté, s'ils veulent éviter un statut éphémère de secte ou de structure parallèle, il leur faudra accepter courageusement de faire pénétrer leur expérience au cœur de l'Église réelle.

— Des croyants commencent à réagir contre un style d'existence chrétienne trop sectorielle. Ils cherchent à réintégrer leur foi dans le « trafic » de la « quotidienneté » avec ses solidarités vitales, ses tâches concrètes et ses engagements profonds. Il est relativement facile de partager une expérience chrétienne, de tenir un discours théologal, de célébrer l'amour du Christ sauveur, sur un terrain aménagé « tout exprès ». Loin de nous la [232] tentation de sous-estimer cette dimension ecclésiale. Mais d'autres signes de témoignage s'imposent pour une seconde évangélisation en pleine vie. Sans doute y a-t-il de faux styles séculiers qui mettent entre parenthèses toute explicitation de la foi sous prétexte de ne pas mêler les choses. Pourtant, nous savons bien que le témoignage le plus compréhensible et engageant passe souvent par les canaux ordinaires de la communication spontanée au cœur d'une situation partagée, d'un même problème affronté, d'une relation gratuite. Tout au long de l'expérience judéo-chrétienne, l'Esprit a surgi dans les événements séculiers pour retentir ensuite dans l'institution. Ce fut du moins la tendance majeure. Tous les itinéraires prophétiques en témoignent. Voilà le motif central d'un déplacement d'accent de la pastorale vers les lieux naturels de vie. Cette priorité va jusqu'au cœur de la liturgie, comme le laisse entendre Paul. La première eucharistie commence à ce niveau. Saint Thomas, en traduisant l'Incarnation en termes d'Assomption christique de la création dans le Royaume, renforçait une telle perspective.

— Plusieurs sentent le besoin de refaire un patrimoine commun susceptible de fournir aux chrétiens de tout horizon leur oxygène spirituel. En même temps, ils veulent une Église plus prophétique qui ne craint pas de bousculer au nom d'une échelle de valeur évangélique

différente de celle des esprits mondains. Ils sentent que de forts engagements évangéliques dans le monde commandent une vie ecclésiale interne plus intense, plus cohérente et mieux finalisée. Après cette longue période de tâtonnement et de perplexité, ils souhaitent une recherche virile de clarification qui ne fasse pas l'économie de débats internes sur les vrais enjeux de l'évangélisation, mais toujours dans la perspective d'une nouvelle solidarité ecclésiale et de projets collectifs dynamiques. La situation de diaspora et de dispersion ne peut qu'accentuer le besoin spirituel de se serrer les coudes et de mettre à profit toutes les ressources complémentaires des membres de l'Église.

Une institution qui donne cohérence aux dynamismes de vie

Nous pourrions continuer la liste des requêtes positives actuelles. Déjà elles suffisent pour nous convaincre de la nécessité [233] d'une relance vigoureuse avec un courage et des yeux neufs. Devant cette soif spirituelle, peut-on continuer à miser aussi fortement sur le clergé actuel quand on sait très bien que plus de 80% des prêtres ne sont même pas capables d'assumer une catéchèse d'adultes un peu « potable » ? L'Église institutionnelle n'a pas encore réussi à établir des politiques judicieuses et efficaces d'utilisation de ses ressources humaines. Les rares vocations nouvelles se recrutent trop souvent chez ceux qui cherchent désespérément une sécurité spirituelle et maternelle dans une société exigeante et chaotique. On n'a pas prévu, non plus, le renouvellement systématique du leadership religieux, par delà certains mécanismes plus souples de consultation. Il faudrait en dire autant des politiques pastorales qui n'ont pas encore réussi à définir et à mettre en oeuvre des participations plus réalistes chez les laïcs.

Plus grave encore, nous apparaît la « marginalisation » des expériences missionnaires par rapport aux structures formelles de l'Église. Tout se passe comme si la vie spirituelle avait quitté le terrain institutionnel de l'Église pour se déployer dans la « quotidienneté » profane. N'est-ce pas une chance pour une évangélisation plus réaliste ? Nos réformes n'ont pas débordé jusqu'ici les laboratoires de l'institution. D'où leur plafonnement et leur situation en porte-à-faux. Si les chré-

tiens ne tiennent un discours évangélique que dans des sous-groupes religieux, la mission est loin d'être assurée ; au contraire, on se crée des écrans pour ne pas voir les appels de témoignage qui viennent des défis profanes et des signes de l'Esprit dans un monde à sauver. En évangélisation, les cellules ecclésiales doivent davantage développer une pédagogie d'accueil et d'envoi pour assurer une communication étroite entre institution et mission, fête et travail, fraternité et action, foi ressourcée et foi engagée. Nous *croyons que le Christ se situe d'une façon privilégiée au carrefour de ces rapports fondamentaux* de l'Église et du monde, de l'eucharistie dominicale et de l'eucharistie de la vie en semaine. Là les chrétiens apprennent à conjuguer « le biblique concret avec le social précis », selon l'expression de P. Ricoeur. Voilà l'abc d'une démarche d'évangélisation qui ne se paie pas de mot, qui démystifie les « fausses » [234] bonnes consciences. Rien n'est plus contraire à l'évangélisation que ces options exclusives soit pour la vie interne de l'Église, soit pour l'engagement dans le monde. L'une et l'autre se renforcent. On ne se rappellera pas vainement que la clef d'unité ne se trouve ni dans l'Église, ni dans le monde, mais dans le Christ lui-même, dans une même foi exprimée diversement.

Évidemment, il faudra mieux distinguer et identifier les divers rôles. C'est habituellement de la vie que surgissent les nouveaux dynamismes spirituels. L'institution a la responsabilité d'être un lieu de cohérence pour ces forces vitales. Cohérence des communautés, des fonctions, des projets, dans l'unité d'appartenance et de mission. Cohérence des familles spirituelles, des expériences évangéliques. L'institution ecclésiale ne doit pas trop compter sur elle-même pour susciter des initiatives. Les agents pastoraux y gagneraient à rejoindre plutôt les chrétiens en situation, à découvrir les pulsions spirituelles sur leur terrain naturel d'émergence. N'est-ce pas la pédagogie de Jésus dans l'Évangile ? *L'évangéliste comme le témoin discerne, dévoile, révèle ce que le Christ a déjà semé dans les terreaux les plus humbles de la vie. Les chrétiens d'aujourd'hui ont surtout besoin de « clarificateurs » qui les aident à retrouver ensemble identité et cohérence ; ils veulent donner profondeur et intériorité à leur quête de sens et à leur relation au Seigneur. Ils ont besoin de mieux dégager les horizons du Royaume dans l'opacité du monde.*

Les lieux privilégiés du témoignage

La seconde évangélisation, plus que la première peut-être, commande donc un déplacement radical des lieux privilégiés de la pastorale. Par exemple, les agents pastoraux se définissent plus que jamais en fonction des témoins, des cellules ecclésiales multiplicatrices de témoins. Tout second souffle prend sa source à un niveau plus profond d'existence, d'intériorité, d'engagement, tant dans l'Église que dans le monde. Il ne peut naître que dans une conjugaison plus étroite des requêtes de l'intérieur et de l'extérieur, un peu comme le coursier va chercher au fond de lui-même un surcroît d'énergie pour l'accélération de son pas. Les lieux les plus importants de cette synergie se trouvent là où un service est réclamé, là où un sens est cherché, là où une fraternité est [235] à bâtir, là où une libération est en quête de salut. Le Seigneur nous y attend, pour construire son Royaume. La démarche fondamentale d'évangélisation s'inscrit dans ces formes premières d'humanisation. À partir de là, nous pourrions imaginer les formes historiques d'Église qui resteront toujours secondes par rapport à l'édification du Royaume dans la vie réelle des hommes. Cette vérité traditionnelle prend un relief saisissant aujourd'hui, alors que beaucoup d'hommes voient l'Église un peu comme le passant distrait jette un regard sur les vitraux gris et poisseux qui surplombent la rue. Aucun message ne vient d'elle dans la mesure ou elle exige au point de départ une entrée obligée dans le temple pour saisir le message du vitrail. La seconde évangélisation renverse le mouvement. L'Église se signifie, ou transmet le message, non par ses vitraux, mais par la vie des chrétiens eux-mêmes sur la rue. C'est l'existence chrétienne en situation qui devient le premier sacrement. Rien de plus traditionnel, et pourtant rien de plus étranger à une Église aliénée dans ses médiations. La hiérarchie et les sacrements du temple ne sont que des instances. Il est temps de replacer le croyant au centre du témoignage ecclésial pour signifier (*faire-signer*) à la suite de Jésus-Christ, clef de voûte de l'Église et du monde. Évidemment un signe au service de l'unique Signe décisif.

Ce déplacement peut s'exprimer autrement. En effet l'Église de chrétienté se créait elle-même les soutiens profanes de son action pastorale. C'était, par exemple, le cas des oeuvres humanitaires qui compensaient l'absence de politiques sociales. Bon gré mal gré, des initiatives de pointe ont été un jour ou l'autre assumées par l'État. Trop souvent, après de tels changements, on se désintéressait de ces secteurs où l'on n'était plus les premiers définisseurs et contrôleurs. On pourrait appliquer cet exemple à bien d'autres domaines.

Sortir l'Église de l'église

Précisons bien l'enjeu. Il s'agit maintenant de se situer chrétiennement dans un contexte séculier où les agents pastoraux ne définissent plus les règles du jeu, l'agenda et les diverses tâches de l'activité concernée. Plusieurs pasteurs et laïcs se consolent [236] difficilement de cette perte de pouvoir. C'était tellement plus « efficace » quand « on tenait les guides ». Aujourd'hui, il faut presque mendier sa présence. Accepterions-nous enfin cette pauvreté, cet appel à un surcroît de désintéressement ? Voilà une occasion unique de retrouver une attitude de serviteur. Et qui sait si nous ne serons pas incités à plus de compétence, de créativité et d'ouverture aux autres. Certains d'entre nous refusent le défi. Ils dépensent parfois d'énormes énergies à organiser des structures parallèles où ils poursuivent leurs oeuvres à eux en leur donnant un petit air de modernité. Mais n'est-ce pas un statut de prestige ou de privilège qu'ils veulent maintenir d'une façon plus ou moins avouée ? Ou bien cherchent-ils des zones de sécurité loin des combats à mener au cœur des structures sociales en place ? Ne soyons pas injustes. En effet, il y a peut-être dans cette attitude une volonté de trouver et d'affirmer une identité chrétienne, un témoignage collectif d'Église, un signe visible de vie évangélique. Personne ne peut nier le besoin grandissant de lieux communautaires gratuits dans une société de plus en plus bureaucratisée. Souvent des organismes libres et moins lourds ont pu prendre les devants, rejoindre les besoins de pointe et imaginer des solutions inédites, sans pour cela instaurer de fausses concurrences avec les secteurs publics. Nous en reparlerons. -

Ce que nous voulons signaler ici, c'est l'importance d'un style de témoignage et de pastorale capable de jouer la carte démocratique et de s'exprimer dans le « pays réel ». Autrement, nous sécrétons notre propre marginalité. Même nos contestations les plus prophétiques ne passeront pas la rampe parce que nous ne serons pas là où les gens pourraient l'entendre. Une autre façon de prêcher dans le désert. Un désert créé autour de nous par nos positions de repli. Certains réussissent à bâtir des synagogues en plein contexte de diaspora. Ils manquent ainsi une chance évangélique qui n'existait pas hier quand l'Église était partout et nulle part en même temps. Voici que l'Église, après avoir perdu ses pouvoirs temporels d'hier, retrouve une nouvelle liberté. Elle n'oblige plus personne. Elle peut aller à la rencontre des autres libertés. Le danger, c'est de revenir à un système clos (entre [237] nous, par nous et pour nous). Retombée encore plus grave, puisque nous passerons d'une situation d'Église à une condition de secte. Il faut éviter aussi la constitution d'un bloc catholique qui donne au christianisme le statut d'une idéologie concurrentielle. La liberté évangélique n'a besoin d'aucune annexion, d'aucune récupération. Elle ne vient pas en compétition avec les autres libertés. Elle s'exprime plutôt à l'intérieur de celles-ci, tout en leur apportant un avenir assuré dans le Royaume. Elle est un don de Dieu qui s'inscrit dans la conjonction des libérations historiques et de l'action salvatrice du Christ. Les témoins chrétiens opèrent à ce carrefour. Et toute l'institution ecclésiale doit être aménagée pour établir son chantier à la portée de ces premiers constructeurs du Royaume. Présentement, les laïcs qui ont une velléité de s'impliquer dans l'institution doivent quitter souvent leur longueur d'onde spirituelle pour se brancher sur une modulation de fréquence qui a très peu de résonance dans leur pays réel. Il n'y a peut-être qu'une solution : l'institution s'arrache à son circuit fermé pour rejoindre les grandes ondes collectives et les émetteurs de la base. Après tout, le mystère pascal s'impose tout autant à l'institution qu'à ses membres. Elle doit accepter de mourir à elle-même pour ressusciter sous d'autres formes à même les surgissements gratuits de l'Esprit et les dynamismes évangéliques des chrétiens eux-mêmes. Il serait grave de renforcer une tendance technocratique déguisée qui voudrait tout faire découler d'une intervention institutionnelle centralisée. Nous avons déjà assez souffert du centralisme romain pour ne pas le reproduire à une plus petite échelle dans les Églises locales. Nous

aurons à préciser cette réorientation de nos soutiens structurels. Pour le moment contentons-nous de braquer les phares sur l'enjeu central :

la seconde évangélisation se fera d'abord et avant tout par des témoins en situation, dans le « trafic » ordinaire des anciens et des nouveaux circuits sociaux et culturels. Elle exigera une plus grande qualité de vie, de pensée et d'action évangéliques. Elle appelle déjà un dédouanement vigoureux de ministères réservés jusqu'ici au monopole clérical. Elle incite l'institution moins à planifier son organisation propre qu'à donner cohérence aux nouveaux [238] dynamismes spirituels en gestation dans les lieux naturels de vie chrétienne. Elle commandera le risque de profondes désinstallations pour déplacer la tente de l'Église là où la libération des hommes rencontre le salut de Jésus-Christ. Elle refusera toute attitude de secte, toute volonté de pouvoir, enfin tout ce qui fait écran à un témoignage libre devant qui que ce soit. Elle ne craindra pas d'expérimenter avec courage et lucidité, foi et espérance, de nouveaux modèles de communauté, d'engagement et de célébration. Elle demandera à tous les « collectifs » chrétiens de préciser leur propre projet d'humanisation et le contenu évangélique de leur témoignage. Elle conjuguera en Christ une intériorité spirituelle exigeante et un vigoureux engagement dans les vrais enjeux de promotion humaine collective. Elle prolongera l'Espérance têtue de là lignée des témoins traditionnels pour faire éclater la nouveauté du Royaume dans un monde qui veut sortir de son vieillissement. Dans l'éclatement actuel de tous les systèmes, jamais le projet évangélique n'a peut-être rencontré une ouverture aussi radicale au dépassement. Ne décevons pas l'Esprit qui nous fait un tel signe.

Fin du tome I

À suivre...

Tome II.1

Tome II.2